

NIKOLAOS, LE COPISTE

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le jardin des espoirs déçus, Ottawa, Éditions du Vermillon,
2014.

Les cendres de l'Etna, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2011.

Les danseurs de Kamilari, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2010.
Prix Christine-Dumitriu-van-Saanen.

Études

ARRIEN et OPIEN, *L'Art de la chasse. Cynégétiques*, Introduction, traduction et notes de Louis L'Allier. Paris, Les Belles Lettres, 2009, coll. « La roue à livres ».

Le bonheur des moutons. Étude sur l'homme et l'animal dans la hiérarchie de Xénophon, Québec, Les Éditions du Sphinx, 2004.

Louis L'Allier

Nikolaos, le copiste

ROMAN

David

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

L'Allier, Louis, 1961-, auteur

Nikolaos, le copiste / Louis L'Allier.

(Voix narratives)

Publié aussi en format imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89597-547-2. — ISBN 978-2-89597-574-8 (PDF). —

ISBN 978-2-89597-575-5 (EPUB)

I. Titre. II. Collection : Voix narratives

PS8623.A444N55 2016 C843'6 C2016-903646-4
C2016-903647-2

Les Éditions David remercient le Conseil des arts du Canada, le Bureau des arts franco-ontariens du Conseil des arts de l'Ontario, la Ville d'Ottawa et le gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario



Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-830-3336 | Télécopieur : 613-830-2819

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 3^e trimestre 2016

DÉCOUVERTE

Chaque vie possède sa grandeur et son prix, pourtant, sur l'immense canevas que tisse l'histoire, la plupart de nos semblables ne laissent qu'une empreinte ténue. D'autres, à qui les hasards de la vie auront accordé une personnalité ou un destin hors du commun, marqueront la toile de leur sceau.

Tel n'est pas mon cas et mon nom n'a pas d'importance, mais puisque le poids des ans et l'accumulation des chagrins auront bientôt raison de moi, je me sens obligé de faire connaître une curieuse aventure dont je n'ai été que le témoin distant. Pour bien comprendre comment j'ai pu connaître les événements qui ont jalonné la vie de Nikolaos, le copiste, il convient de rappeler brièvement certains incidents plus récents.

J'ai connu Martha il y a plusieurs années, lors d'un voyage en Équateur. Bien installé dans une classe austère et moderne de l'Université pontificale de l'Équateur, j'achevais une conférence sur Photios, le patriarche byzantin du x^e siècle, auteur d'une célèbre *Bibliothèque*, où il résume ses lectures érudites tant chrétiennes que païennes. Mes travaux de l'époque visaient à faire la somme des

connaissances sur l'Antiquité transmises par cet auteur hors du commun.

Elle s'était glissée à travers les têtes blanches de l'assemblée ; à cause de sa grande nervosité, on aurait dit une espionne de quelque roman à sensations, infiltrée en territoire ennemi. Lorsqu'elle tournait la tête vers la porte d'entrée, ses cheveux blonds ruisselaient en vagues, comme une étoffe lancée aux quatre vents. Dès que je croisai son regard, Martha occupa toutes mes pensées et je dus déployer des miracles de concentration pour terminer mon exposé sans bafouiller. Ma patience atteignit ses limites lorsqu'il me fallut ensuite répondre patiemment aux questions de l'assistance, dont la moyenne d'âge devait frôler les cent ans, en feignant de m'y intéresser. Une fois ma prestation terminée et les derniers curieux rassasiés, je me mis à scruter la foule afin de la repérer, mais elle semblait avoir disparu. Pendant un moment, je me demandai si je n'avais pas rêvé!

Heureusement, elle refit surface aussi soudainement qu'auparavant, pendant le vin d'honneur qui marquait la fin de la conférence. Elle fendit la foule pour venir à moi sans se présenter et, sûre de son effet, affirma vouloir me montrer « quelque chose », si j'acceptais de la suivre sur-le-champ. Comme cette proposition répondait en tout point à mes plus secrets et plus vifs désirs, je quittai immédiatement la rencontre pour emboîter son pas rapide, sans même me demander ce qu'était cette « chose » qu'elle brûlait de me dévoiler.

Je l'aurais suivie au bout du monde.

Elle se contenta de me mener vers un des innombrables cafés qui entourent l'université. Sans plus de cérémonie, elle se mit à m'expliquer ce qui la préoccupait, en fixant la table de bois verni comme si elle lisait un texte dans ses veines

de chêne ; sa voix monocorde avait une tessiture opaque et presque lugubre. Au bout de quelques minutes, elle sortit de son sac un manuscrit, relié par une corde de soie rous-sie, rendue épaisse par la graisse et la crasse accumulées dans ses fibres. Après en avoir feuilleté les pages cornées et gonflées par l'humidité, je pus constater qu'il était rédigé dans un très curieux mélange de mauvais espagnol et de grec médiéval du meilleur aloi. Un coup d'œil rapide aux phrases écrites en grec dévoila une graphie et une langue qui semblaient appartenir au milieu du xv^e siècle.

Martha avait besoin de mon aide pour déchiffrer les pages où l'auteur, sans doute sous l'effet de la fatigue, abandonnait la langue de Cervantès pour celle d'Homère qu'il maîtrisait incomparablement mieux. Heureusement, la graphie était excellente, à vrai dire l'auteur possédait une main exceptionnelle, digne du meilleur calligraphe.

J'acceptai l'offre, tant pour les beaux yeux de Martha que pour satisfaire une curiosité chauffée à blanc par ses explications. L'auteur avait travaillé sur de grandes feuilles de papier de lin, pliées de façon à obtenir des cahiers de seize pages qu'il avait ensuite cousus pour fabriquer un véritable livre. Il semble qu'il ait voulu diviser son ouvrage en parties distinctes, car chacun de ces cahiers correspondait à une série d'événements spécifiques. C'est pourquoi il n'avait pas toujours utilisé l'entièreté des pages d'un livret, s'étant parfois arrêté après quelques pages, tandis qu'ailleurs il les avait toutes utilisées, en écrivant même dans les marges. Il est impossible de dire à quel impératif répondait cette volonté de respecter une telle division.

Après plusieurs jours de travail acharné sur le texte, nous avons développé une relation qui allait bien au-delà de ce qu'exigeait notre tâche commune. Mais voilà, cette collaboration si harmonieuse cessa par ma faute. Pour des

raisons que j'aurais trop de honte à révéler, Martha me chassa et je ne la revis plus jamais.

Pendant longtemps, j'ai attendu, dans l'espoir de voir son manuscrit publié, mais en vain. L'importance de ce texte et la singularité des événements qu'il décrit me font regretter d'avoir laissé tomber la partie. Je ne sais plus où est Martha; j'ai oublié son visage et même l'odeur de sa chevelure, mais le contenu du manuscrit est encore si présent à mon esprit que je peux le raconter d'un trait, même sans l'aide des notes de lecture dont je dispose pourtant.

Après tout ce temps, je me sens autorisé à révéler ce que je sais. Je dois accomplir ce dernier geste, avant que ma voix ne s'éteigne pour toujours et, qu'avec moi, cette histoire ne tombe à jamais dans l'oubli.

CAHIER I

NOUS ÉTIIONS à l'heure où les pêcheurs rentrent au havre après avoir sillonné la mer de Marmara, leurs filets remplis et le cœur content. La voûte céleste, noire et cristalline comme l'onyx, était parsemée d'étoiles dont le reflet dansait dans le clapot des vagues. La langue scintillante du phare de Byzance se contorsionnait sur les flots comme pour avaler les marins voguant vers la terre.

Sur le rivage, le hululement des chouettes faisait place aux cris rauques des oiseaux de mer, tandis que la ville s'éveillait péniblement. En passant sur le haut des remparts, Nikolaos voyait à l'horizon une brume rosée frémissant déjà sous la caresse du soleil. Il continua sa marche en saluant amicalement le boulanger du quartier qui secouait la farine de sa barbe, puis s'engagea dans un dédale de rues voûtées où l'écho de ses pas résonnait.

Parfois, une voie plus large lui ouvrait une perspective sur la vieille ville, tandis qu'au-dessus de sa tête, la silhouette encore sombre du palais impérial se dentelait d'une lumière aurorale. Après avoir traversé le potager entourant l'église Sainte-Sophie à demi abandonnée, il se fraya un chemin parmi une enfilade de ruelles couvertes de crottin de chèvres où s'entassaient des brouettes vides devant les échoppes encore fermées.

Au terme de ce tortueux périple, il arriva devant une lourde porte de chêne qu'il martela d'une main ferme. Il s'ensuivit une courte période de silence ponctuée par le chant des oiseaux dans le lointain, puis une vieille dame lui ouvrit lentement, avant de lui tapoter affectueusement la nuque. Il répondit par un sourire et se rendit aussitôt dans la grande salle attenante.

La pièce était entourée de fenêtres étroites comme des meurtrières qui diffusaient parcimonieusement la lumière du jour naissant. Il s'installa sur un tabouret devant une lourde table où une cascade de poussière virevoltait autour des rayons lumineux. Ensuite, il releva ses manches en se frottant les yeux, lourds de sommeil.

Il n'aimait pas se lever tôt, mais c'était le prix à payer pour avoir le meilleur éclairage à ce temps de l'année. Il passa les mains dans ses longs cheveux et déboucha le flacon de verre maculé placé à sa gauche. Il le reniffla en connaisseur avant d'y verser un liquide rouge qui sentait le vinaigre et de touiller le tout avec attention, puis il déposa devant lui une grande pièce de cuir enroulée, liée par un cordon vert qu'il dénoua pour l'étaler bien à plat. Il contempla la panoplie de plumes, de fusains et de stylets qu'il avait devant lui. Finalement, il choisit un stylet et déposa le reste sur une tablette sous sa table.

Sur un chevalet, il avisa une immense feuille de papier fin italien, partiellement couverte d'un texte, et il la saisit délicatement pour la poser bien à plat, sans la froisser. Il trempa ensuite le stylet de bronze dans le flacon qu'il venait de préparer. Il aimait ce papier qui portait le filigrane d'un atelier de Fabriano dans la Marche d'Ancône; sa surface lisse et soyeuse laissait le stylet glisser voluptueusement tout en retenant l'encre à la perfection.

« Pas comme ça ! », lui avait jadis fait remarquer celui qui allait par la suite devenir son maître.

« Il faut mettre le papier sur l'écritoire : tu n'arriveras à rien si tu écris à l'horizontale, tu as besoin d'un angle de 30 degrés ! »

Malgré ce qui ressemblait à une injonction, Nikolaos avait fait fi de ces conseils et s'était exécuté à sa façon. Depuis lors, ses talents de copiste lui avaient valu une réputation enviable et il avait pu continuer à écrire sur une bonne vieille table, contrairement à tous ses collègues condamnés à griffonner à flanc de pente sur leur écritoire. Il se réchauffa la main en traçant dans l'air une série d'arabesques, où se mêlaient les pleins et les déliés, tout en souriant à la pensée de ses débuts chez maître Gonatas.

Dès sa plus tendre enfance, Nikolaos avait été attiré par les livres, mais son père, *soyeux* de son état, espérait que son fils perpétuerait la tradition familiale et continuerait comme lui à tisser et vendre la soie, importée d'Asie ou produite sur place. Ce métier lui avait en effet permis à la fois de vivre une vie agréable et de nouer avec des négociants, vénitiens ou français, des liens d'affaire dont il s'enorgueillissait.

Pourtant, son fils unique, ne rêvant que de parchemins et de vélin, avait appris à lire à son insu. Avant même d'acquérir l'art de l'écriture chez un pédagogue, il avait commencé à recopier les factures et contrats qui s'amoncelaient sur le bureau de son père, si bien que le brave homme, trompé par les doubles qu'il trouvait dans ses papiers, se prit parfois à payer deux fois la même livraison ou, encore pire, à ordonner à un de ses employés de livrer deux fois la même commande !

Chaque jour, cet enfant passionné passait de longues heures à rôder autour des deux principales bibliothèques

de la ville : la grecque et la latine. Parfois, il poussait la hardiesse jusqu'à pénétrer à l'intérieur pour espionner les lecteurs attablés qui lisaient à voix feutrée dans une cacophonie érudite.

Lorsqu'il atteignit l'âge de douze ans, son père, à la fois impressionné et exaspéré par les remarquables aptitudes de son fils, le plaça au service de maître Gonatas. Le savant copiste et philologue avait rapidement décelé chez l'adolescent les qualités qui pouvaient faire de lui, sinon un digne émule, du moins un copiste de haut calibre qui remplacerait avantageusement les tâcherons qu'avaient l'habitude de lui envoyer ses collègues. Ces jeunes sans envergure, formés comme des machines à copier, reproduisaient même les fautes les plus grossières sans tenter de comprendre le texte qu'ils avaient sous les yeux. Pire encore, il arrivait aux plus téméraires de corriger fautivement un texte parfaitement sain, introduisant alors une erreur de leur cru qui allait être recopiée pour des générations. Gonatas, qui œuvrait à titre privé plutôt qu'au sein d'une abbaye, avait le luxe de refuser les copistes les moins doués ou les plus bornés, ceux-ci ayant ensuite le réflexe de se faire moine dans un des très nombreux monastères qui parsemaient la côte.

Dès les premières semaines, Nikolaos avait démontré des dispositions qui avaient stupéfié son maître ; il avait par exemple suggéré qu'une ligne de texte devait manquer dans un poème de Callimaque dont la métrique lui semblait fautive. Force fut d'admettre qu'un collègue paresseux ou maladroit avait jadis recopié le texte en sautant une ligne. Cette démonstration de l'acuité intellectuelle de l'apprenti lui valut l'admiration des uns et la jalousie des autres.

Percevant chez lui de grandes possibilités, le vieil homme avait appris à son élève tout ce qu'il savait et cette

marque de générosité avait suscité une reconnaissance sans bornes chez son émule.

C'est dans ce monde, imprégné d'odeurs de cuir, de colle et d'encre caustique, qu'il vécut ses premières années d'adolescence. Vers l'âge de seize ans, Nikolaos développa aussi un goût prononcé pour les jeunes filles qui le lui rendaient bien. Ses journées se divisaient alors en deux épisodes de longueur variable : l'un passé à la lueur des lampes à huile d'olive du scriptorium, l'autre à la clarté opaline de la lune, en charmante compagnie. Pourtant, le jeune copiste avait acquis la réputation de toujours agir en gentilhomme et de se montrer galant, sans jamais passer à l'acte... ce qui plaisait à certaines, mais pas à toutes, si bien que celles qui ne lui parlaient plus parlaient néanmoins beaucoup de lui.

Souvent, il déambulait sur les berges du Bosphore ou s'attardait pour admirer la Corne d'or du haut des remparts en ne cueillant rien d'autre sur les lèvres de ses compagnes que le nectar de leurs douces paroles. Malgré les doutes de certaines, ses plus intimes amies comprirent qu'il préférerait tout simplement la conversation amicale et intelligente des jeunes filles aux bravades de ses compagnons. Retenu par sa grande timidité et une conception chevaleresque de l'honneur de la femme, il attendait patiemment celle qui ravirait son cœur indécis. Gonatas voyait dans l'attitude de son protégé un goût naturel pour les beautés de ce monde, couplé à une saine retenue et l'encourageait plutôt à travailler sérieusement sur ses textes.

CAHIER II

CETTE VIE sans soucis prit fin abruptement en avril de l'an 6961 — soit 6961 ans après la création du monde si l'on en croit les docteurs de la religion byzantine — ou au printemps 1453 pour parler comme les Latins. Depuis plusieurs jours, les veilleurs postés dans les montagnes avoisinantes avaient apporté la nouvelle que personne ne voulait croire : l'armée turque était en marche vers la reine des cités. La nouvelle était catastrophique pour la ville exsangue, vidée de ses habitants, qui ressemblait maintenant à un gros hameau installé sur d'antiques ruines.

Nikolaos prit la nouvelle avec une désinvolture toute juvénile. Après tout, les Turcs et les Byzantins avaient vécu en bonne entente depuis fort longtemps et le conflit actuel n'avait surgi qu'après la montée au pouvoir de Mehmet II. Le sultan était encore jeune et fougueux ; nul doute que, les années aidant, la sagesse lui montrerait que rien ne servait de combattre Byzance quand on pouvait s'en faire une alliée. Le jeune homme, fort intelligent par ailleurs, n'avait que de très vagues notions de géopolitique. Il ne voyait pas que Constantinople n'était plus qu'une petite enclave dépeuplée, sans défense et sans alliés, déjà encerclée par l'Empire ottoman. Sa position stratégique dominante, sur les détroits menant à la mer Noire, en faisait un centre

politique et commercial idéal ; les Turcs ne pouvaient laisser une telle position leur échapper éternellement. Tôt ou tard, la question devait être tranchée.

Cela, beaucoup de Byzantins l'avaient compris, car les indices s'accumulaient pour montrer que la donne avait changé. Depuis peu, les citoyens les plus conservateurs avaient abandonné le nom de Romains, ou *Romaioi* en langue grecque, qui caractérisait les habitants de Constantinople depuis que l'empereur romain Constantin en avait fait la capitale du monde. Pour le remplacer, ils avaient préféré retourner aux sources en recouvrant leur ancien nom d'Hellènes : les Grecs authentiques, possesseurs de trésors culturels et d'une tradition intellectuelle uniques au monde. Ce faisant, Constantinople n'était plus la nouvelle Rome et redevenait Byzance. La pureté d'origine retrouvée excluait désormais tout espoir d'empire sur le monde : de romaine et universelle, la ville redevenait hellène et régionale.

Ensuite, tout s'était précipité : la ville s'était vue assiégée. Sentant le vent tourner, les alliés d'hier avaient fui sans tenir leurs promesses. Le soir du 22 mai 6961, une éclipse partielle de la lune croissante avait été presque aussitôt accompagnée d'un oracle, retrouvé ou inventé pour l'occasion. On affirmait que de tout temps, Constantinople ne pouvait tomber lorsque la lune croissait, mais voilà que cet événement astronomique tout à fait naturel avait occulté l'astre de la nuit dans son ascension. Les esprits timorés conclurent rapidement que puisque la lune croissante pouvait s'évanouir, ne fût-ce qu'un instant, la lumière pâissante de Byzance pouvait aussi s'éteindre.

Tant pour calmer la foudre divine que pour apaiser les esprits, l'empereur Constantin XI avait ordonné des prières propitiatoires, mais sa réaction n'avait fait que raviver les

frayeurs en ajoutant foi à la prophétie. Partout, la rumeur courait que le présage était véridique puisque l'empereur s'en préoccupait et utilisait ses dernières ressources pour infléchir le cours du destin.

Nikolaos avait écouté les ragots avec scepticisme, car le maître qui l'avait instruit suivait les préceptes rationalistes de l'ancienne école hellénique. On soupçonnait même qu'il était en relation avec les philosophes platoniciens de Mistra à qui on avait enjoint de quitter Byzance quelques années auparavant. Pour le vieux Gonatas, scribe et enlumineur de son état, ces phénomènes n'étaient que le résultat prévisible du bon fonctionnement des rouages cosmiques et la frayeur de ses concitoyens venait de leur ignorance. Il répétait que Dieu avait inscrit les planètes dans une mécanique céleste, avant de nous donner la faculté de comprendre ses engrenages, à force de travail et de réflexion.

Néanmoins, et malgré tout son optimisme au sujet des choses célestes, son maître admettait que la situation était grave à ras de terre, particulièrement dans cette petite étendue de sol poussiéreux que protégeaient les murs édentés de Constantinople. Ensuite, le siège débuta, lançant comme les pluies d'hivers, mais aussi brutal qu'un orage d'été. Après quelques jours où les armes tonnèrent, Nikolaos commença lui aussi à sentir une sourde angoisse dans son cœur.

Une nuit en particulier fut encore plus pénible que les autres, il avait passé la soirée à discuter avec Anna, la belle et grande fille d'un pêcheur. Sous l'œil sévère d'une vieille tante faisant office de duègne, ils avaient arpenté les rues du quartier, avant de s'asseoir sous les ramures d'un figuier. Dans l'ombre discrète de son feuillage, il lui avait fait part de ses inquiétudes, tandis que les bruits de canonnade résonnaient tout autour.

— Anna, tu te rends compte que c'en sera bientôt fini de nous ?

— Oui Nikolaos, c'est pour ça que je t'ai demandé de me voir encore une fois, malgré les dangers.

Comme pour confirmer ce qu'elle disait, une explosion fit vibrer l'air et la jeune femme apeurée se blottit contre lui. La duègne aurait dû réagir, mais, comprenant qu'il était futile de protéger la réputation de la jeune fille à une heure aussi grave, elle détourna le regard.

« Nikolaos, j'ai peur. »

— Moi aussi Anna, j'ai peur, et je souffre, car en plus de nos vies, c'est toute notre civilisation qui est menacée.

— Qu'allons-nous devenir ?

Le jeune homme n'avait rien répondu, il s'était contenté de l'enlacer et d'attendre, priant avec elle pour des jours meilleurs, pendant que le chapelet des minutes et des heures s'égrenait. Quand la fraîcheur de la nuit les fit frémir et que les assauts de l'ennemi se firent moins pressants, ils se séparèrent en promettant de se revoir le lendemain, laissant la pauvre vieille ronfler sur un banc.

Très tard le lendemain soir, couché dans son lit, Nikolaos ressassait les événements des derniers jours sans parvenir à s'endormir. Au cours de la journée, le mur nord-est de la ville avait commencé à s'effondrer et tous les citoyens avaient dû prêter main-forte aux militaires, afin de l'étayer tant bien que mal. À ce rythme, il était évident que les jours de la ville étaient comptés.

Pressé par ces événements, le jeune homme ne pouvait supporter l'inactivité forcée à laquelle il était contraint. Malgré toute son intrépidité, il ne pouvait rien faire à main nue contre les canons ennemis. Il avait donc échafaudé un plan qu'il entendait soumettre à son maître dès le lendemain, mais plus il songeait à ce plan, moins il trouvait le

sommeil. Il se glissa donc hors du lit et, sans éveiller son père, sortit par la petite porte de de la cuisine.

L'air était doux et le ciel limpide, l'éclat blafard de la voie lactée semblait déjà lui tracer la route. Faisant fi du couvre-feu que plus personne n'avait le temps d'appliquer, il se rendit chez Gonatas à pas de loup. Il frappa résolument à la porte avant de voir son maître apparaître les cheveux en bataille et l'œil hagard. Nikolaos arbora aussitôt un air contrit en le suppliant d'excuser cette intrusion intempestive.

Un peu interloqué, Gonatas le fit entrer et le pria de s'asseoir pendant qu'il lui offrait un verre d'eau. Le jeune homme lui exposa son plan en quelques mots, auxquels le vieil homme répondit d'un air perplexe.

— Je regrette un peu de t'avoir mis ces idées en tête, Nikolaos. J'admets que cette tâche est essentielle, mais lorsque j'ai exprimé le souhait que quelqu'un se charge de cette mission difficile, j'avais plutôt envisagé un homme aguerri, un soldat.

— Vous savez bien que les hommes de guerre manquent, les trois cents arbalétriers génois et les mercenaires vénitiens que nous avons ne peuvent rien contre les canons turcs ; en plus, ils en ont plein les bras à défendre ce qui reste de murs dans cette cité maudite. Il est impossible de garnir les fortifications avec de pareils effectifs et la situation ne fera qu'empirer. Non ! Moi seul peux faire cela, car moi seul serais prêt à mourir, plutôt que d'abandonner cette mission sacrée, alors qu'un soldat sauvera sa peau plutôt que le contenu de ce sac.

Ce disant, il lui montrait une lourde poche de cuir graisseux.

« Tout ce que je vous demande est de consentir à me fournir ce que je dois y cacher. Ce ne sera pas perdu, puisque

je le sauverai. J'aurais aussi besoin que vous m'indiquiez exactement où aller et à qui le remettre ; je suis certain que vous avez parmi vos relations un bienfaiteur prêt à nous aider. J'ai tout prévu. Voici mon vêtement pour le voyage : il est en soie crue, il n'y a rien de plus résistant. J'ai fait coudre des pièces de monnaie dans la tunique, elles sont cousues individuellement pour éviter qu'elles ne fassent de bruit en s'entrechoquant... je les ai empruntées à mon père qui n'en a que faire désormais. »

En prononçant ces paroles, Nikolaos ne put réprimer un sanglot.

— Je comprends ta peur.

— Ce n'est pas la peur maître, je pense à mon père, à vous, à mes amis et puis... je passerai pour un déserteur.

— Peu importe l'opinion des gens. Ceux qui te prendront pour un déserteur ne seront plus en vie dans un mois.

Comprenant toute la portée de cette tragique remarque, Nikolaos se mordit les lèvres en faisant oui de la tête.

CAHIER III

COMME TANT de fois auparavant, le soleil se levait paresseusement en caressant les murs de la ville de ses doigts encore tièdes. Ses rayons teintaient de rose la brume du matin qui s'étirait en longues écharpes au-dessus de la mer de Marmara. Rien dans la quiétude moelleuse de cette matinée, assommée par les explosions de la nuit, ne laissait prévoir que la journée du 24 mai 6961 serait tout aussi meurtrière que la précédente, pour Constantinople et ses habitants.

La métropole du monde civilisé qui avait jadis éclipsé Rome comptait à peine cinquante mille âmes luttant tant bien que mal contre un envahisseur les encerclant de toutes parts. Au début, à l'abri derrière la Corne d'or — ce long bras de mer fermé par une chaîne de fer et défendu par ses murs puissants — la ville avait accueilli la menace avec insolence, mais récemment, l'armée turque avait à la fois coupé la chaîne protectrice et ébranlé les remparts de pierre grâce à d'immenses canons forgés à Andrinople sous la direction d'Orbain le Hongrois.

Un de ces canons particulièrement imposant devait être déplacé par vingt paires de bœufs et 200 hommes. Cette arme monstrueuse ne tirait que quelques coups par jour, car sa charge de poudre chauffait le canon à un point

tel qu'il n'aurait pu résister à une cadence plus élevée, mais chacun de ses boulets frappait comme l'éclair qui martèle la montagne les soirs d'orage. Jour après jour, sa force patiente et taciturne faisait trembler les murs de la ville jusque dans leurs racines; même la mer en frémissait. La population épuisée par des nuits de veille et des jours de lutte n'était plus qu'un pâle reflet de ce qu'elle avait été. On avait d'abord combattu pour sauvegarder la ville, on se battait désormais pour sa propre vie.

Vidée de ses habitants, l'ancienne Byzance recelait malgré tout les trésors accumulés tout au long de ses deux mille ans d'histoire : dans les caves de ses églises s'amoncelaient des crucifix et des calices sertis d'or et de vermeil; cachés dans les maisons s'entassaient des colliers de pierres précieuses, et des monnaies anciennes tintaient lorsqu'on ouvrait la trappe du grenier; dans ses scriptoriums s'empilaient les manuscrits précieux en attente d'être copiés. Çà et là, entre les murs éventrés, sous les gravats, le cœur de la Grèce antique battait encore.

Au milieu de l'aube nimbée d'or de ce matin printanier, trois jeunes hommes se glissaient furtivement hors de la ville par une poterne située tout au sud de l'agglomération, là où un petit port accueillait autrefois de simples bateaux de pêcheurs. Les trois jeunes hommes étaient poussés par l'esprit chevaleresque qui anime la jeunesse de toutes les époques, puisant leur motivation dans cet espoir d'accomplir quelque exploit qui rend presque insouciant au milieu du carnage et des gémissements. Leur chef, Nikolaos, n'était guère plus vieux ni plus assuré que ses deux compagnons lorsqu'il leur adressa la parole, juste au moment de quitter les remparts de la ville.

— La porte d'*Éleuthérios* est droit devant, murmura-t-il sur le ton de celui qui en avait vu d'autres.

En esquissant un sourire, il songea que ce nom était prédestiné puisqu'il était formé sur le mot *éleuthéria* : la liberté.

Ils progressaient lentement pour ne pas glisser sur les pierres que le brouillard de la nuit avait enduites d'une couche visqueuse d'eau saumâtre. Un clapotis désordonné annonçait la mer toute proche, prête à les avaler dans le souffle de son ressac.

« Suivez-moi sans faire de bruit et surtout n'oubliez pas les sacs », murmura-t-il encore avec une voix qui se voulait autoritaire, en tirant à lui un des lourds sacs de cuir enduit de graisse qu'ils devaient transporter.

« Si nous sommes pris, tout est perdu : on nous jugera comme des déserteurs d'un côté et comme des ennemis de l'autre. »

Malgré son propre avertissement, il ne put retenir un petit cri lorsque l'eau atteignit sa ceinture.

— Elle est froide!

— Oui, je sais, répondit le plus timoré des trois, un jeune homme grassouillet. On pourrait peut-être remettre cela à un autre jour, ou attendre que le soleil se pointe.

— Idiot, triple imbécile! Voudrais-tu donc partir en plein jour et nous faire repérer?

— Bon, bon, je disais cela pour bien faire. La vie est déjà assez difficile, on n'est pas obligé de se les geler en plus.

— Si tu préfères abandonner, dis-le tout de suite. Dès que tu auras trempé ton gros orteil, il sera trop tard... alors.

— Alors quoi?

— Alors tu viens, ou tu retournes sous les jupes de ta maman?

Il poussa un long soupir en regardant vers le ciel, puis, les orteils recroquevillés, il avança bringuebalant vers la grève couverte de galets bruissant sous la vague courte et drue.

À vrai dire, la mer ne leur faisait pas peur, car les trois amis étaient de parfaits nageurs qui arrondissaient leurs fins de mois en pêchant les éponges. Personne, hormis les professionnels équipés de grandes cloches de fer d'où ils puisaient de l'air, n'arrivait à descendre aussi profondément qu'eux. C'était d'ailleurs un de leurs jeux favoris que de disparaître sous l'eau pour des périodes qui semblaient invraisemblables aux yeux des spectateurs. Ils émergeaient ensuite en riant et en faisant des clins d'œil aux jeunes admiratrices massées autour du port.

Lentement, les trois ombres s'enfoncèrent dans l'eau jusqu'à ce qu'on ne discerne plus que leurs têtes. À travers les déchirures de la brume, un observateur aurait cru voir trois oiseaux de mer, glissant furtivement vers le large. Chacun tirait derrière lui un sac qui flottait entre deux eaux grâce à un estomac de chèvre rempli de paille et soigneusement cousu.

Au loin, on pouvait voir les feux de la flotte ottomane, encerclant la ville sur trois côtés. Les capitaines avaient opté pour la tactique traditionnelle du « port en pleine mer » : ils avaient relié chaque bateau par une lourde chaîne de fer formant une barrière où aucun interstice ne permettait même à la plus petite barque de trouver passage. Nikolaos se dirigeait instinctivement vers un espace laissé entre la berge et les bateaux ennemis, au nord-ouest. À cet endroit, les récifs acérés interdisaient le passage à une nef, si menue soit-elle, mais ils laissaient le champ libre aux nageurs, pourvu que la houle ne les jette pas sur les rochers, où ils se feraient déchiQUETER impitoyablement par le ressac.

Les trois compagnons n'étaient pas des déserteurs, mais des sauveteurs investis d'une mission que seul Nikolaos connaissait pleinement.

Jusqu'à ce matin-là, tous ceux qui avaient tenté de traverser les lignes ennemies au beau milieu de la nuit avaient été capturés, tant la surveillance était étroite. C'est pourquoi Nikolaos avait suggéré le point du jour pour faire une sortie, car, à ce moment-là, les veilleurs de nuit croyaient que les dangers que favorise l'obscurité étaient écartés. Leur surveillance se relâchait, tandis qu'ils attendaient la relève en somnolant et, malgré la clarté naissante, cette relève, à peine sortie du lit, n'était guère plus attentive dans les premiers moments. Il y avait là une occasion de se glisser en silence entre les navires, pendant que les assiégés, à mi-chemin entre le sommeil et l'éveil, battaient lourdement des paupières.

Tout se passait pour le mieux et il ne leur restait plus que dix minutes à nager pour atteindre le point le plus dangereux. Nikolaos précédait les deux autres lorsqu'il entendit Jean, le plus jeune et le plus étourdi des trois, l'appeler d'une voix étouffée.

— Nikolaos! Nikolaos! Regarde cette grosse barque qui dévie vers le sud!

En se retournant, il vit en effet qu'une barque lourdement chargée et couverte d'une bâche noire avait quitté le port *Kontoskalion* un peu plus à l'est. La houle avait sans doute usé ses amarres en les frottant au quai de pierre et l'embarcation se dirigeait vers eux sous la poussée d'un léger vent du nord. Se laissant porter vers elle, Jean et Constantin s'y agrippèrent dès qu'elle fut à portée et s'allongèrent prestement sur le pont arrière pour éviter d'être repérés.

Nikolaos était furieux et murmura entre ses dents : « Ces deux crétins vont nous faire remarquer, ils ne peuvent pas passer là-dessus! De toute façon, il faut tout annuler,

l'alarme sera donnée dès que l'embarcation sera repérée. Si je tenais celui qui a eu l'idée d'envoyer cette barge... »

Les deux autres, heureux de leur découverte et contents de pouvoir avancer sans effort, n'écoutant que l'insouciance de leur jeunesse, faisaient des signes au ras de l'eau dans la direction de leur chef, pour le convaincre de les rejoindre, sans doute dans l'intention de replonger au moment opportun pour se faufiler entre deux eaux.

Nikolaos les regarda un moment sans bouger, priant le ciel pour qu'ils n'attirent pas l'attention des veilleurs de l'ennemi ; il s'apprêtait à détourner le regard lorsque des cris rauques se firent entendre dans le lointain. Terrifié, il crut d'abord que ses compagnons avaient été repérés. Estimant que tout était perdu, il se préparait à rebrousser chemin en toute hâte, quitte à percer son outre, pour pouvoir nager sous l'eau, puisqu'il ne pouvait plus rien pour les deux têtes folles qui allaient sûrement tomber aux mains des Turcs. Tout en échafaudant un plan de repli, il épiait le cortège de navires qui oscillaient mollement au gré de la brise dans le calme le plus complet.

Cette absence de mouvement chez les Turcs contribua encore plus à l'inquiéter et, flairant un piège, il se mit à pivoter sur lui-même en battant l'eau furieusement de ses bras pour voir de tous les côtés. Plus les secondes passaient, plus son manège de derviche tourneur s'accélérait et plus les battements de son cœur, excité par la peur, lui faisaient perdre la tête. Un second cri qui était cette fois un hurlement de désespoir parvint à ses oreilles. Haletant et déjà terrifié, il se retourna vers ses amis : le spectacle qu'il vit le glaça d'horreur. Le pauvre Jean, les vêtements et les cheveux en feu, tentait de se jeter à l'eau, mais dans sa panique, il avait entortillé autour de ses jambes la corde

le reliant à son lourd sac. Constantin de son côté ne cessait de crier des paroles d'abord indistinctes que Nikolaos finit par comprendre.

— Au secours, *hugron pyr! hugron pyr!*

Avant que Nikolaos ne puisse même songer à réagir, il entendit un souffle puissant semblable au mugissement d'un bœuf monstrueux et le bateau s'embrasa tout entier. Presque aussitôt, à travers la lueur rougeoyante des flammes qui se reflétaient sur l'écume, il vit les corps embrasés de ses camarades dont les silhouettes grotesques s'agitaient en silence.

Par malheur, la barque était remplie d'ὑγρόν πυρ, ce « feu liquide » employé par les Grecs et que les autres peuples nommaient à juste titre « feu grégeois » ! Un mélange visqueux de naphte, de soufre, de poix, de salpêtre et de bitume que des mèches trop courtes venaient d'enflammer avant que l'esquif n'ait atteint la flotte turque. Les artificiers avaient sans doute surestimé la force du vent soufflant de la berge. Mieux qu'une bombe, le feu grégeois est un terrible brûlot gluant qui propage l'incendie à tous les bateaux qu'il aborde. Nul capitaine n'oserait s'en approcher en risquant son navire pour le repousser ; le seul salut pour quiconque se trouve dans sa trajectoire, que ce soit une barque ou une lourde galère, est la fuite.

Déjà les marins turcs, alertés par la commotion, coupaient les amarres et abandonnaient leurs ancres au fond dans leur hâte d'éviter le fléau qui avançait inexorablement vers eux, mais la chaîne qui les liait les uns aux autres rendait leur fuite impossible. De son côté, fou de rage et de désespoir, Nikolaos se remit à nager de toutes ses forces vers le sud-ouest, laissant dans son sillage les cendres de ses compagnons.

Comme si Dieu avait voulu aider sa fuite, le bateau en flammes créa une diversion telle que le jeune homme put continuer son avancée sans se faire remarquer. Au début, l'énerverment lui avait insufflé une vigueur surhumaine, mais après une heure de nage, il se sentait défaillir. À chaque brassée, son sac lui semblait plus lourd et une force irrésistible le tirait vers l'abîme. Il se retournait constamment s'attendant à voir un galion turc à quelques brasses derrière lui. Sous ses pieds, il lui semblait voir les bêtes marines : lamproies, raies ou requins qui suivaient sans doute ses efforts démesurés et se préparaient à l'avaler. Oscillant entre espoir et abandon, il continua à pousser en avant. Ses épaules le faisaient gémir de douleur. L'eau de mer qui lui entraît dans la bouche et les narines à chaque vague lui donnait la nausée. Il se mit à grelotter malgré la vigueur de ses mouvements.

Deux heures plus tard, ses genoux meurtris et épuisés touchaient la terre ferme aux abords de la Via Egnatia, l'ancienne voie romaine qui reliait autrefois Constantinople à l'est de l'Empire, en traçant une ligne parfaitement droite d'est en ouest à travers les Balkans. Il se hissa sur la berge et resta de longues minutes à quatre pattes, halestant et hébété, incapable de mouvoir son corps vidé de ses forces. Sa gorge brûlée par le sel le faisait râler.

Enfin, il se retourna vers l'est pour voir une dernière fois le soleil qui montait au-dessus de sa ville natale, enveloppant sa silhouette d'un halo iridescent. Loin au large, un panache de fumée noire et jaune lui montrait l'emplacement du tombeau flottant de ses deux amis. Il tira à lui le sac alourdi par l'eau, détacha l'outre gonflée, désormais inutile, et la repoussa d'un coup de pied. Il utilisa ses

ultimes forces pour avancer aussi rapidement que possible vers un épais bosquet de l'autre côté de la voie.

Une fois au cœur du hallier, il s'effondra au sol et, pensant à Ulysse échoué sur l'île des Phéaciens, il recouvrit de feuilles sèches son corps mouillé et grelottant, avant de s'effondrer.

CAHIER IV

NIKOLAOS RESTA allongé à l'abri des regards jusqu'à la fin du jour, mais il ne put trouver le sommeil. Le moindre froissement de feuille ou le vol d'un insecte le faisait sursauter tandis, qu'au loin, le bruit sourd des canons qui tonnèrent toute la journée lui rappelait le martyre de sa ville. À chaque secousse que lui renvoyait l'aquilon, un frisson le parcourait du front à la nuque et lui dressait les cheveux. Il ressentait la souffrance de Byzance aussi bien que si elle avait été la sienne et il aurait voulu tenir la main de cette vieille dame agonisante que personne ne venait secourir. Pour la première fois, il faisait connaissance avec la « raison d'État », cette expression commode qui permettait aux nations de justifier l'abandon d'un allié lorsque le gain politique ou économique les poussait ailleurs.

Le terrible sort de ses deux compagnons et la certitude d'être maintenant seul et sans aide firent un instant vaciller sa détermination, mais l'écho lointain d'un coup de tonnerre lancé par le canon géant d'Orbain le sortit brutalement de ses rêves. Il regarda autour de lui pour évaluer la situation, tandis que les ombres longues et effilées annonçaient déjà la venue du crépuscule.

Avant toute chose, il devait estimer l'état de son bagage ; il dénoua délicatement son sac étanche et en palpa

le contenu pour s'assurer qu'il était demeuré au sec. Il en tira le bout de pain enveloppé dans une serviette de lin qu'il avait glissé parmi les objets précieux avant son départ. Il était humide, mais ferme, et le jeune homme y mordit à belles dents pour satisfaire son estomac dont l'insistance tyrannique lui rappelait qu'il n'avait pas mangé depuis la veille. Il mâchouilla copieusement et se mit sur pied en levant les bras au ciel pour étirer ses muscles engourdis, faisant osciller les boucles de ses longs cheveux noirs qui effleuraient ses épaules.

Une fois la nuit tombée, il se prépara à se mettre en marche, sans remarquer que les feuilles et la terre agglutinées sur ses vêtements lui donnaient l'allure d'une salamandre surgissant du sol après un long hiver. Il scruta le ciel de son regard vert, aussi mystérieux que celui des montagnards crétois dont il descendait. Dans la nuit livide, une lune aux cornes couleur de soufre montait sournoisement entre les nuages ; cette évocation du croissant turc s'élevant fièrement au-dessus de sa ville le laissa en plein désarroi.

Il n'était pas encore temps pour lui de s'adonner à de douloureuses réminiscences, car il devait rapidement s'éloigner de la mer que les Turcs patrouillaient jour et nuit. Le but ultime était encore loin, puisque Nikolaos avait résolu de transporter le contenu de son sac en lieu sûr jusqu'au Péloponnèse et peut-être même en Italie, par-delà la mer Tyrrhénienne. Ce paquet était le seul rescapé des trois sacs originaux, les deux autres ayant été engloutis avec ses deux malheureux compagnons. Son seul réconfort était de savoir que le contenu qu'il transportait était celui qui importait vraiment.

De prime abord, la route vers l'ouest était fort simple à suivre et, l'eût-il voulu, il aurait pu pousser immédiatement jusqu'en Italie. Pour cela, il n'avait qu'à suivre la

route du soir vers le couchant, jusqu'à l'Adriatique. Une fois sur la côte, il serait loin de la guerre et pourrait prendre un bateau pour Brindes et de là, se rendre à sa destination par voie de terre; à moins qu'il ne préférât longer la côte des Balkans vers le nord jusqu'à Venise, s'évitant ainsi le trajet maritime. Il redoutait cette dernière option, car son maître l'avait mis en garde contre les doges marchands de Venise, capables de vendre leur âme aux Turcs un jour et d'aller s'agenouiller devant l'empereur byzantin le lendemain. De tout temps le commerce s'acquinait fort bien avec la guerre.

Pour mener à terme son projet, la route la plus facile à suivre était d'emprunter la voie Egnatia, mais il risquait d'y faire de mauvaises rencontres. Préférant braver les loups et les sangliers plutôt que les hommes, Nikolaos décida donc de piquer à travers les montagnes boisées que nulle route ne traversait. Cette progression par les chemins de traverse risquait de prendre du temps, mais du temps, il en avait désormais beaucoup, car il réalisait qu'il ne pourrait plus jamais retourner dans sa ville natale et que le reste de sa vie allait être voué à la tâche qu'on lui avait confiée. Alors que Byzance risquait de sombrer en entraînant toute une civilisation dans un tourbillon d'écume, le jeune naufragé se lançait donc seul sur les routes incertaines et semées d'écueils.

Tandis que sa frêle silhouette se détachait sous la pâle lumière de la lune, Nikolaos entamait sans le savoir le premier périple d'une vie d'errances.

CAHIER V

RAPIDEMENT, il devint évident que la voie à suivre n'était pas aussi simple que prévu. Sans être une presqu'île, la région limitrophe de Constantinople constituait une vaste langue de terre, limitée au nord-est par la mer Noire et au sud-ouest par la Méditerranée. En marchant droit au nord, il risquait de s'approcher de la mer et des régions côtières contrôlées par les Turcs. En allant vers l'ouest, il s'approcherait de la Méditerranée, où il risquait encore de faire de mauvaises rencontres. Il devait donc se diriger au nord-ouest, vers le pays des Bougres : la Bulgarie.

S'orienter dans ces régions sauvages lui était apparu comme une chose élémentaire lorsqu'il avait consulté une carte avant son départ, mais une fois sur le terrain, avec ses vallées, ses montagnes et ses fleuves, le jeune scribe qui se fait plus au parchemin qu'à son instinct, avait l'impression d'errer au hasard. La question était délicate et la situation périlleuse, car rien ni personne ne régissait la vie hors de la sphère d'influence des villes ; dans les bois comme ailleurs, les hommes étaient souvent plus à craindre que les bêtes sauvages.

S'il était pris par des soldats ou des brigands, on se débarrasserait de lui sans état d'âme. Il avait encore en tête le sort des habitants de Gallipoli. La ville, stratégiquement

placée sur le détroit des Dardanelles contrôlant le passage de la Méditerranée à la mer Noire, était tombée aux mains des Ottomans, il y avait un certain temps. Ses habitants, qui s'étaient pourtant rendus, furent presque tous empalés. Seuls survécurent les jeunes femmes et les jeunes hommes que leur beauté destinait à un tout autre sort. Les Byzantins avaient eux aussi été cruels par le passé, mais maintenant que la marée de l'histoire poussait inexorablement le monde ottoman dans leur direction, ils n'étaient plus en mesure d'imposer leurs règles et ils payaient la rançon de leur insolence passée.

Nikolaos eut un frisson et accéléra le pas.

« Heureusement, se dit-il, Constantinople n'est pas Gallipoli ; la reine des cités tient bon depuis sa fondation. Après deux mille ans d'existence, elle n'a aucune rivale dans le monde. » La reine des cités ! L'expression chère au feu Anne Comnène, fille adorée de l'empereur Alexis I^{er}, traduisait bien l'opinion qu'on se faisait de la ville avant sa chute. On oubliait que, comme les rois, les reines doivent parfois mourir, pour faire place à un ordre nouveau.

Depuis plusieurs jours, Nikolaos avançait à tâtons, en regardant le Septentrion de trois quarts, comme s'il voulait montrer son plus beau profil à l'étoile du nord qui lui lançait des clins d'œil à travers les brouillards de la nuit. À force d'avancer dans l'ombre, sa vue s'était adaptée à l'obscurité aussi bien que celle des effraies qui virevoltaient au-dessus de sa tête à la recherche d'une proie. Il parvenait à progresser à travers la végétation sans trop de heurts, même s'il lui arrivait parfois de trébucher sur une racine ou une pierre et de s'affaler de tout son long en pestant contre le sort.

La progression du jeune voyageur variait au gré des accidents du sol et des pensées qui l'habitaient. Lorsqu'il

avoisinait les sommets, le mugissement profond du vent dans les branches de pins lui tenait compagnie. Son souffle lourd se faisait d'abord entendre dans le lointain pendant que les rafales sautaient de sommet en sommet avant de l'atteindre et de s'éloigner dans un galop invisible. Le fond des vallées était peuplé du murmure des ruisseaux, du tintement des gouttes d'eau claire que dégorgeaient les rameaux saturés. Ce piaillage joyeux annonçait l'aube et l'heure du repos, bien caché sous les branches basses d'un pin centenaire ou derrière les fougères pudiques. Parfois, il apercevait une famille de sangliers qui s'éloignaient d'ordinaire en galopant, pendant que le mâle, dressé sur ses pattes, montait la garde avant de fuir lui aussi en poussant des grognements offusqués.

Une fois loin des hommes et du danger, laissant les vieilles habitudes refaire surface, il s'était remis progressivement à voyager en plein jour et à dormir la nuit.

Au matin du sixième jour, à l'heure où le pasteur se lève pour aller traire ses vaches lourdes de lait, il était déjà à mi-chemin d'une longue descente qui le menait plus bas qu'à l'habitude dans un repli de la montagne, entre deux sommets abrupts. En contrebas, à travers les premières lueurs de l'aube qui auréolaient les cimes dorées, il apercevait un ruisseau finissant sa course dans une vallée humide. Les premiers trilles des oiseaux s'accordaient au son clair de l'eau qui rebondissait sur les pierres. C'était une bonne occasion de faire une pause pour boire une rasade et même pour tenter d'attraper un poisson frétilant ou, à défaut, quelques grenouilles bien dodues, pensa-t-il sous les incitations de son estomac qui se sentait de plus en plus orphelin.

À mesure qu'il descendait, il lui semblait percevoir une odeur désagréable. Il l'attribua d'abord à du fumier

provenant d'une ferme qu'il allait sans doute découvrir à l'orée du bois. La peste s'accroissait à chaque pas et, une fois dans le pré, elle devint franchement insupportable. La logique et l'instinct lui dictaient de rebrousser chemin, mais la curiosité le poussait vers l'avant. Il s'approcha à quelques pas du ruisseau gargouillant et là, une vision d'horreur le saisit.

Devant lui, ce qu'il avait pris pour un monticule de terre dans la lueur blafarde du matin, était en vérité un amas de cadavres pourrissant sous la rosée matinale. À en juger par les quelques armes restées sur place et les enseignes qui croupissaient dans la boue, il s'agissait de soldats serbes, peut-être des mercenaires appelés à la rescousse de l'empereur byzantin qui s'étaient fait surprendre par l'arrière-garde ottomane. Il ne faisait pas de doute que leur approche avait été annoncée par un traître comme c'était souvent le cas.

Autour du charnier, les pétales d'une corolle lugubre attirèrent l'attention du jeune homme. Il s'agissait de dizaines de doigts coupés dont on avait arraché les bagues, avant de les laisser tomber une fois le butin récolté ; pratique barbare, mais combien courante en ces temps tourmentés.

Constantinople, dont la population réduite ne pouvait fournir que quelques milliers d'hommes propres à la défendre, faisait souvent appel à des troupes étrangères. Depuis peu, ces auxiliaires étaient devenus à la fois essentiels et dangereux car, sentant que l'employeur byzantin n'avait plus les ressources nécessaires pour tenir encore longtemps, ils lorgnaient l'ennemi dont la victoire et l'enrichissement subséquent leur semblaient de plus en plus probables. Les troupes mortes ici, sans doute à cause de leur fidélité à l'empereur, avaient payé de leur sang le tribut de l'histoire.

Nikolaos, la tête en feu et l'estomac révolté, s'éloigna sans se retourner. Il se sentait poursuivi par le spectre de la guerre, gueule béante et crocs au clair, tandis que le monde où il était né et qu'il aimait tombait en ruine. Sa mission trahissait la résignation qui régnait à Constantinople ; là comme ailleurs, on sentait que le monde allait s'écrouler et qu'il fallait tenter de sauver l'essentiel.

Pendant ce temps, au cours de la longue agonie de Constantinople, les alliés d'hier, et surtout le pape et les royaumes d'Europe, regardaient ailleurs, persuadés que la ville millénaire n'avait besoin de personne. Pourtant, on avait fait des efforts pour rétablir les ponts entre les deux anciennes capitales du monde romain qu'étaient Rome et Constantinople. À peine quelques mois avant la fuite de Nikolaos, le 12 décembre 1452, on avait fêté dans l'église Sainte-Sophie la réconciliation avec le Saint-Siège, mettant ainsi fin à des siècles d'une discorde entre le pape et le patriarche qui s'était jadis matérialisée en un schisme séparant les deux Églises sœurs. Une fois la cérémonie religieuse accomplie, les voix de la diplomatie s'étaient tues et seuls des rapports commerciaux continuèrent à rattacher les deux parties du monde chrétien.

Il releva la tête pour chasser ces idées noires. « Les hommes et les enfers peuvent bien se déchaîner, nous survivrons avec nos seules ressources », pensa-t-il en accélérant le pas.

CAHIER VI

LA VEILLE, Nikolaos avait entendu le hurlement lugubre d'une meute de loups en chasse et, au beau milieu de la nuit, le jeune homme s'était éveillé en sursaut au son de leurs longues plaintes. Il avait refermé les yeux, jugeant qu'à côté des affres de la guerre, la forêt ne présentait qu'un danger bien relatif, mais cette pensée rationnelle ne parvint pas à éloigner le danger.

À peine avait-il commencé à s'assoupir qu'un second hurlement fit vaciller les fondations de la muraille philosophique qu'il tentait d'ériger entre lui et la nature. Ce deuxième cri fut suivi d'un troisième puis d'un quatrième. Ce fut ensuite un véritable concert qui fit vibrer la forêt. Ce chant, qui l'eût peut-être charmé s'il l'avait entendu derrière les murs solides d'une maison, le jeta dans une peur panique.

Pour se rassurer, il chercha à tâtons en direction du bâton de marche qu'il s'était confectionné à partir d'une branche de chêne rouvre et une fois qu'il l'eut fermement en main, il le serra contre lui comme un naufragé s'agrippe à une bouée de sauvetage. L'adjonction de ce solide allié ne suffit toujours pas à le rassurer, car son imagination s'était maintenant jointe à la menace réelle et il lui semblait que les loups traçaient un grand cercle, dont il occupait

le centre. Chaque bruissement de feuille, chaque craquement de branche le faisait écarquiller les yeux pour percer la noirceur. Il avait beau se répéter que le Seigneur ne lui aurait pas permis de survivre jusque-là s'il avait eu l'intention de le voir finir ses jours dans le ventre d'un loup, aucune conviction ne résistait devant l'imminence de la menace. Il se mit à suer à grosses gouttes, malgré la fraîcheur nocturne, pendant que les hurlements, qui déchiraient le voile de la nuit, fusaient de toutes parts en s'approchant de plus en plus.

N'y tenant plus, il se leva et s'agrippa frénétiquement aux branches d'un énorme pin dont les frondaisons luxuriantes lui avaient offert un abri contre la rosée. Agile comme une belette, il grimpa à une hauteur rassurante pour quiconque craint plus les loups que le vertige. Une fois ce péril écarté, il termina la nuit sans fermer l'œil, en mauvaise posture, perché dans son arbre et englué dans la gomme de pin qui suintait de toutes parts.

Le lendemain soir, fort de son expérience de la veille, il prit soin de bien choisir l'arbre où il allait dormir. Il jeta son dévolu sur un grand chêne sculpté par les vents qui déployait d'un seul côté sa ramure puissante. Il y trouva une grosse branche bifurquant tout près du tronc et attachant son sac fermement aux deux segments de cette fourche pour s'en servir comme d'un brancard, sur lequel il pouvait se recroqueviller. La position n'était guère plus confortable, mais le jeune homme ressentait une telle inquiétude qu'il aurait de toute façon mal dormi où que ce soit, fut-ce dans un lit douillet, au plus profond d'une forteresse.

Nikolaos sommeilla tout de même quelques minutes, ou peut-être même quelques heures, d'une torpeur agitée, en se félicitant d'être sanglé à son arbre pour ne pas s'écraser au sol. Dans son songe à demi éveillé, il rêva à

Constantinople, croyant entendre les cris des enfants et des femmes qui pleuraient d'abord de voir mourir leur père et leur époux et qui hurlaient ensuite de terreur à la vue des ennemis gravissant l'enceinte intérieure et fondant sur la ville comme une rivière en crue.

Il s'éveilla en tremblant, conscient d'avoir fait un cauchemar, mais sans savoir trop bien si les événements de ces derniers jours n'étaient pas eux aussi un mauvais rêve. Il se frotta les yeux, puis les oreilles, sans pour autant arriver à se débarrasser des cris aigus qui avaient agité son sommeil. Ensuite, il vrilla ses deux index dans ses oreilles et les retira vivement pour chasser les acouphènes tenaces qui le tenaillaient... toujours sans résultat. Il n'y avait rien à faire : le vagissement des enfants résonnait comme s'il rêvait encore. Incrédule, il regarda de tous les côtés, afin de trouver la source de ces cris et se convaincre qu'il n'était pas fou. Son regard se porta finalement vers un écureuil qui houspillait un ennemi imaginaire, en poussant des glapissements stridents du bout de sa branche.

Le copiste se releva sur son séant pour s'asseoir à cheval sur sa branche. Il regarda fixement l'animal puis, comme il continuait son manège, le jeune homme en conclut judicieusement que le petit mammifère ne s'égosillait pas dans le vide et qu'il tentait de repousser une menace réelle. Fort de ce raisonnement puissant, il regarda attentivement les alentours pour voir ce qui suscitait l'irritation de son bruyant voisin de palier.

Son attente fut de courte durée, car en plissant les yeux, il aperçut à travers la futaie la silhouette d'un cavalier débouchant d'un sentier jusque-là inconnu. Il s'étendit à plat ventre sur l'écorce rugueuse pour se rendre invisible, tentant d'imiter en cela les petits lézards qu'il s'amusait à capturer dans son enfance. Il jeta ensuite des regards

courroucés vers l'écureuil dont le tapage ininterrompu risquait de le faire remarquer.

Il épia furtivement le nouveau venu jusqu'à ce qu'il soit presque sous lui. Celui-ci ne portait qu'une simple tunique et un chapeau de voyage à large rebord, mais la cuirasse et le casque, attachés derrière ses fontes, indiquaient qu'il s'agissait d'un guerrier, sans doute un autre mercenaire qui revenait chez lui. L'homme fit une pause en se retournant vers le sentier, comme s'il attendait quelqu'un. Pendant ce temps, son cheval croqua quelques glands de l'automne précédent que les écureuils, les lièvres et les sangliers avaient épargnés.

Après une minute où l'on n'entendait que le bruit des mâchoires du cheval et les trilles de l'écureuil, un deuxième homme déboucha, à pied. Il trotta d'un pas léger, et ne semblait pas fatigué. Il tenait par la bride, chargé comme un navire marchand, un âne qui se rua lui aussi sur les quelques glands éparpillés sur le sol. Le nouveau venu s'adressa au cavalier avec beaucoup de déférence et ils se remirent paisiblement en route, malgré le bourricot qui aurait bien voulu allonger la pause-repas.

Nikolaos fit rapidement deux constatations. La première était qu'il n'avait pas mangé convenablement depuis des jours; la seconde que ces deux hommes étaient particulièrement bien portants, ce qui suggérait qu'ils avaient probablement des victuailles dans leur fourbi. La voix de la sagesse lui dictait haut et fort de ne pas bouger de son perchoir, mais, comme chacun le sait, ventre affamé n'a ni oreilles, ni raison, et toutes les menaces, toutes les supplications de la prudence restèrent sans effet. La possibilité de trouver quelque nourriture était d'autant plus réelle que le jeune homme n'était pas parti les mains vides. On sait que pour les grosses dépenses, il avait sur lui, bien cachées

dans ses vêtements, des aspres, que l'on nommait aussi « la monnaie blanche » à cause de leur teneur en argent, mais il possédait également une bourse pleine de plus petites pièces vénitiennes et génoises en bronze pour les menus articles dont il pourrait avoir besoin. Patiemment, il attendit que les deux hommes disparaissent et glissa lestement en bas de son arbre, avant de s'élancer dans leur direction.

Lorsqu'il fut à un jet de pierre des deux pèlerins qui avançaient côte à côte, il les héla dans son meilleur italien. Le cavalier se retourna comme si un fauve venait de rugir et Nikolaos remarqua qu'il glissait la main droite sous sa cape où un renflement trahissait la présence d'un pommeau de dague. Il lui répondit dans un langage que Nikolaos ne connaissait pas ; le jeune homme se hasarda alors en latin.

— Je me nomme Nikolaenus, je voyageais avec ma famille et, m'étant retiré après un repas pour répondre à l'appel de la nature, je me suis égaré. J'erre dans ces bois depuis des jours et je viens à peine de retrouver le sentier qui traverse ces contrées. Auriez-vous un peu de nourriture pour un pauvre jeune homme affamé ? J'ai sur moi quelques petites pièces que je suis prêt à vous donner en échange.

Le valet répondit dans un latin plutôt grossier et parsemé de barbarismes.

— Nous ne sommes pas des marchands ! Nous sommes des guerriers et notre argent nous le gagnons à la pointe de nos lances. Va ton chemin de peur que mon maître ne t'étrille comme une bourrique !

Encore une fois, la raison aurait dû pousser le jeune homme à reculer prudemment, mais l'appétit, comme la curiosité, sont des maîtresses insatiables.

— Juste un peu de pain, une gorgée de vin, le Seigneur vous le rendra, ajouta-t-il avec un air componctueux qui le fit presque rire malgré lui.

Le valet s'approcha de son maître et se mit à lui parler en faisant des signes d'approbation résignée à chaque parole du cavalier. Il fouilla ensuite dans un des sacs de cuir que portait le petit âne.

— Mon maître me dit qu'il est heureux aujourd'hui, car il a fait un bon butin ; il se sent donc généreux. Prends ceci !

Il lui tendit alors une fiole de vin et une chaîne de saucisses que les Byzantins nomment une *seira salsikion*. Nikolaos se jeta sur la fiole et en but une grande rasade. Aussitôt une merveilleuse sensation chatouilla ses papilles ; c'était un *moskhatos*, un vin musqué de chez lui. Ensuite, il mordit à belles dents dans une saucisse sèche dont la chair crissait sous la dent.

— C'est bon ! soupira-t-il la bouche pleine, tout en affichant un large sourire.

Le valet ricana et lui lança :

— Tu peux remercier les habitants de Constantinople.

— Ah ! Vous avez acheté cela à Constantinople ? répondit Nikolaos d'un air aussi détaché que le permettait la commotion qu'il ressentait.

— Acheté ! Tu veux rire ? Nous l'avons pris, ne sommes-nous pas des guerriers ! Nous avons fait un butin tel qu'on n'en n'a sûrement jamais vu de mémoire d'homme.

— Je ne vous comprends pas... répliqua Nikolaos qui ne comprenait que trop bien.

— Mais la ville est tombée jeune sot ! Tout le monde a été passé au fil de l'épée, couic ! Par les couilles du Christ, je te jure que ce fut une vraie curée : pendant trois jours on a marché dans le sang jusqu'aux chevilles, tous les soirs

on avait une nouvelle femme! Les plus malins et les plus rapides comme moi ont fait bombance dès le premier jour parce qu'au troisième, le grand Turc, je veux dire le sultan, a interdit le pillage et les soldats ont commencé à fouiller les mercenaires pour reprendre ce que nous avions amassé. Heureusement, j'avais prévu le coup et j'ai quitté les lieux illico avec mon maître.

Nikolaos serra la mâchoire si fort que ses dents craquèrent. Son visage devint aussi pâle que la mort et un bourdonnement sauvage remplit ses oreilles. Son interlocuteur avait sans doute perçu ce changement chez le jeune homme, mais, las de conflit, il préféra ne pas insister.

« Allez! Nous avons assez parlé de guerre. Le paradis et l'enfer ont reçu leur lot de morts ce mois-ci ; il est temps de passer à autre chose. »

Ils s'éloignèrent paisiblement, comme ils étaient arrivés, mais Nikolaos, pétrifié par la chagrin et le cœur lourd comme une montagne, ne fit pas un geste ni ne proféra un seul mot. Les deux personnages de cette tragédie, à laquelle il n'avait pas assisté, disparurent bientôt derrière le rideau de la forêt et celui des larmes qui humectaient ses yeux. Il revint machinalement à son arbre, se retournant à tous les trois pas comme un homme traqué. D'un bond, il fut sur la branche qui l'avait abrité pour la nuit et, instinctivement, il étreignit le tronc pour trouver du réconfort auprès du seul être vivant qui l'avait protégé de ses cent bras. Il est impossible de décrire les idées qui assaillaient l'esprit du jeune scribe. La peur, le désarroi, la rage, la mélancolie virevoltaient dans son cerveau en une noire sarabande. Il comprima son crâne entre ses deux paumes et respira profondément ; ensuite, il sortit du sac encore huileux un livre dont il caressa la couverture en murmurant :

« Tout est fini, mais toi tu es encore là. Tu sauveras l'Occident si ces fous et ces ingrats de barbares, ces lâches Italiens, ces Espagnols entêtés, ces Français incultes et arrogants veulent t'entendre. Le Turc aura beau progresser, toujours tu le devançeras. »

Il songea un instant à ses plus beaux souvenirs de Constantinople, aux heures de travail passées à recopier avec attention un parchemin somptueux, ou encore à ces autres moments encore plus doux où il discutait avec les jeunes filles timides à la fontaine. Tout cela n'était plus qu'amères réminiscences, dansant dans son cerveau fiévreux comme des phalènes ivres de lumière devant une lanterne. Le passé s'était évanoui : la chaleur du foyer, le réconfort de la maison paternelle n'existaient plus que dans ses souvenirs. Désormais, il fallait marcher, marcher et encore marcher.

CAHIER VII

LES JOURS de marche forcée se succédèrent inlassablement. Nikolaos, redoutant de nouvelles rencontres maintenant qu'il était apatride, avait tenté de se frayer un chemin en évitant les routes, les pistes et les sentiers. Tout au plus acceptait-il de suivre les sentes creusées par le passage des sangliers peuplant ces forêts. Il réussit si bien à s'éloigner des voies fréquentées qu'après quelques jours, il était tout à fait perdu et errait comme un navire sans gouvernail. Il était méconnaissable, les lambeaux de ses vêtements en haillons pendaient aux branches épineuses des halliers rencontrés sur son chemin.

Il progressa ainsi sans relâche, accordant le rythme de ses pas à celui des battements de son cœur infatigable. Au fil des heures et des jours, un changement s'opérait chez lui : alors qu'auparavant il égrenait chaque minute de marche comme un chapelet de misère, il devenait indifférent à la distance parcourue et le temps perdait son effet. Son corps affamé et meurtri se taisait, las d'implorer une âme qui lui refusait tout repos. Sa volonté de fer continuait à le pousser en avant, mais il ne souffrait plus lors des ascensions pénibles ou des descentes vertigineuses qui faisaient rouler les pierres jusqu'au fond des vallées.

Un peu plus chaque jour, son esprit quittait cette enveloppe charnelle qui le ralentissait et Nikolaos se mettait à rêver, laissant son âme s'évader au-delà de l'horizon pendant que son corps la rejoignait à son rythme et sans heurts. Tout au plus jetait-il de temps en temps un regard vers ses jambes qui, pareilles au compas, semblaient marquer la distance qui l'éloignait de ses origines pour le mener vers un but qui allait sans cesse reculer.

Le bruissement du vent dans les feuilles, la chaleur du soleil sur sa peau et, surtout, l'apparition de la lune frémissante dans la langueur du soir, demeuraient ses seuls contacts avec le réel. Encore et toujours, son corps, insolent et muet devant la peine, avançait sans effort apparent, pendant qu'il souffrait dans son âme. « Heureuses les bêtes qui ne songent ni à hier, ni à demain », pensait parfois le jeune homme qui avait abandonné un foyer et des êtres aimés.

À la nuit tombée, au moment où autrefois on refermait les portes de Constantinople pour protéger ses habitants du monde extérieur, il devait presque se forcer à arrêter, tant la marche était devenue machinale et nécessaire à la paix de son âme. Ensuite, dans le soir profond, engourdi de fatigue, terrassé par la route et la faim, ses membres, épuisés de crier leur douleur, prenaient à leur compte la souffrance de l'âme ; alors Nikolaos s'endormait dans une bienheureuse torpeur. Mais, dès l'aube, une fois rassasié de sommeil, ce corps hurlait sa faim et réveillait à la fois l'esprit du jeune homme et les douleurs de l'âme. Privé de nourriture, il se lançait à nouveau jusqu'à ce que son enveloppe charnelle, ne pouvant plus puiser dans des ressources désormais taries, soit fourbue et qu'une fois de plus une torpeur envahisse son âme et lui fasse oublier la guerre, la solitude et la peur qui le tiraillaient.

Nikolaos en vint à se lever de plus en plus tôt, pour éviter les heures de sommeil pendant lesquelles sa carcasse endormie laissait libre cours aux frayeurs de l'esprit. Malgré tout, la courte nuit peuplée de cauchemars était encore trop longue et, bientôt, il dut réapprendre à se fier à la course des étoiles pour guider sa démarche. De son pas vacillant comme la flamme de la chandelle, il gravissait les sommets ou plongeait dans les vallées pour reparaître sur une crête aussi fine que la lame du couteau.

Parfois, dans la pâleur indécise du matin lorsqu'il marchait à l'orée d'un bois, il se prenait à admirer longuement les enfilades de toiles d'araignées nacrées par la rosée et les premiers rayons du soleil. Elles lui rappelaient la passementerie des robes portées par les dames de la cour dont il avait souvent observé la procession avec admiration. Ces souvenirs, pourtant si proches, lui semblaient alors aussi lointains que les premiers âges du monde. Il se prenait à imaginer que cette forêt était un sas qui le mènerait de son ancienne vie à la suivante, où le mot guerre serait inconnu.

Pour la millième fois, il gravissait une montagne abrupte dans l'espoir de découvrir un point de repère depuis le sommet. Il venait à peine de franchir un surplomb, lorsqu'il aperçut au loin là-bas, sous ses pieds, une scène vraiment paradisiaque : dans une vaste plaine, une rivière bordée de roseaux miroitait ; elle serpentait paresseusement avant de se perdre dans les herbes molles d'un grand marais puis, à la sortie du plan d'eau, elle gargouillait joyeusement en rebondissant sur les pierres couvertes de mousse. Les rayons du soleil ricochaient sur ses vaguelettes comme autant de poissons argentés. Malgré la distance, il pouvait observer le va-et-vient de gros oiseaux blancs qu'il reconnut pour des pélicans. Voyant les lacets d'une route étroite semblant mener à ce cours d'eau et désireux d'en

avoir le cœur net, Nikolaos monta un peu plus haut vers le sommet chauve où ne poussaient que quelques chênes verts balayés par les vents.

À travers le rideau de verdure qui couvrait la plaine, il crut d'abord distinguer de la fumée puis un attroupement de chariots se détacha du fond végétal. La prudence lui dictait encore de fuir les rencontres, mais il choisit d'obéir à sa curiosité qui l'avait bien servi jusque-là. Sans qu'il le sache, au pied de ces montagnes, dans l'ombre humide de la rive, une rencontre qui allait tout changer l'attendait.

CAHIER VIII

OUBLIANT SES meurtrissures, ses vêtements déchirés par les ronces et ses souliers râpés par les pierres, il descendit dans la plaine, d'abord en retenant ses pas dans la pente abrupte, puis à grandes enjambées, une fois que le sol devenait plus égal. Il avançait à l'aveugle, les bras tendus et les yeux vers le sol, car l'épaisse et luxuriante végétation tapissant les abords de la rivière l'empêchait de voir devant lui. Sous ses pieds, le sol humide recouvert d'une mousse moelleuse lui donnait l'impression de marcher sur un nuage et rendait son approche si silencieuse qu'il n'entendait pas le son de ses propres pas.

Partout à la ronde volaient des oiseaux de toutes espèces dans un tintamarre de gazouillis, de piaulements, de gloussements et de piailllements. Sur un arbre devant lui, quatre ou cinq guêpiers, de merveilleux petits oiseaux bleu, vert et rouge se disputaient la même branche à la manière d'une troupe d'écoliers sur un banc. Le ciel était zébré de vols de pélicans frisés et de cormorans qui alternaient en files blanches et noires. L'air embaumé transportait des effluves de pins maritimes et de fleurs printanières, même le vent semblait susurrer une douce mélodie pour accompagner la danse de la nature.

La chaleur suave du soleil matinal lui caressait les joues et, un instant, il se crut au paradis. Il sentit son cœur se dilater et sa respiration s'accélérer, tandis qu'il tentait de capter chaque détail du merveilleux tableau que la nature lui offrait. À mesure qu'il approchait, il distinguait une voix humaine dont les échos allaient et venaient à travers les trilles joyeux des oiseaux. Ne sachant d'où provenait ce son, il leva la tête au ciel, puis se retourna à droite, à gauche et enfin derrière lui, sans voir quoi que ce soit.

« Je rêve, c'est la voix d'un ange que j'entends », se dit-il d'abord, mais plus il avançait, plus la voix fraîche et claire qui se détachait du bruit de fond lui paraissait bien réelle. Pour satisfaire sa curiosité, il approcha doucement et se cacha derrière un pin centenaire dont le tronc était aussi gros qu'une des colonnes de l'église Sainte-Sophie. De cet affût improvisé, son regard pouvait balayer la berge de la rivière. En se guidant sur la mélodie qu'il percevait maintenant distinctement, il put discerner à travers les roseaux, la source de cette voix céleste.

La scène qu'il contempla dépassait en beauté tout ce qu'il avait pu observer dans sa courte vie. La pente douce menant à la rivière était couverte d'une nuée d'oiseaux de rivage et les eaux bouillonnaient sous les allées et venues des pélicans et d'une foule bigarrée de canards sauvages qui plongeait en quête d'un repas. Sur la berge, à deux pas de l'eau, se tenait une jeune femme assise en tailleur. Elle avait retroussé sa longue jupe couleur de safran jusqu'à mi-cuisse et ses cheveux bouclés d'un brun mordoré lançaient des éclairs fauves, en ondoyant jusqu'à ses hanches. Elle avait orné sa tête d'une couronne de fleurs qui lui donnait l'allure d'une sylphide apparaissant à l'orée du bois ou d'une naïade tout juste émergée des profondeurs.

Nikolaos demeura de longues minutes en contemplation, n'osant bouger de peur de faire disparaître ce qu'il croyait être un mirage. Devant elle, une gaule était fichée en terre. Au bout de quelques instants, sa canne se mit à osciller en grandes saccades. La jeune femme poussa alors un petit cri de joie et se leva pour prendre fermement la perche en main. Quelques secondes plus tard, la surface de l'eau se mit à frémir et, avec le geste à la fois leste et méticuleux du connaisseur, elle retira de l'onde fraîche un gros poisson frétilant. Après avoir adroitement déposé sa capture sur un lit de mousse, elle fut tout aussi rapide à appâter de nouveau avant de lancer son hameçon vers le large. Ensuite, elle déposa la hampe dans son socle, puis se remit à chanter en balançant doucement la tête.

L'écho de sa voix se répercutait sur les berges et ses paroles s'entremêlaient en autant d'harmoniques tissant la trame d'une histoire intemporelle.

Nikolaos avait profité de la distraction pour s'approcher furtivement et, maintenant, il comprenait parfaitement les paroles de la jeune femme. D'abord stupéfait, il se frotta les oreilles comme s'il ne pouvait croire ce qu'il entendait. Contre toute attente, elle chantait en grec, mais dans un dialecte tout à fait étrange que le jeune homme n'avait jamais entendu. Pour ajouter à sa surprise, elle utilisait un vocabulaire qui rappelait celui des plus vieux manuscrits qu'il avait eu l'occasion de recopier. Tapi dans l'ombre, le jeune homme écoutait sans relâcher son attention.

Avec une voix claire et vibrante, elle chanta d'abord une comptine rappelant aux enfants d'être bien sages, sans quoi ils recevraient la visite de la terrible Mormô. Nikolaos sourit et des larmes attendries lui vinrent aux yeux. Dans le folklore grec, Mormô était une terrible vieille qui hantait

les plus vieux contes pour enfants que sa propre mère lui murmurait le soir, à l'époque de l'insouciance.

Ensuite, la jeune femme chanta l'antique ballade de Chaereas et Callirhoé; la première strophe expliquait le malheur de la sublime Callirhoé, frappée si violemment par son amant jaloux qu'on la crut morte. La chanson décrivait alors le froid tombeau où elle fut emmurée, avant que des pilleurs de tombe ne la trouvent et ne l'emmenent captive, dans l'espoir de la vendre comme esclave.

La jeune femme avait des accents touchants pour exprimer le désespoir et la culpabilité de Chaereas qui se mit à chercher sa bien-aimée sur tout le pourtour de la Méditerranée, depuis Syracuse en Sicile jusqu'à Éphèse en Asie Mineure. La scène finale dépeignait le combat intérieur de Callirhoé qui devait choisir entre son nouveau mari, un homme bon, mais très âgé, et son ancien amant qui l'avait retrouvée aux frontières du monde connu.

Nikolaos ne se contenait plus, subjugué par le démon de la curiosité et fasciné par ce qu'il voyait, il s'avança vers la jeune fille, prêt à la saisir au vol et à la rassurer si elle prenait peur. À peine put-il faire dix pas qu'un craquement trahissait déjà sa présence. Nikolaos figea sur place.

La jeune fille se retourna lentement tout en se levant et le fixa droit dans les yeux.

Ce fut lui qui se troubla, non pas parce que l'aspect de la jeune fille l'effraya, bien au contraire, mais à cause de son regard paisible, ne trahissant ni crainte, ni surprise, qui semblait le sonder et le pénétrer jusque dans ses pensées les plus secrètes. Elle devait avoir quinze ou seize ans, ses traits étaient réguliers et fins, mais franchement ciselés : son profil grec était en harmonie avec sa belle stature et la cambrure de ses reins, un brin provocante,

comme une figure de proue. Les pupilles ambrées de ses yeux étincelaient comme si elles s'étaient détachées du soleil. Ce fut elle qui parla en premier, en grec.

— C'est donc toi le gros poisson que je devais prendre!

Elle insista sur l'expression « le gros poisson : *ton mégan ichthun* », en prononçant le dernier mot d'une façon si étrange qu'il ne put s'empêcher de l'interroger sur ce point avant toute autre chose, brisant d'un coup sec le charme de la rencontre.

— Où as-tu appris le grec?

— Mais, de ma mère! Quelle question étrange!

— Mais tu parles étrangement, tu as dit « *i-ch-th-un* » en prononçant le théta à l'ancienne.

La jeune fille ne comprenait plus un mot de ce qu'il disait. Elle répondit d'abord par une boutade.

— À part ça, tu ne me trouves pas mal? Pas d'autres défauts? Mon nez, tu le trouves joli, et mes dents, elles te plaisent? C'est comme ça que le grec s'est toujours prononcé dans ma famille... on ne m'avait pas prédit que je pécherais un fou!

Nikolaos comprit que la conversation n'allait nulle part et décida de redresser la situation en reprenant depuis le début.

— Je me nomme Nikolaos, dit-il en s'inclinant.

— Et moi Pyrrha.

— Je me suis égaré, je suis perdu.

— Tu n'es plus perdu depuis que je t'ai trouvé. Moi, je suis Dom, ou Rom si tu préfères.

Une Bohémienne pensa Nikolaos, ou une Gipsy comme ceux qui croient que ces gens viennent d'Égypte.

À peine cette pensée rationnelle lui eut-elle traversé esprit que son âme juvénile fut secouée par une onde

chaude et froide, apaisante et douloureuse ; il eut à la fois envie de la connaître et peur qu'elle ne s'en aille. Un étrange frisson le traversa pour la première fois de sa vie, tandis que sa vue se voilait. Il venait de trouver en pleine forêt celle qu'il avait cherchée en vain dans la reine des cités.

CAHIER IX

NIKOLAOS RECOUVRA ses sens une seconde plus tard, alors que la jeune femme le tenait par la main.

— Tu es bien pâle et bien échevelé Nikolaos le vagabond, lui dit-elle.

— Je n'ai pas mangé depuis longtemps, se contenta-t-il de répondre, en faisant une mine déconfite. Rien à part quelques racines et des grenouilles pas bien grosses.

— Et tu traînes un bien lourd fardeau — fit-elle en soupesant son sac —, mais ton plus lourd fardeau est là !

Cette dernière parole avait été prononcée alors qu'elle posait l'index sur la tempe du jeune homme.

Pendant un instant, on n'entendit plus que le chant des oiseaux et le chuintement de la rivière. Ce fut la jeune fille qui rompit le charme, tout doucement, avec un naturel inconnu du jeune homme habitué au décorum des jeunes filles de la ville qui pratiquaient la retenue comme un art.

« Viens chez moi, au campement, tu pourras te restaurer. Ensuite, je te poserai les questions qui me tracassent depuis que je t'attends. »

Il la suivit sans dire un mot, le long de la piste menant aux roulottes. Elle marchait pieds nus dans le sable sans se préoccuper des aiguilles de pin qui jonchaient le sentier, ni des cailloux aigus traîtreusement cachés sous les feuilles.

Sa canne sur l'épaule, elle tenait une branche qu'elle avait enfilée à travers les ouïes de trois grosses truites. Ses hanches, où les rondeurs féminines se dessinaient déjà, oscillaient au gré de ses mouvements ; elle se tenait droite, les épaules rejetées vers l'arrière, et avançait sans se retourner, convaincue que l'étranger la suivait.

Parfois, le contact d'une pierre anguleuse lui faisait faire une grimace, mais elle ne poussait pas le moindre soupir et ne déviait pas de sa route, car elle sentait le regard de Nikolaos posé sur elle.

On approchait du campement et une bonne odeur de friture vint titiller les narines du jeune homme. Aux abords des roulottes, un groupe de femmes foulait des vêtements dans un bac d'eau en chantant dans un idiome inconnu. Des hommes étaient affairés à réparer une roue voilée, tandis qu'un autre frappait à petits coups de marteau sur sa bande de roulement en fer. Pyrrha cheminait en saluant joyeusement tout un chacun. Ses interlocuteurs pointaient vers les poissons en riant, sans se préoccuper de Nikolaos qui avait l'impression d'être aussi invisible qu'Ulysse arrivant au palais d'Alcinoos, sous la gouverne de la princesse Nausicaa.

Pyrrha s'arrêta devant une construction de rondins dont le toit n'était couvert que d'une bâche rouge, délavée par la pluie et le soleil.

« C'est chez moi ! » fit-elle en tournant sur elle-même, comme pour tracer l'étendue de son royaume.

Nikolaos se contenta de sourire, mais il avait si faim que la salive lui mouillait la commissure des lèvres.

« Tu es taciturne ! Viens te restaurer, cela te déliera peut-être la langue. »

Il s'assit sur un tronc d'arbre à peine équarri devant les restes d'un feu de bois tandis qu'elle dressait une

petite table basse devant lui. Elle se retira et revint avec une michette de pain, du beurre et une carafe de vin résiné. Nikolaos se servit un verre qu'il but d'un trait, puis il fit un signe d'approbation, à la manière d'un expert. Il se coupa une tranche de pain qu'il mangea posément, faisant bien attention à ne pas laisser tomber de miettes, en citadin bien élevé. Son estomac habitué aux privations fut vite rassasié; il regarda ensuite la jeune femme pour lui poser une question qui le tracassait depuis leur rencontre.

— On t'a nommé Pyrrha à cause de tes cheveux.

— Mes cheveux roux? C'est vrai que *pyrrhos* veut dire rouge, mais ça veut aussi dire flamboyant... C'est peut-être mon caractère qui m'a valu ce nom, dit-elle sur un ton enjoué. Aujourd'hui j'ai les cheveux roux, mais je ne suis pas certaine qu'ils aient eu cette couleur lorsque j'étais bébé... À vrai dire, ma mère m'affirmait que mon nom venait de celui du fils d'Achille et de Deidamie.

— Pyrrhos?

— Oui, celui-là.

— Celui qui est mort à Delphes, à cause d'Apollon?

— Oui, celui qui est mort à Delphes, dit-elle sur un ton mélancolique, lui aussi... elle n'acheva pas sa phrase et ses joues roses devinrent livides.

Percevant son malaise, il ne posa plus de questions à ce sujet. Delphes... Il savait qu'autrefois, avant l'avènement de notre Seigneur, avait existé une ville portant ce nom; là était le siège du principal culte d'Apollon. C'était l'endroit où la pythie prononçait des oracles tenus pour véridiques à travers le monde antique. La légende disait qu'Apollon, le dieu de la pensée rationnelle, y passait la moitié de l'année et que Dionysos, le dieu de l'extase orgiastique, y résidait pendant les six autres mois.

Nikolaos dont la curiosité était tout de même attisée par les remarques de la jeune fille tenta de poursuivre la conversation sur un terrain contigu, mais moins glissant. Delphes n'existait plus depuis longtemps, mais les habitants de Kastri juraient que l'antique siège de l'oracle d'Apollon reposait sous les rues étroites de leur village. C'est du moins ce que le voyageur italien Ciriaco de Pizzicoli avait affirmé quelques années auparavant, lors de son passage à Constantinople.

— Et toi, tu viens de ce coin-là ? Tu es née à Kastri ou à Amphissa peut-être ? Je n'y suis jamais allé, mais on m'a dit que c'était un endroit magnifique.

Elle ne répondit pas, visiblement déterminée à ne pas se confier. Nikolaos ne se laissa pas décontenancer, mais résolut de changer sinon de sujet, du moins de lieu.

« Où sommes-nous exactement ? J'aurais dû te poser cette question dès le début, mais j'ai été trop surpris pour réagir intelligemment. »

Il fit une pause en regardant autour de lui.

« Vous ne semblez pas installés pour rester bien longtemps. »

Le visage de Pyrrha se détendit et elle se mit à expliquer avec l'attention d'une écolière modèle.

— On nomme ce fleuve le Strymon, mais nous désignons notre campement d'après le nom de cette montagne que tu vois là-bas, au nord-ouest. C'est le mont *Kerkinê*. Toi, dans ton grec dégénéré, tu dirais *Kerkini*. Mon père m'a dit que cette montagne avait été nommée ainsi il y a longtemps parce qu'elle est à mi-chemin entre la Grèce propre et l'Orient et que tous s'y arrêtent, mais repartent aussitôt, comme une navette qui va et vient dans un métier à tisser.

— Comme une navette, une *kerkis*, précisa Nikolaos en empruntant la prononciation de la jeune femme.

— Oui, c'est ça. Nous les Roms, nous faisons la même chose, nous oscillons entre l'Occident et l'Orient au gré des saisons. Normalement, nous sommes en Asie Mineure au printemps, mais comme la guerre faisait rage à Byzance, nous sommes restés ici plus longtemps que d'habitude.

Cette fois, ce fut le regard de Nikolaos qui s'assombrit et des larmes mouillèrent bientôt ses pupilles. Pyrrha le regarda tristement et lui demanda :

« Tu sais pour Constantinople ? »

Il se contenta de répondre en laissant tomber la tête sur sa poitrine, pour signifier à la fois une réponse positive et son profond découragement.

Elle se leva d'un geste leste et ajouta.

« Ce soir tu restes avec moi. Nous allons tous manger ensemble et chanter autour du feu. Ce sont des chansons tristes, mais elles font du bien à l'âme. »

Nikolaos se laissa séduire par la perspective de passer la soirée au coin du feu aux côtés de Pyrrha. Quel que soit le véritable effet de ces chansons tristes, il avait besoin de refaire ses forces et la présence de la jeune femme l'apaisait ; il la sentait franche, bonne et puis... elle était si jolie ! Dans sa détresse actuelle, il voyait une inspiration divine dans cette offre qu'il eut refusée en d'autres circonstances, d'abord parce qu'il était généralement inconvenant pour un jeune homme de son statut de frayer avec des Gitans et ensuite parce qu'il ne savait plus à qui il pouvait faire confiance.

Malgré l'avertissement de Pyrrha, la soirée fut joyeuse. Le jeune homme, à qui on avait prêté des habits décents en attendant que les siens soient reprisés, se montra d'abord timoré, car il se sentait un peu ridicule dans les vêtements

trop courts qu'il avait dû endosser. Il faut aussi dire qu'il était plus habitué à l'atmosphère guindée de la société byzantine et à la sévère discipline du scriptorium, qu'à ces soirées enivrantes au coin du feu. Il lui fallut donc une bonne heure pour s'y faire, mais il se prit finalement à balancer la tête au son des musiques orientales. Après deux heures, il tapait des mains et des pieds avec frénésie.

Il devait bientôt non seulement s'adapter, mais aussi admirer la façon dont ces nomades faisaient une fête du moindre événement. Après les labeurs du jour, tous se réunissaient autour d'un feu pour manger les succulents plats préparés, mis en commun par les femmes du groupe. Pendant que les adolescentes aux longs cheveux teints au henné servaient, les hommes discutaient au milieu des cris et des courses d'une innombrable marmaille. On aurait dit une seule et même famille de cinquante ou cent personnes.

Le repas fit honneur aux truites de Pyrrha saupoudrées de sel et d'origan, puis grillées sur la pierre ainsi qu'aux cailles capturées à la glu par un jeune homme fort déluré. On les dégusta comme il se doit : cuites au vin doux, entières, abattis et intestins compris.

Une fois tout le monde rassasié, les jeunes femmes se mirent à danser en cercle autour du feu, au son de la magadis, une lyre à vingt cordes disposées en paires rendant un son étrange, mais pourtant aussi naturel que celui des grenouilles dont le chant tapissait la nuit.

Un homme se leva et se mit à chanter d'une voix nasillarde en s'accompagnant de grands gestes des deux mains ; parfois il sautait ou s'accroupissait comme s'il était entouré d'ennemis et qu'il évitait une dague ou un projectile. Il répéta cette pantomime à plusieurs reprises au grand plaisir des spectateurs qui réagissaient en connaisseurs.

Nikolaos, qui ne comprenait pas la langue rom, dut demander à Pyrrha ce que la mélopée, triste et mélancolique signifiait.

— C'est la chanson de mon peuple, d'après le texte du grand poète perse Fidousi. Elle raconte comment nous avons été chassés de notre pays.

— Votre pays?

— Oui, notre pays. Crois-tu que nous errons de par le monde depuis le début des temps! Nous venons des terres au-delà de l'Indus.

— Ah oui, le fleuve qui baigne les frontières ouest de l'Inde. Alors, pourquoi êtes-vous ici maintenant?

— Pourquoi poses-tu cette question? Voudrais-tu nous voir quitter cette terre toi aussi? répondit vivement Pyrrha qui, habituée aux brimades de l'un et de l'autre, voyait dans cette question les prémices d'une attaque.

— Oh! Non! répliqua Nikolaos avec un air si inquiet et scandalisé que Pyrrha ne put réprimer un éclat de rire.

— Nous avons quitté l'Indus, que nous appelons le Sindhu il y a bien longtemps, je ne sais pas quand au juste, mais je crois que cela fait au moins cinq cents ans. La chanson raconte comment les Doms...

— Les Doms?

— Oui, les Doms, ou les Roms, c'est le mot pour «homme» dans notre langue. Nos errances sont codées dans les chants que nous répétons de génération en génération à notre façon. Mes ancêtres quittèrent la rivière Sindhu selon les ordres du roi, ils étaient plus de dix mille musiciens, des *luri* qui devaient rejoindre la cour du roi de Perse, Bahrām, pour le divertir.

Après quelques dizaines d'années, ils durent apprendre à vivre par eux-mêmes et, comme c'est souvent le cas pour les artistes, on les traita vite de fainéants en leur reprochant

d'être inutiles; pourtant nombre d'entre eux étaient sans pareils pour travailler le métal. Toujours et partout, on nous prend pour des intrus, on nous maltraite et on nous chasse. Depuis, nous errons sur les routes du monde, pareils à des marins poussés par les flux et les reflux du grand océan à qui on refuserait l'entrée des ports. Nos chariots, ce sont nos caravelles et le blé des champs qui ondule au gré du vent, notre mer, avec ses tempêtes et ses accalmies.

Tandis qu'elle parlait, Nikolaos sentait son cœur s'alourdir. Il regardait les étincelles du feu qui montaient vers le ciel pour aller se perdre dans l'immensité étoilée en pensant aux âmes de ses amis qui, elles aussi, s'étaient envolées vers les astres. Lentement ses pensées retombèrent sur terre.

« Moi aussi je suis un exilé », se dit-il.

« Où mon errance finira-t-elle ? »

Pyrrha perçut sa tristesse et le prenant par la main, elle le conduisit vers son père, assis presque en face d'eux.

C'était un homme imposant, haut de taille et au profil aquilin. Son front haut et ses arcades sourcilières prononcées lui donnaient un air de noblesse qu'accentuaient ses longs cheveux noirs, brossés vers l'arrière. Il regarda Nikolaos fixement sans broncher pendant quelques secondes qui parurent des siècles au jeune homme, ensuite, il détourna majestueusement le regard pour contempler le ciel parsemé d'étoiles. Nikolaos crut qu'il devait entamer la conversation et entreprit de le remercier pour son hospitalité, mais avant qu'il n'ait eu le temps de finir son premier mot, le père lui imposa le silence en levant la main droite.

Nikolaos se tut, convaincu d'avoir offensé le vieil homme en parlant le premier. Toujours regardant au ciel, celui-ci s'adressa au jeune copiste.

— La vie est comme un océan, mais c'est sur la rive qu'on peut en apprécier les écueils, les mouillages et les fleuves d'eau fraîche. Tu es jeune, encore à l'aube de tes errances. Profite bien du temps qui s'offre à toi sur les berges de la vie pour évaluer la route à suivre. Une fois au milieu de la mer, il est difficile de changer de cours.

Le jeune homme se contenta d'osciller du chef en signe d'approbation, avant que le père de Pyrrha ne reprenne.

« Tu peux rester ici le temps qu'il te plaira, une bouche de plus ou une de moins à nourrir ne fera pas de différence. »

Ensuite, il se leva en silence et se mit à tisonner le feu qui crachait des étincelles en grésillant. Nikolaos resta interdit jusqu'à ce que Pyrrha s'approche de lui et lui pose une main sur l'épaule.

— Allons ! Il est temps d'aller au lit ! Je vais t'installer avec les garçons.

Elle le mena à une baraque où ronflaient déjà sept ou huit jeunes hommes. Dans un coin, des couvertures en poil de chameau, rêches, mais solides, attendaient preneur.

Pyrrha en prit deux qu'elle déposa sur de la paille pour confectionner une couche accueillante en y mettant une application qui toucha le jeune homme.

« On voit qu'elle a remplacé sa mère auprès de sa famille », se dit-il.

Ensuite, elle regarda alternativement Nikolaos et la paillasse d'un air entendu. Il la remercia et attendit qu'elle se retire. Juste au moment de sortir, elle se retourna vivement et chercha à croiser son regard. Ce ne fut pas difficile, car il la regardait intensément.

— Demain, je te révélerai ton avenir ! lança-t-elle avant de disparaître dans la pénombre.

CAHIER X

NIKOLAOS SORTIT de sa cabane avant les premières lueurs de l'aube car, malgré tout son bon vouloir, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Après des semaines passées à dormir à la belle étoile seul en forêt, tutoyant les astres, essuyant les pluies d'orage, lové au creux du tronc d'un chêne gercé par le gel ou sous les branches touffues d'un pin centenaire, l'ambiance moite et musquée de sa nouvelle demeure lui avait paru suffocante et il n'avait même pas supporté le poids d'une mince couverture de laine. En vérité, les seuls pensionnaires de ce dortoir champêtre qui n'eurent pas à se plaindre de leur nuit furent les puces et autres punaises qui purent se repaître de chair fraîche tout à leur aise.

C'est pourquoi, tandis que l'aube relevait à peine son voile bleuté au-dessus de la forêt en éveillant les oiseaux les plus hauts perchés, il se glissa silencieusement à l'extérieur. Son premier geste fut de respirer profondément pour dégager sa poitrine oppressée. Ensuite, il secoua ses vêtements et frotta vigoureusement sa tignasse noire et épaisse avant de regarder le ciel. Vers l'est, l'horizon frémissait bien avant l'apparition du soleil qui n'avait encore lancé que quelques rayons en éclaireurs. La surface de l'eau était calme et la rivière lissait son eau anthracite dans la

quiétude du matin. Parfois de gros bouillons crevaient la surface avant de s'évanouir dans un tourbillon dont les spirales s'effiloçaient avant de disparaître plus loin. À quatre ou cinq plèthres, soit de quatre à cinq cents pieds romains, il vit en contre-jour la silhouette d'une jeune femme assise seule, face à l'orient. Lentement, il s'approcha en respirant à grandes bouffées, semblable au plongeur qui s'apprête à glisser dans les profondeurs de la mer.

Plus il avançait, plus son intuition s'avérait : cette jeune femme était bien Pyrrha, assise sur une caisse aux couleurs bigarrées. Il fit volontairement craquer une branche pour l'avertir de son approche. Sans se retourner, elle pointa devant elle : « l'Aurore aux doigts de rose ».

— Oui, *rhododaktylos Êos*, répéta Nikolaos en paraphrasant Homère à son tour, « mais elle est encore bien sombre ».

Il s'arrêta à ses côtés. Elle avait remonté ses cheveux en chignon, laissant ainsi apparaître la blancheur de son cou délicat. Nikolaos sourit et jeta un regard curieux vers la caisse sur laquelle la jeune femme était assise. Il s'agissait d'un magnifique *larnax*, une boîte funéraire en bois de cyprès, orné de plaques d'ivoire ciselées. Sur ces plaques, on avait dessiné des scènes religieuses d'un autre âge, dont la signification échappait au jeune homme. Le tableau qui lui faisait face représentait une femme, peinte en blanc, debout dans une pose hiératique sur un fond indigo. Devant elle, un groupe d'hommes à la peau rouge apportait des vases de tailles et de formes diverses. Cette très grande femme était flanquée d'objets ressemblant aux haches d'armes à double tranchant employées pour la guerre.

Pyrrha affichait un sourire gêné, elle se leva et prit le jeune homme par la main droite puis, le plus sérieusement du monde, elle lui dit :

— Viens, je vais te dévoiler ton avenir.

Nikolaos avait déjà croisé des diseuses de bonne aventure de tout acabit ; qu'elles soient Gitanes, Perses, Arabes ou Syriennes, elles avaient toutes en commun de prédire monts et merveilles moyennant une rémunération adéquate. Conséquemment, leurs promesses allaient juste assez loin pour être crédibles en s'adaptant à la situation financière du requérant : aux grosses bourses les grandes espérances ; les pauvres se contentaient de peu, mais revenaient souvent.

Les Gitanes lisaient habituellement dans la paume de la main, mais les techniques qu'il avait observées sur la grande place du marché de Constantinople variaient à l'infini. Il est vrai que son époque était fervente d'astrologie et de nécromancie ; les plus puissants, même ceux que l'on croyait éclairés, s'entouraient d'une équipe de charlatans qui souvent avaient la main haute sur les conseillers les plus rationnels.

La reine des techniques pour quiconque désirait connaître son avenir était certes l'astrologie. Les esprits les plus fins et les mieux éduqués, en commençant par l'empereur en personne, y faisaient appel, car elle avait acquis un vernis scientifique en prétendant puiser sa force dans la mécanique céleste.

Elle subissait pourtant la concurrence d'une foule d'autres méthodes ; ainsi la *bibliomancie*, soit l'interprétation des passages d'un livre ouvert au hasard avait aussi ses fervents adeptes ; de son côté, l'interprétation des rêves était populaire depuis l'Antiquité et on vendait chaque jour de ces « clefs des songes » où toutes les combinaisons possibles étaient exploitées. La *crithomancie* tirait son nom de celui de l'orge (*krithani*) : il suffisait de déposer deux

grains d'orge dans un verre d'eau et d'observer leur comportement. Si les deux grains se rapprochaient, le vœu du requérant allait se réaliser, sinon il devait accepter sa mauvaise fortune. La *tephromancie* faisait appel à un mélange de cendres et d'eau qui devait reposer toute une nuit. Le lendemain, un spécialiste interprétait les patrons complexes dessinés par cette mixture et prédisait l'avenir de son client. La *catoptromancie* procédait d'un rituel plus complexe. Les jeunes filles posaient un miroir (*katoptron*) sur leur front et une fois couvertes d'un voile rouge se penchaient vers une fontaine remplie d'eau. Elles devaient s'assurer que le soleil frappe le miroir et croyaient ainsi voir le reflet de leurs soupirants dans l'eau. Combien de fontaines ont été baignées de larmes après ce cérémonial ! Le bruit des vaguelettes produites dans un bassin rempli d'eau ou l'interprétation des formes des nuages servaient aussi à nourrir les espoirs des pauvres hères qui plaçaient leur confiance dans la science des devins, mages ou haruspices croisés sur leur chemin.

Toutes ces méthodes étaient en vogue, mais la plus spectaculaire à laquelle le jeune homme eut assisté était sans conteste l'*alektryomancie*. Le procédé était apparemment simple : on dessinait les lettres de l'alphabet dans le sable et on disposait des graines de blé ou d'orge sur chacune de ces lettres. Ensuite, on relâchait un coq, un *alektryon* en grec, et on tentait de former des mots à partir des lettres où le gallinacé allait picorer. Souvent une foule considérable se massait pour observer le volatile et chacun y allait de ses propres interprétations sous une forme plus ou moins respectueuse, passant de la raillerie à l'invective.

Comme tous les hommes sensés, Nikolaos n'accordait aucun crédit à ces croyances, car il ne pouvait admettre

que l'avenir soit ainsi écrit à l'avance. Certes, à l'instar de ses coreligionnaires, il croyait que son destin était dans les mains de Dieu, mais il supposait que l'être suprême se bornait à approuver ou à punir ses actes en lui laissant son libre arbitre. Autrement, pourquoi menacer la pauvre créature humaine du feu de l'enfer ou lui promettre le paradis, si elle n'était pas maîtresse de ses actes et responsable de leurs conséquences ?

Faisant fi de ces dispositions rationnelles qui auraient comblé d'aise son maître, il accepta de jouer le jeu de Pyrrha et tendit la main, plus par désir de sentir les doigts de la jeune femme ausculter sa paume que par curiosité à propos de son avenir. Il ressentait en vérité une certaine gêne à se prêter à ce jeu, car il craignait d'entendre la jeune femme lui raconter des balivernes. Jusqu'ici, elle lui avait semblé si parfaite et si exempte de tout artifice ridicule qu'il tremblait à l'idée de la voir s'abaisser en adhérant à des superstitions vulgaires.

Pyrrha regarda la main tendue d'un air distrait et sourit.

— Non, pas comme ça ! Je suis Rom par mon père, mais Grecque par ma mère.

— Alors, puisque tu es une Hellène comme moi qui suis fils de la Grèce, tu dois être rationnelle ! Comment peux-tu croire que notre avenir est tracé à l'avance dans quelque livre noir que seuls les initiés peuvent consulter ?

— Le dieu est rationnel entre tous, mais il connaît l'avenir.

— Oui, Dieu peut-être, mais pas nous.

— Je ne parle pas de ton dieu, mais du dieu de Delphes.

— Apollon ?

— Oui, Apollon, le dieu de la rationalité. Il peut voir d'un coup le passé, le présent, et l'avenir qu'il révèle à ceux qui savent entendre.

— Donc tu vas m'avertir des dangers qui me guettent ? dit-il sur un ton railleur.

— C'est inutile de t'avertir Nikolaos, tu ne peux pas éviter ton avenir. Le dieu se contente de dire ce qui va se passer, sans offrir de solution de remplacement.

— Peut-être... admettons que tu aies raison ! Si je sais ce qui va se passer, alors je peux faire en sorte que cela ne se produise pas.

— Évidemment que non, fit-elle avec le ton d'une mère qui sourit de la naïveté d'un enfant. Comment peux-tu prétendre être rationnel et affirmer quelque chose d'aussi simpliste ? Si tu pouvais éviter par tes actions l'avenir qui t'attend, alors le dieu en regardant le futur n'aurait pas vu cet avenir, mais bien le nouveau destin que tu aurais mis en place et c'est celui-là qu'il te prédirait !

— Pour une jeune femme, tu fais une redoutable sophiste ! Je ne comprends pas.

— Imagine-toi que tu es dans un chariot couvert et que seule une petite fenêtre sur le côté te permet de voir le paysage... tu y es ?

— Oui, évidemment, je vois ce que tu veux dire : un chariot avec une fenêtre sur le côté ; il y en a tout autour de nous.

— Eh bien, tu peux regarder le paysage défiler par cette ouverture à mesure que le chariot avance.

— Oui, bien sûr.

— Tu vois donc le paysage apparaître et disparaître pour faire place à un autre, mais personne n'imagine que le paysage qu'il a vu il y a une minute est disparu, il est seulement laissé derrière nous à mesure qu'on avance. De

même, le paysage qui apparaît dans notre fenêtre était déjà là avant que nous ne le voyions par la fenêtre.

— Parfaitement, cela va de soi.

— Eh bien, pour le dieu, il en va de même des événements. Nous, les humains, voyons les choses se produire et disparaître comme le paysage à travers la fenêtre, mais pour le dieu l'événement est dans le futur, il apparaît dans le présent et se retrouve dans le passé où il réside pour l'éternité. Le dieu est comme un passager qui regarderait derrière le chariot en sortant la tête et qui verrait de loin le paysage qui vient de passer dans le hublot; de même il peut aussi regarder vers l'avant et voir le paysage devant lequel on va bientôt passer. Pour lui le temps est comme une route où on peut aller et venir vers l'avant ou l'arrière.

Nikolaos, abasourdi, écoutait en silence. Parce qu'il avait cru avoir affaire à une campagnarde superstitieuse et ignorante, il ne put réprimer la question qui lui trottait dans la tête.

— Heu... c'est toi qui as pensé à tout ça?

— Non, c'est ma mère qui me l'a appris et avant elle sa propre mère l'avait appris de mon arrière-grand-mère.

Nikolaos était plus émoustillé par les perspectives inconnues que ce raisonnement lui ouvrait qu'il ne voulait l'admettre. Son âme juvénile et rêveuse se serait fort bien accommodée de ces explications abracadabrantes, mais la voix de la raison frappait à la porte de son esprit et lui enjoignait d'ouvrir. Tout compte fait, il préféra se retrancher dans ses assurances passées.

«Pyrrha n'est qu'une enfant; laissons-lui ses illusions, ça ne fait de mal à personne», se conseilla-t-il à lui-même dans son for intérieur avant de poursuivre avec Pyrrha sur un ton anodin.

— Et elle vient d'où ta mère?

— De Kastri évidemment, répondit Pyrrha en haussant les épaules, avant de lui adresser cette requête qui ressemblait à un ordre :

« Veux-tu bien t’asseoir dans l’herbe et me laisser me recueillir un instant ? »

CAHIER XI

PYRRHA S'ÉTAIT dirigée vers le fleuve. Devant elle, le soleil morcelé par les hautes branches de la rive opposée dessinait une mosaïque de feu sur les vaguelettes. Elle se lava minutieusement les mains, les bras et le visage, puis elle revint vers Nikolaos qui la regardait d'un œil narquois.

Fixant l'infini de son regard ambré, elle ne semblait plus avoir conscience de la présence du jeune homme. Sans dire un mot, elle secoua délicatement la boîte. Nikolaos remarqua qu'une ouverture ronde, d'un diamètre suffisant pour y passer le bras avait été pratiquée dans le couvercle. Cette ouverture était fermée par deux membranes de cuir souple qui se chevauchaient pour empêcher de voir à l'intérieur.

Pyrrha y passa la main et en sortit une petite tablette d'ivoire. Des caractères grecs y étaient peints en minuscules cursives. Toujours sans regarder Nikolaos, elle lut à haute voix.

*Ω μέλεοι, τί κάθησθε; Λιπών φύγ' ἐς ἔσχατα γαίης
δῶματα καὶ πόλιος τροχοειδέος ἄκρα κάρηνα.*

Malheureux, pourquoi êtes-vous assis ? Fuis vers les extrémités de la terre abandonnant ta demeure et les crêtes élevées de ta ville circulaire.

Le jeune homme fut contraint d'admettre que cette sentence s'accordait parfaitement à sa situation : il avait dû fuir sans prendre le temps de poser des questions comme cette sentence lui conseillait. Néanmoins, un détail le préoccupait : il lui semblait également avoir lu cette phrase quelque part. Il se pinça les lèvres entre le pouce et l'index en réfléchissant puis se mit à rire.

— Pyrrha, Pyrrha... je connais cette prophétie! Elle est à la fois vieille et bien connue! N'importe quel lecteur de textes anciens peut te la citer : c'est la réponse faite par la pythie lorsque les Athéniens sont venus lui demander conseil avant la seconde invasion perse, dans les temps anciens! Je peux même te dire que les Athéniens n'ont pas accepté cet oracle qui leur enjoignait de fuir leur cité. Ils ont exigé du prêtre d'Apollon de leur fournir un second avis qui correspondait mieux à leurs aspirations... preuve que même les dieux pouvaient marchander!

— Je sais tout cela, répondit Pyrrha piquée au vif, mais...

— La pythie en prononça un deuxième, enchaîna Nikolaos sans laisser à la jeune fille le temps de compléter sa pensée. Elle leur dit que seul « un mur de bois à Tritogénie » pourrait les protéger.

— Oui, oui, Nikolaos, fit Pyrrha. Ce mur de bois pour Athéna devait être composé des navires de la flotte athénienne.

— Ah! Donc tu reconnais que ta prophétie est une copie! fit Nikolaos triomphant.

— Premièrement, ce n'est pas une copie, mais l'original, légué de mère en fille depuis des générations.

— Bon, quoi encore? Maintenant tu vas essayer de me faire croire que tu es la descendante de la pythie! D'abord

c'est impossible, car la prêtresse d'Apollon était une jeune vierge, elle ne pouvait pas avoir d'enfants.

— Oui, une vierge, une *parthenos*, c'est-à-dire une femme non mariée, mais comme tu viens de le dire, elle était une *jeune* vierge. Vers 25 ou 30 ans, elle abandonnait sa place et elle pouvait « se caser » avec l'homme de son choix, ou rester pure si elle le préférait. On comptait plusieurs familles sacrées qui pouvaient fournir des remplaçantes, ce n'est pas si compliqué ! Pourquoi crois-tu qu'on ne parlait jamais de vieilles pythies ? Elles continuaient simplement leur vie de femme après leur service auprès du dieu.

Nikolaos ne la contredit point. Visiblement elle ou sa mère avaient fait face aux mêmes objections par le passé et elles s'étaient inventé des réponses auxquelles Pyrrha croyait maintenant. Mieux valait la laisser parler et en finir au plus vite.

— Tu as dit « premièrement »... y a-t-il un « deuxièmement » ?

— Deuxièmement, le dieu n'inspire plus comme autrefois, mais il agit en guidant la main qui choisit la prophétie appropriée parmi celles qui sont dans le *larnax*. Notre monde est vieux, tout a été fait et tout a été dit dans le passé, nous ne faisons que mettre au goût du jour ce qui fut et sera à nouveau.

— Donc, si je suis ton raisonnement, nous nous sommes déjà rencontrés dans le passé ? demanda-t-il malicieusement.

— Non, gros idiot ! Mais des jeunes hommes ont déjà rencontré des jeunes femmes près d'une rivière et ...

— Et ?

Pour toute réponse il n'eut droit qu'à un sourire gêné. Il ajouta, toujours aussi peu convaincu :

« Hum... Alors tu as dans ta boîte d'autres prophéties delphiques, c'est bien ça? »

— *Malista!* Tout à fait! répondit-elle en levant le nez avec un air de défi.

Nikolaos qui commençait à s'amuser de la situation répondit du tac au tac :

— Eh bien, comme les Athéniens, je n'ai pas l'intention de m'enfuir au bout du monde et, comme eux, je demande une autre prophétie.

— Très bien, fit-elle alors en plongeant la main dans la boîte. Elle en sortit une seconde tablette semblable à la première, qu'elle lut encore à haute voix.

ἀνεΐλεν οὖν ὁ θεὸς διδόναι Προκλεΐ φυγὴν καὶ μετὰστασιν,
 ὅπου τὸν φορμὸν ἐκέλευσε καταθέσθαι τὸν Αἰγινήτην
 ξένον ἢ ὅπου τὸ κέρας ἀποβάλλει ὁ ἔλαφος.

Alors le dieu répondit qu'il accordait à Proclès la fuite, afin de se retirer là où il avait ordonné à l'étranger d'Égine de déposer le panier, ou bien là où le cerf rejette ses bois.

— Bon, bon, bon, fit-il encore en se grattant la tête, c'est pire que la première fois. Il va falloir que tu me l'interprètes celle-ci. Ce texte ne me dit strictement rien. Il faudrait que je me rende là où un étranger venant de la ville d'Égine a déposé un panier ou bien là où le cerf rejette ses bois! Quel est donc l'endroit que désignent ces phrases à dormir debout? Je n'ai pas de panier comme un cueilleur de champignons et je ne suis pas un chasseur de cerfs.

— Ma mère me rappelait toujours les paroles d'un homme sage nommé Héraclite qui disait à propos d'Apollon « le roi dont l'oracle est à Delphes ne révèle pas, ne cache pas, mais il indique ». Le dieu guide ma main

Nikolaos, mais c'est à toi de comprendre son message. Tu es un savant, cherche la signification de cet oracle et tu sauras où la vie doit te mener.

— À quoi cela servirait-il si je ne peux rien y changer?

— Cela te permettra de t'y préparer et de tirer le meilleur parti de tes infortunes comme de tes victoires. Néanmoins...

— Oui, quoi?

— Avoue qu'il est quand même étrange que les deux tablettes parlent de fuite et d'exil, le dieu est certainement au courant de ta situation.

— Tu veux rire Pyrrha! Il n'y a qu'un Dieu dont le fils est mort sur la croix; il ne vivait pas à Kastri et ne prédisait pas l'avenir! D'ailleurs, je parie que toutes tes tablettes parlent de fuite et d'exil. Tu les as choisies avant de porter cette caisse ici. Je suis certain que tu en as une autre série pour les cœurs brisés, une pour les marchands ruinés en quête de conseils financiers ou une autre pour les épouses dont les maris sont partis à la guerre. Les Gitans sont passés maîtres dans l'art de prédire ce que leurs clients veulent entendre.

— Tu es injuste et ta colère prouve que tu es troublé par mes révélations, mais puisque tu me défies, regarde!

Elle détacha le loquet qui tenait le couvercle hermétiquement fermé et renversa le contenu de la caisse dans l'herbe molle. Il devait y avoir une soixantaine de tablettes semblables à celles qu'elle avait déjà pigées.

Nikolaos, gêné de ce qu'il avait dit et conscient d'avoir blessé la jeune femme, resta sur place.

— Allez Pyrrha! Je plaisantais.

— Vas-y, regarde!

Il s'avança et prit une première, puis une deuxième et une troisième tablette. Après en avoir lu dix, il dut

reconnaître qu'aucune ne parlait de fuite, d'exil ou de ville détruite. Seules les deux premières, celles qu'elle avait pigées pour lui, convenaient parfaitement à sa situation. Il se retourna vers la jeune fille et lui demanda pardon.

— Tu as raison Pyrrha, mais tu dois me pardonner. Les événements que j'ai vécus m'ont rendu particulièrement méfiant. Mais, quand même ! Par quel hasard as-tu pigé deux tablettes qui convenaient si bien à ma situation ?

— Il n'y a pas de hasard, Nikolaos.

— Mais, Pyrrha, que fais-tu de notre libre arbitre ? Si tout est écrit d'avance, pourquoi vivre en tentant de faire le bien ?

— La dernière prophétie t'offre deux choix.

— Oui, des choix auxquels je ne comprends rien : chercher un panier ou un cerf ! Et si par hasard... je ne veux d'aucun de ces choix ? Si je veux faire autre chose ?

— Tu as tout le temps de faire ce que tu veux. Tiens, je vais te révéler une autre prophétie, Nikolaos, celle-là est de moi et tu conviendras qu'elle se réalisera.

— J'attends, fit-il en relevant à son tour la tête et en haussant les sourcils pour signifier son incrédulité.

— Un jour, tu seras vieux et, quand tu auras épuisé ta vie, tu mourras ; soit de ta belle mort, soit d'un accident ou d'une maladie. Crois-tu à cette prophétie ?

— Évidemment, nous mourrons tous un jour !

— Ah ! Tu ne me dis pas que cette prédiction ne respecte pas ton libre arbitre ?

Nikolaos voyait où elle voulait en venir, mais il refusait de lui concéder la victoire et garda le silence. Ce voyant, elle poursuivit.

— Ton libre arbitre, c'est entre maintenant et ce moment-là ; tu peux faire et penser tout ce que tu veux.

Tu peux choisir de partir ou de rester, de me haïr ou... elle baissa la voix sans terminer sa phrase.

— Ou de t'aimer? continua malicieusement Nikolaos.

— Oui, ou de rire de moi encore! Aide-moi plutôt à remettre les choses en ordre.

Ils se penchèrent pour replacer dans la boîte les tablettes que Pyrrha manipulait avec un respect religieux; le rouge et le noir de leurs cheveux s'entremêlaient pendant qu'ils fouillaient l'herbe.

«Attention, Nikolaos, il ne faut pas en perdre une seule. C'est l'unique trésor que m'a légué ma famille maternelle.»

Malgré son air désinvolte, Nikolaos était plus troublé qu'il ne le laissait paraître. Une fois le travail achevé, il se passa la main dans les cheveux pour dégager son visage et demanda une autre fois à Pyrrha de lui expliquer le sens de la deuxième prophétie.

— Non, Nikolaos, je ne peux pas parce que je ne sais pas! Puisque les prophéties ont déjà été prononcées par le passé, on les a sûrement déjà interprétées. Il y a des bibliothèques dans tout le monde byzantin; tu pourrais tenter de retrouver un texte ancien qui parle de celle-ci?

— Autant chercher un grain de sel sur une plage de sable! fit le jeune homme décontenancé.

Lentement, ils rentrèrent vers le campement en tenant chacun une poignée du coffre tandis que le petit village sur roues commençait à peine à s'animer sous les chauds rayons de juin. Les oiseaux saluaient le soleil généreux et déjà le chant strident des cigales emplissait l'air: la journée allait être belle.

La curiosité que Nikolaos éprouvait pour la prophétie s'amenuisa rapidement, à mesure que sa surprise de constater l'érudition de la jeune femme croissait. Une série de questions lui taraudaient l'esprit. Comment une simple

paysanne sans éducation apparente pouvait-elle connaître tant de choses? D'où lui venaient cet accent et ce phrasé venu du fond des âges?

Lorsqu'ils atteignirent les roulottes, les hommes les plus âgés étaient en grande discussion. Ils étaient assis sur des bancs formés de troncs équarris qui traçaient un cercle autour du foyer central maintenant éteint. Ils tenaient à la main des gobelets d'où s'échappait une vapeur légère.

Un peu en retrait, les femmes vaquaient à leurs occupations en faisant semblant de ne pas écouter chacune de leurs paroles, mais elles ne pouvaient s'empêcher de faire des signes de tête selon qu'elles approuvaient, ou non, leur mari.

Pyrrha lui susurra à l'oreille : « K'hawah ».

— Ah! du café, répondit Nikolaos. On en parlait beaucoup à Constantinople, mais je n'en ai jamais bu.

— Ici, seuls les hommes en consomment, ils ont acquis cette habitude chez les Turcs et ils en boivent quand ils doivent prendre une décision importante... paraît que ça éclaircit les idées. Il est vrai que vous les hommes, vous n'avez pas toujours l'esprit très limpide!

Le jeune homme les écouta du mieux qu'il put et il fut surpris en les entendant parler Rom, de parvenir à comprendre certains mots et de saisir certaines expressions, comme si elles avaient des cousines dans sa langue maternelle. Malgré tout, il dut se tourner vers son amie pour connaître la teneur exacte de leurs débats.

— Ils sont en train de déterminer la date de notre départ, lui confia Pyrrha.

— Votre départ! répéta Nikolaos en avalant sa salive. Il venait à peine de rencontrer Pyrrha et déjà elle allait donc le quitter?

— Oui, nous devons bientôt partir pour la Grèce et c'est un peu de ma faute. Sur son lit de mort, ma mère a fait promettre à mon père de me ramener à Kastri chaque été. Le solstice approche et nous sommes en retard.

— Il me semble qu'ils discutent bien fort.

— Il y a dissension dans notre groupe. Certains voudraient qu'on s'établisse ici pour de bon. Il y a de la terre, de l'eau potable en quantité et tout ce qu'il faut. En plus, les Turcs sont assez tolérants à notre égard.

— Et toi, que préfères-tu ?

— Moi ? Je dois retourner à Kastri ; je suis encore vierge et j'ai un devoir à accomplir.

Nikolaos ne lui demanda pas en quoi consistait ce devoir, mais il devinait que ce qu'elle envisageait n'était pas très orthodoxe. En fait, cette possibilité de voir le groupe migrer vers Kastri secondait parfaitement ses propres plans et il eut un instant le réflexe de remercier le Tout-Puissant tant cette nouvelle semblait faite pour l'aider. Au même instant, le visage austère, mais amène de son maître lui revint à l'esprit et, laissant Dieu le père à ses fidèles, il se contenta d'un merci à l'*agathê Tychê*, personnification même de la « Bonne Fortune ».

Le départ fut fixé au surlendemain. À partir de ce moment, Pyrrha devint plus sérieuse, elle semblait absorbée dans une réflexion qu'elle ne pouvait partager. Nikolaos tenta de lui poser des questions, de façon indirecte, mais la jeune femme faisait dévier ses propos comme lorsqu'elle s'amusait à faire ricocher des pierres à la surface de la rivière. Ce fut bientôt elle qui se mit à poser des questions.

« Tu comptes te rendre à Kastri avec nous ? »

— Pas tout à fait, mais j'espère pouvoir voyager avec vous, si vous le voulez bien. La région est sous la domina-

tion des Turcs et seuls le Péloponnèse ainsi que le nord du golfe de Corinthe sont encore grecs.

— C'est là que Kastri se situe, tu n'y risques rien. Nous longeons le golfe jusqu'à Itéa puis nous montons à Kastri ensuite.

— Oui, j'avais deviné, mais je vous accompagnerai seulement jusqu'à l'isthme de Corinthe, ensuite je vais prendre vers le sud-ouest en direction de Mistra, tandis que vous irez au nord-ouest vers Kastri.

— Mistra? Mais pourquoi Mistra? C'est où au juste?

— Près de Magousa, une ville qui s'appelait autrefois Sparte. À Mistra habite un homme très sage nommé Gémisthos Pléthon.

— Sparte? Jamais entendu parler, mais l'autre, quel drôle de nom! Gémisthos Pléthon, c'est deux fois la même chose! Moi je dis « pléthon » pour « plein », mais vous les Grecs dégénérés de la grande ville vous préférez le nouveau mot « gemisthos ».

Nikolaos ne put réprimer un rire amusé.

— Tu as tout compris! Gémisthos est son vrai nom, mais il se fait appeler Pléthon parce que c'est une forme ancienne et aussi parce que cela ressemble au nom de Platon, le philosophe qu'il admire entre tous. Pléthon défend un projet grandiose : il veut rendre à la Grèce sa gloire passée en réinstallant les dieux de l'Olympe et un système politique basé sur les enseignements des anciens. Pour lui, l'Empire byzantin a été une erreur, car il a dilué les forces vives de l'hellénisme. D'ailleurs, il désapprouve tous les empires, c'est donc à Mistra, au cœur du Péloponnèse dans un domaine certes petit, mais pur, qu'il espère réaliser son rêve et éblouir le monde à nouveau.

Malheureusement, les autorités ecclésiastiques ne l'entendaient pas tout à fait de la même façon et elles avaient

assailli feu l'empereur de requêtes pour qu'il accable Pléthon, mais cette disgrâce n'a jamais eu lieu ; le pire qui lui soit arrivé est d'avoir été chassé de Constantinople et forcé à s'exiler à Mistra, la deuxième ville de l'Empire.

— Cette disgrâce l'a sauvé ! L'empereur n'est plus et Constantinople est une ville turque maintenant. Faire renaître la Grèce ! C'est une belle idée, ma mère y aurait souscrit. Tu es bien savant Nikolaos et tu apprends vite pour un homme de la ville ! J'ai même remarqué que tu commençais à comprendre la langue des Roms.

— Oh ! C'est facile. J'ai compris quand tu m'as dit que vous veniez des terres au-delà de l'Indus... Tu vois, nos langues sont sœurs !

— Je ne comprends pas.

— C'est mon maître qui me l'a expliqué, mais je ne sais pas où il a trouvé cette idée. Si tu écoutes le grec, le perse et le sanscrit qui est la langue sacrée de l'Inde, tu verras que ces langages se ressemblent beaucoup. Selon mon maître, cela s'explique par le fait qu'autrefois il n'y avait qu'un seul parler pour tous les hommes. Les gens, en se dispersant ont apporté avec eux cette langue, mais, avec le temps, ils ont rencontré de nouvelles réalités, ils se sont unis à d'autres peuples et la langue d'origine a changé. C'est un peu comme pour les dialectes grecs. À Kastri, on ne parle sûrement pas le même grec qu'à Byzance ou à Athènes.

— C'est comme l'histoire de la tour de Babel. Chez les Roms, les gens du sud et ceux du nord ne parlent pas de la même façon, pourtant je suppose qu'au début de l'exil, ils avaient tous exactement la même façon de s'exprimer. Tu aimes bien réfléchir Nikolaos, c'est le propre d'une belle âme.

Une étincelle brilla dans ses yeux et elle déposa sa main sur celle de Nikolaos, puis lui souffla doucement :

« Je t'aime bien, toi. »

Nikolaos, attisé par la douceur de l'expression de la jeune femme approcha son visage du sien, mais elle se redressa.

« Non ! Je dois encore boire l'eau de Cassotis, la source sacrée, pour quelques années, le dieu me rejettera si je ne suis plus vierge. »

Un peu surpris par cette réaction qu'il jugeait extrême, Nikolaos se contint. Il ne lui était pas passé par la tête d'attenter à la virginité de Pyrrha, ni à la sienne d'ailleurs, surtout qu'il n'était pas certain de savoir comment s'y prendre.

Cette jeune femme ne cessait de l'étonner ; par des voies qui lui semblaient mystérieuses, Pyrrha avait gardé vivant l'héritage grec que Gémisthos Pléthon voulait faire renaître à Mistra. De plus en plus, il sentait que sa destinée et celle de la jeune femme étaient inextricablement liées. Seulement, l'écheveau du destin était si emmêlé qu'il ne savait par quel bout en tirer la ficelle.

Le lendemain, à l'heure où la couronne du soleil émergeait entre les montagnes, on annonçait le départ. Le voyage vers le Péloponnèse se fit sans encombre. Les deux amis, assis à l'arrière d'un vieux chariot bancal tiré par deux solides mulets, profitaient des longues heures d'oisiveté pour apprendre à se connaître. Parfois Nikolaos sautait du chariot en pleine marche et courait dans les champs comme un bourdon butinant les fleurs sauvages. Il revenait tout essoufflé avec à la main une gerbe multicolore qu'il remettait sentencieusement à son amie. La toute jeune femme rougissait comme un coquelicot sans prononcer une parole. Alors, Nikolaos devenait sérieux et

entreprenait de discuter de l'avenir, comme si rien de mal ne pouvait plus survenir.

Au beau milieu d'un après-midi torride, alors qu'ils étaient assis somnolents dans le fond du chariot, un peu assommés par la chaleur, elle lui demanda pour la dixième fois ce qu'il y avait dans son sac. Vaincu par son insistance, Nikolaos s'apprêtait à répondre lorsque le convoi s'arrêta brusquement. Un peu surpris, ils sautèrent du chariot pour voir ce qui n'allait pas. Ils furent bientôt rassurés : rien de grave. Les pluies des derniers jours avaient gonflé les ruisseaux et le gué par où passait la route était devenu impraticable.

Il en profita pour refermer son secret dans le coffre de son cœur ; après tout, il avait promis de ne rien dire avant d'arriver à destination et les yeux de Pyrrha, si beaux soient-ils, ne valaient pas le monde qu'allait révéler son secret.

Ils demeurèrent immobiles pendant quelques instants à contempler les eaux vives et boueuses du torrent. Leurs épaules se touchaient et Nikolaos glissa son bras autour de la taille de Pyrrha. Elle le repoussa lentement avec une force qu'il ne soupçonnait pas. Puisqu'elle lui avait déjà expliqué qu'elle n'était pas mûre pour ce genre de jeux et qu'elle n'était de toute façon pas libre de choisir, elle ne voulut pas joindre la parole aux actes et demeura un instant silencieuse, puis se ravisa.

— Tu as partagé notre vie depuis quelque temps, mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu avais quitté Constantinople seul, au beau milieu d'une guerre. Tu sais, il n'y a pas de honte à fuir une cité assiégée.

Nikolaos baissa la tête en signe de soumission.

— Je n'ai pas fui, interrompit doucement le jeune homme, je suis parti pour faire mon devoir.

— Grâce à ce gros sac luisant ?

— Oui, parfaitement. Il contient quelque chose qui devait absolument échapper à la destruction et au pillage.

— Un trésor? demanda la jeune femme avec une pointe d'ironie.

Cette question fit frissonner Nikolaos. En un éclair, il pensa au passage de l'*Odysée* où Ulysse, après avoir quitté Éole qui lui avait remis une outre contenant tous les vents contraires, avait refusé de dévoiler le contenu de son bagage à ses compagnons. Ceux-ci, persuadés qu'elle contenait d'incalculables trésors qu'Ulysse voulait garder pour lui seul, l'avaient ouvert pendant son sommeil. Les vents furieux ainsi relâchés causèrent la perte de l'équipage. La famille de Pyrrha était certes composée de braves gens, mais si une rumeur voulant que son sac contienne un trésor se répandait, rien ne pourrait en protéger le contenu.

Pour écarter tout malentendu, il prit alors la résolution de révéler ce que renfermait son sac, sans toutefois expliquer pourquoi il y tenait comme à la prune de ses yeux.

CAHIER XII

UN LIVRE! Tu veux dire que cet objet si précieux que tu te refusais à me dévoiler depuis tout ce temps était un simple livre?

— C'est un livre très ancien et capital pour notre monde. Ératosthène est un homme important, voilà c'est tout, répondit Nikolaos d'un air offensé comme s'il ne pouvait concevoir que quelqu'un refuse de tomber en pâmoison devant son livre.

— Important, je veux bien, mais pas au point de le chouchouter comme si c'était un poupon, de lui faire prendre la place d'un homme dans le chariot et de passer tes nuits à ses côtés. D'ailleurs, si son livre est si important, pourquoi ne l'a-t-il pas sauvegardé lui-même?

— Tout simplement parce qu'il est mort au II^e siècle avant notre Seigneur.

— Ah, oui, je vois. Ça explique bien des choses, répondit-elle avec un air sérieux tout à fait factice. Les morts ne sont pas fiables par les temps qui courent. Et il dit quoi son livre?

— Euh, beaucoup de choses.

— Mais encore?

— Eh bien cet homme a été responsable de la bibliothèque d'Alexandrie dont je t'ai déjà parlé, mais il excellait

en tout, en sciences aussi bien qu'en poésie... tiens, il a inventé la sphère armillaire par exemple.

Pyrrha fit une moue d'incompréhension et haussa les épaules.

« Tu ne sais pas de quoi je parle? Regarde. »

Au moyen d'un bâton, il traça sur le sol un cercle, puis une série de demi-cercles et un autre ensemble de cercles qui le coupaient à différents angles.

« Tu vois, ceci représente la Terre. »

— Ça ne ressemble pas à la Terre du tout! Je ne vois pas nos montagnes, ni notre campement et puis la route, où est-elle? Tu crois qu'il avait parcouru toute la Terre ton grand savant?

— Non, mais il en avait déduit la forme grâce à la géométrie.

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Laisse-moi d'abord finir.

Nikolaos pointa un des cercles.

« Voilà, ceci est l'équateur, c'est-à-dire une ligne équidistante des pôles... là en haut et en bas. Cette ligne n'apparaît pas au sol, mais elle sert à faire des calculs. Ensuite, il y a les parallèles dont les plus importants sont les tropiques. Là ensuite, pour comprendre, il faut dessiner l'axe des pôles, comme si la terre était fichée sur une broche à rôtir. »

— Mais ça ne se peut pas! Comment peux-tu passer une broche à travers le plat d'une assiette?

— Oh non! La Terre n'est pas un disque, c'est une sphère, comme un ballon.

La jeune femme ne put réprimer un rire.

— Tu te moques de moi? La terre n'est pas un ballon, elle est plate, c'est évident, même les petits enfants savent

cela! Tu as passé trop de temps en ville, enfermé dans une bibliothèque.

— Non, je te jure qu'elle est sphérique, d'ailleurs ça se voit.

— Mais non! Si elle était sphérique, nous serions en haut de ce ballon et nous risquerions de tomber en nous éloignant du centre. Vous les savants vous vivez dans vos rêves!

— D'abord, je ne suis pas savant, seulement renseigné. On sait depuis l'Antiquité que la terre est sphérique, grâce à l'observation de la nature. Tiens, par exemple, as-tu déjà vu un bateau sur la mer?

— Non, enfin oui, peut-être. Pourquoi?

— Eh bien, quand on voit un bateau arriver de loin on ne distingue d'abord que le haut du mât, ensuite les vergues et les voiles apparaissent et enfin la coque elle-même. Nous ne percevons pas la sphéricité de la terre dans la vie de tous les jours, car elle est immense et notre regard ne porte pas assez loin.

— Bon, admettons que tu aies raison, mais cela ne répond pas à mon autre question, comment arrivons-nous à ne pas tomber en bas de cette boule et comment l'eau de la mer reste-t-elle en place?

— Ah! Cette fois, la réponse est simple et compliquée. Selon le philosophe Épicure, tous les objets sont attirés vers le centre de l'univers où ils tombent sans cesse. Comme la Terre occupe exactement le centre de l'univers et que par conséquent le centre de la Terre est exactement le centre du monde, tous les corps tombent vers le centre de la Terre.

— Donc, où que l'on soit sur ta Terre ballon, on est attiré vers son centre...

— C'est bien ça.

— Ouf! Pas clair tout ça!

— Oui, ouf! Mais ce n'est pas le plus extraordinaire.

— Quoi encore?

— Non seulement Ératosthène a déduit que la terre était sphérique, mais il en a calculé les dimensions exactes.

— Tu ris de moi? Il a fait le tour de la Terre avec une règle pour la mesurer?

— Non seulement je ne me moque pas de toi, mais je vais te montrer comment il a fait.

— Oui, peut-être, mais pas maintenant. Assez d'une bonne chose est agréable, mais trop devient vite déplaisant.

Nikolaos sourit et leva les bras en signe d'impuissance.

— Tu es une femme mystérieuse, tu parles sérieusement d'irrationnel et tu ris devant la raison!

— Et toi, tu te moques de moi Nikolaos, tu rigoles et tu crois que je suis folle! Je l'ai bien vu hier, lorsque je contemplais le lever du soleil, tu t'es approché en secouant la tête avec un air incrédule.

— Pyrrha, tu n'es jamais ridicule et tu es la plus saine d'esprit de nous tous, mais avoue que tu agis parfois étrangement quand tu restes devant un ruisseau ou un rocher pendant de longues minutes, en donnant l'impression de lui faire la conversation.

— Mais, ne sens-tu pas au-dedans de toi ces forces qui nous entourent? Ne perçois-tu pas le monde qui soupire, qui vit et gémit? Le soir, quand la lune monte dans le ciel et que la Terre s'apaise, il y a des pulsions qui s'éveillent et animent la nature. Ce sont elles qui poussent l'homme vers la femme, la flamme vers le ciel, la vague vers le rivage. Moi, je ressens ces choses que tu choisis d'ignorer. Cette pierre, ce ruisseau me parlent : ils me racontent le temps qui passe, les tempêtes et les soleils d'autrefois. Je sais qui est passé ici, qui approche et qui sera là demain.

— Et Apollon dans tout ça?

— Apollon, un jour je l'ai vu. Bien sûr, pas en chair et en os, mais j'ai aperçu un éclair lumineux si violent que j'ai dû détourner la vue, et depuis ce jour, je vois des choses qui échappent aux autres.

— Comme lorsque tu affirmais m'attendre, le jour de mon arrivée, pendant que tu pêchais? dit-il d'un air songeur.

Puis, sentant qu'il commençait à la prendre trop au sérieux, il ajouta en forme de boutade :

« Fais attention... tu connais l'histoire de Daphné... »

— Poursuivie par Apollon et transformée en laurier-rose! Oui, je connais ce conte et, après tout, c'est peut être mon destin? Il y a de pires façons de disparaître.

Cette dernière remarque laissa Nikolaos encore plus songeur. Il se rendait compte que sa jeune amie répondait à des impératifs puissants dont la nature exacte lui échappait encore. Il aurait sans doute voulu percer les secrets de son cœur, mais à quelle fin, si ce n'était de l'enchaîner à son amour? La liberté de Pyrrha demeurerait un mystère pour lui, un mystère qui l'intriguait et lui faisait peur.

La suite du voyage vers Kastri fut une enfilade monotone de départs et d'arrivées que ponctuaient les pauses-repas. Au moins une fois par jour, une roue ou un essieu d'un des chariots lourdement chargés se brisait, quand ce n'était pas le cerceau de la roue qui faussait compagnie. C'était alors merveille pour le jeune homme de voir les Gitans improviser un atelier de réparation, chacun s'affairant à une tâche précise sans qu'un mot ne soit échangé.

Les deux jeunes gens passaient la plupart du temps à marcher au beau milieu de la caravane, au rythme lent des attelages, mais il leur arrivait de se glisser dans un des chariots pour se reposer. Lorsqu'il était las d'être installé entre les bagages bringuebalants, Nikolaos avait conservé

l'habitude de se faufiler à l'extérieur pour aller cueillir furtivement quelques fleurs sauvages qu'il rapportait à Pyrrha. Celle-ci s'esclaffait et enfilait un coquelicot, un iris des marais ou une anémone dans ses cheveux, avant de reprendre un air sérieux tout à fait factice.

Nikolaos n'était pas dupe et il voyait bien à la rougeur qui colorait les joues de la jeune Rom que ses présents ne la laissaient pas indifférente.

Après quelques jours, le convoi s'arrêta pour la nuit dans une petite clairière en bordure d'une forêt de chênes qui semblaient étendre leurs amples ramures dans le seul but de les protéger. Un peu avant le coucher du soleil, curieux et indisciplinés ils se mirent à explorer les environs, comme ils le faisaient chaque soir. Nikolaos marchait devant à grandes enjambées, pressé de s'enfoncer le plus loin possible dans la forêt avant que l'obscurité ne les surprenne. De temps à autre, il ralentissait et se retournait pour s'assurer qu'il était bien suivi.

Le soleil perçant à travers le feuillage marbrait le sol de plaques lumineuses qui frémissaient avec le vent ; chacune ressemblait à la surface d'une flaque d'eau que leur approche effaçait. Il découvrit une source, bien réelle cette fois, jaillissant au pied d'un gros rocher. Ému par la sérénité presque solennelle de l'endroit, Nikolaos s'en approcha avec respect. Faisant de même, Pyrrha lui mit la main sur l'épaule et murmura :

— Regarde, le poids du rocher comprime tellement la terre qu'il lui fait couler des larmes.

Le filet d'eau de la source alimentait un bassin cerclé de mousse verte où chuintait une eau claire et invitante. Au loin, on entendait le cri de l'alouette et le chant des cigales dont le rythme fléchissait suivant la courbe du jour déclinant. Là-bas, sous un chêne vermoulu, un écureuil

aux oreilles pointues fouillait la terre à la recherche d'un trésor enfoui.

Ce fut au tour de Nikolaos de murmurer une histoire que lui inspirait cette vision féérique :

Autrefois, quand ma ville était une source d'émerveillement et de convoitise, le grand voyageur Cyriaque d'Ancône avait l'habitude d'écrire à l'empereur des lettres dans lesquelles il relatait ses voyages. Or, Cyriaque écrivait en latin et l'empereur n'y comprenait pas grand-chose. Il demandait parfois à mon maître qu'il lui traduise ces lettres. Ce dernier recevait généralement une copie la veille, afin d'en prendre connaissance et il lui arrivait de me mettre à contribution, afin de parfaire ma connaissance du latin courant. Je me souviens encore par cœur du contenu d'une de ces lettres : le voyageur commençait par décrire une belle vasque naturelle aperçue près d'un village crétois. Ensuite, il ajoutait :

Quo mirandissimo in fonte sunt ex accolis circumstantes per vicos et Ἀγανούσια in villa graeca quoque religione sacerdotes, qui nostra aetate Dianam ipsam suis cumque candentibus nymphis, albis depositis vestibus, nudans abluentes quandoque vitreo ipso sub gurgite demergere vidisse testantur.

— Qui veut dire? murmura la jeune femme dans un souffle presque imperceptible.

— D'autant qu'il y a, parmi les habitants des villages des alentours et dans la ville d'Aganousia aussi, des prêtres de religion grecque qui affirment avoir vu parfois, à notre époque, Artémis elle-même avec ses éclatantes nymphes, leurs blancs vêtements déposés par terre, plonger sous les tourbillons translucides en se baignant nues.

« J'ai demandé à mon maître si une scène aussi sublime pouvait se produire. Il avait souri en me disant qu'il était fort possible pour le promeneur solitaire de voir de jeunes femmes au bain et de les observer de loin, même si cela n'était guère courtois. Non content de cette réponse, j'avais insisté en lui demandant s'il pouvait vraiment s'agir d'Artémis ou de Diane, comme le disaient les Latins. Le maître avait donné deux explications qui, à l'époque, me semblèrent tout à fait correctes : ou bien les prêtres avaient un peu trop bu, ou bien le soleil leur avait un peu trop tapé sur la tête. »

Pyrrha, elle aussi un peu émoustillée par cette histoire, rit nerveusement en déclarant qu'elle préférerait tomber sur un groupe de jeunes femmes nues, plutôt que sur un étang rempli de prêtres se baignant dans le plus simple appareil.

Nikolaos rit de bon cœur quoiqu'il sentit également le rouge lui monter aux joues.

Elle regarda à nouveau l'eau et ajouta laconiquement :
« Elle a l'air bonne. »

Puis, sans dire un mot de plus, elle avança doucement dans la fontaine, relevant lentement sa robe au fur et à mesure que son corps s'enfonçait sous le miroir à peine ridé par ses mouvements. Nikolaos la suivit en tremblant. En plongeant dans l'eau pour la seconde fois depuis son départ de Byzance, il eut la sensation qu'une fois de plus sa vie allait en être bouleversée.

Doucement, sans un mot, il s'était approché d'elle.

Ce qu'il advint après, rien dans son manuscrit ne le disait clairement, mais les événements qui suivirent ne laissent aucun doute sur le drame qui se joua.

CAHIER XIII

DEUX JOURS après ces événements, Nikolaos et Pyrrha virent leurs routes se séparer, l'une allant à Kastri, l'autre vers Mistra où le jeune homme devait accomplir la première moitié de sa mission.

Les adieux ne sont jamais chose facile et il n'existe pas de façon d'en atténuer la tristesse : les gestes sont gauches et inadéquats, les sentiments, impuissants. Nikolaos remercia d'abord le père de Pyrrha pour son accueil. Celui-ci lui recommanda de revêtir des vêtements gitans, au cas où il rencontrerait une des patrouilles turques qui rôdaient jusqu'aux abords du Péloponnèse. Le jeune homme, ayant de toute façon dû retirer l'argent de sa première tenue délabrée pour le déposer dans une bourse de cuir, fermée par deux lacets bien solides, reconnut la justesse du conseil.

On le laissa ensuite à l'écart avec Pyrrha.

Avec sa pudeur habituelle, le copiste ne nous renseigne pas sur ce qui fut dit à ce moment, mais il est permis de croire qu'il jura de revenir une fois sa tâche accomplie ; il ne fait aucun doute qu'elle lui promit aussi de l'attendre. Temporairement rassasiés l'un de l'autre, ils se quittèrent sans se rendre compte qu'ils souffriraient de leur séparation avant bien longtemps.

Tandis qu'il s'engageait vers le sud sans se retourner, elle revint vers son père les yeux rougis et la gorge serrée. Assombrie par un secret qu'elle ne pouvait confier à personne, elle ne prononça plus une seule parole avant d'arriver à Kastri où elle fondit en larmes dans les bras de celle qu'elle appelait affectueusement « chère tante », une vieille dame qui l'avait élevée et qui passait pour être un peu magicienne.

CAHIER XIV

P ENDANT PLUS de dix jours, Nikolaos avait poursuivi inlassablement sa marche vers le sud du Péloponnèse. Encore enivré par le brûlant souvenir de Pyrrha, il touchait presque au but de son périple.

Ce moment survint à l'heure où le soleil atteint son zénith, alors qu'il posait le pied sur un sommet battu par les vents après une ascension pénible. Son cœur, sollicité à la fois par la rude montée et par l'anticipation, battait à tout rompre. En plissant les yeux, il aperçut enfin la plaine de Sparte semblable à une émeraude sertie de montagnes dorées par la flamme du soleil. Çà et là, il distinguait des torrents qui dévalaient les pentes en lançant des éclairs bleu et blanc. Il souffla profondément avant d'entreprendre la difficile descente entre les blocs de roche instables et les racines traîtresses.

Il dut faire un effort sur lui même pour ne pas trop se hâter mais, vaincu par l'idée qu'il retrouverait bientôt sa liberté de mouvement, il se mit à trotter comme un cheval fringant. Il avançait dans un rêve, accompagné par le simulacre de Pyrrha dont la présence était si réelle devant ses yeux aveuglés par la réverbération du soleil qu'il croyait devenir fou. Plus il marchait, plus il se raffermissait dans une résolution qu'il répétait à voix haute :

« Dès que ma tâche sera accomplie, je jure de retourner voir Pyrrha et de l'épouser. »

Après ce qui s'était passé dans la forêt, près du petit étang cristallin, il ne doutait pas que les désirs de la jeune femme s'accorderaient aux siens.

Au terme d'une descente vertigineuse, il posa finalement les pieds dans la plaine. Loin, très loin à l'ouest, l'horizon était clos par les cimes enneigées du Taygète où trônait le formidable château franc de Villehardouin, édifié quelques siècles plus tôt pour chapeauter la ville de Mistra d'un heaume de pierre.

Au pied du fort, il devinait la cité elle-même dont les toitures ocre ceignaient la montagne. Ragaillardi par cette vision qu'il espérait depuis longtemps, il sentit en lui une énergie nouvelle et accéléra encore le pas. Conscient de la nécessité d'arriver en ville dans un état de relative fraîcheur, il fit néanmoins une pause, pour faire le point, au milieu de la plaine. Il avisa un endroit accueillant sur les berges de l'Eurotas, ce fleuve qui jadis baignait la ville de Sparte. À quelques plèthres de lui, une douzaine de masures abritaient des paysans qui le regardèrent avec suspicion. Il faut dire que les habits de Gitans qu'il avait revêtus pour masquer son identité n'avaient guère inspiré confiance à tous ceux qu'il avait croisés depuis une semaine.

Il s'assit sur la berge ombragée pour dévorer le dernier bout de pain devant lui servir de dîner. Les bords du fleuve étaient couverts de lauriers roses qui oscillaient doucement dans le vent en répandant des parfums sucrés; quelques oiseaux se laissaient balancer sur leurs ramilles en piaillant. Plus loin, dans un repli tranquille de la rive, il pouvait voir le sillon que laissait le passage d'un castor. La sensation que le but approchait détendit ses nerfs et répandit une

profonde lassitude sur son âme. Abattu, il ferma les yeux en tombant doucement sur le dos dans l'herbe fraîche.

Son assoupissement, si bref qu'il fût, le transporta dans un autre monde. À son réveil, il se sentit plus vieux, les épreuves et l'expérience des dernières semaines venaient d'ajouter leur poids à celui des années qui semblaient maintenant compter pour double. Il eut le réflexe de se pencher vers les eaux limpides du fleuve, espérant trouver dans son reflet la preuve qu'il n'avait pas vraiment changé. Il vit toujours ses magnifiques cheveux aux reflets d'hyacinthe dont les eaux argentées lui renvoyaient l'image vacillante. Pourtant, son visage avait changé : il s'était émacié et endurci ; malgré sa rudesse, il demeurait toujours aussi beau, mais l'insouciance juvénile avait disparu.

La distance séparant l'Eurotas des murs de Mistra fut franchie en moins d'une heure tandis qu'il serpentait entre les champs cultivés et les prés laissés en friche où l'origan et le thym embaumaient l'air. À mesure qu'il avançait, il pouvait de mieux en mieux discerner les détails de la ville. Le long de son mur d'enceinte qui suivait la courbe de la pente, il voyait plusieurs monastères, témoins de la force spirituelle des lieux. De riches maisons aux toits de tuiles rosées se démarquaient de la foule des maisonnettes blotties à l'intérieur des fortifications. Le pied de la colline était planté d'oliviers lançant des reflets étamés. Une foule industrielle montait et descendait la pente par des dizaines de rues et d'escaliers.

« Une petite Byzance à la lointaine époque où elle était encore florissante », pensa Nikolaos.

À l'entrée de la ville basse, juste avant la première enceinte, une source, nommée *marmaria* par les habitants, coulait en gargouillant dans un vieux sarcophage romain en marbre gris qui avait valu son nom à la fontaine.

Nikolaos y fit une pause pour boire et se rafraîchir, avant de commencer l'ascension vers la ville haute. Il s'aspergeait le visage avec volupté lorsqu'une voix rauque l'interpella.

— Holà jeune homme, qui es-tu et d'où viens-tu ? Il ne me semble pas t'avoir vu dans les environs.

Un peu surpris par la rudesse de cette interpellation, Nikolaos répondit lui aussi sur un ton impératif en faisant valoir son titre de Constantinopolitain.

— Je me nomme Nikolaos et je suis un Romain de Constantinople ; je demande à être conduit auprès de Gémistos Pléthon, car j'ai d'importants renseignements à lui confier.

— Constantinople ? La ville a été prise, jeune homme, et ses habitants sont maintenant Turcs, quant à ton autre prétention, tu n'as guère l'air d'un Romain. Nous sommes les derniers Romains et personne ici ne s'habillerait comme toi.

Ce n'est qu'à ce moment que Nikolaos prit conscience qu'il s'adressait au sergent des gardes de la ville, il rabaissa donc son ton d'un cran.

— Pardonnez mon attitude, mais j'ai tant souffert. Je dois absolument rencontrer Gémistos, veuillez s'il vous plaît me guider.

Le sergent se retourna vers les hommes qui l'accompagnaient. Il était grand et fier, sa cotte de mailles étincelait sous la grande cape rouge lui couvrant les épaules. Son allure était redoutable.

— Vous entendez ça les gars ? Monsieur veut qu'on le guide ! Je vais te guider jeune homme, dès que tu m'auras montré ta lettre d'introduction et que tu m'auras expliqué ce que tu lui veux à Pléthon. On ne se rend pas chez un ami du despote Paléologue sans invitation. Autrement, je sais où je vais te guider !

Nikolaos blêmit. Cette lettre avait été déposée dans son grand sac à son départ, mais il l'avait par la suite glissée dans ses vêtements, ceux-là mêmes qu'il avait abandonnés en quittant les Gitans. Le garde perçut aussitôt la consternation du jeune homme et conclut naïvement qu'il avait percé à jour ses mauvaises intentions.

Sans plus de formalité, il ordonna à deux de ses hommes de conduire le copiste en prison. Bombant le torse, il ajouta cette mise en garde :

« C'est un espion turc ou peut-être un de ces Albanais révoltés qui pillaient le Péloponnèse récemment. Faites attention : il est probablement dangereux. »

Nikolaos protesta de son mieux, mais les deux sous-fifres, agissant en subalternes, obéissaient aux ordres sans se poser de questions. Comprenant que résister ne ferait qu'aggraver son cas, il se ravisa en songeant qu'il pouvait se fier à la justice de Démétrios Paléologue, le dernier despote de Morée et ultime héritier du pouvoir byzantin.

C'est donc avec une contenance fière et digne qu'il suivit les deux gardes, décidé à leur montrer comment un homme de culture et de goût se comportait devant l'adversité. Son flegme digne des antiques Spartiates se trouva pourtant mis à dure épreuve lorsqu'il réalisa qu'on allait le séparer de son bagage.

— Attendez! Vous ne savez pas ce que vous faites malheureux! Ce sac est précieux!

Ce dernier adjectif était un mot de trop et le chef de la troupe levant l'oreille à cette précision se ravisa.

— Bon, les gars, je vous accompagne pour porter le colis; s'il est précieux, on ne peut pas le laisser traîner par terre sans surveillance. Vous! Conduisez ce drôle et assurez-vous qu'il se taise; il m'énerve avec son petit accent affété.

Nikolaos avait compris son erreur trop tard et c'est en se maudissant qu'il emboîta le pas. Il chemina, comme un mécréant mené au gibet, dans un labyrinthe de ruelles qu'on avait voulu étroites pour protéger du soleil et sinueuses à cause des vents d'hiver. Dire qu'il s'était imaginé entrant triomphalement en ville sur une large avenue, tenant son manuscrit à bout de bras sous les applaudissements de la foule admirative ! Au détour d'un carrefour flanqué de maisons en moellons, il aperçut ce qui semblait être la prison de la ville.

La bâtisse, adossée aux murailles extérieures, était petite. Cette circonstance le rassura puisqu'elle signifiait qu'on n'emprisonnait pas les gens en masse ici. Près de l'entrée, assis à une table chambranlante, un portier buvait à même un cruchon de grès en faisant une grimace douloureuse à chaque gorgée. Le sergent se rendit près de lui et, après un bref conciliabule tenu à voix basse, il lui remit un trousseau de clefs en élevant le ton suffisamment pour être compris de tous.

— Il me reste une petite cellule tout au fond là-bas. Vous pouvez y déposer votre invité — il fit une pause pour rire de son mot d'esprit —, je m'occuperai de lui... quand j'en aurai le temps.

Nikolaos, qui avait déjà tant souffert, sentit des sanglots lui monter à la gorge, mais il se rappela les mots du plus sublime des poètes et se répéta plusieurs fois :

« Patience mon cœur, tu as déjà enduré bien pire. »

Cette évocation des malheurs d'Ulysse le raffermir dans sa détermination et c'est sans un soupir qu'il laissa le soldat le pousser dans sa cellule. Il n'ouvrit la bouche que pour poser une unique question :

— Et mon sac ? Où avez-vous mis mon sac ?

— Ne t'en fais pas l'espion, nous allons le remettre aux autorités.

— Mais à qui exactement ? Il doit être remis à Pléthon et à personne d'autre.

— J'ai dit aux autorités, ça devrait te suffire non ?

Dépité, Nikolaos s'appuya sur le mur du fond de sa cellule et s'assit sur le sol. Il gardait confiance, certain que le destin qui l'avait aidé jusque-là n'allait pas le laisser tomber.

CAHIER XV

LONGTEMPS, il reposa par terre au fond de son cachot, sans bouger, scrutant les ténèbres avec stupeur, comme le naufragé qui, approchant enfin des côtes, ne sait s'il trouvera le salut ou des écueils meurtriers qui le broieront à quelques brasses de la terre ferme. Reprenant peu à peu ses sens, il tenta d'explorer le réduit où il était condamné à vivre en le palpant fiévreusement dans la nuit noire, résigné à admettre que son monde se résumerait désormais à cet espace sordide.

Dans les jours qui suivirent, il tenta de garder son courage intact, mais la monotonie de l'endroit et l'obscurité quasi continuelle où il était plongé lui usaient les nerfs. Lui qui avait eu le ciel comme toiture ne supportait pas l'étroitesse de sa geôle et il écarquillait si grand les yeux qu'il devait ressembler à une chouette chassant dans la nuit.

Dans le malheur, le souvenir des jours meilleurs est souvent le plus fidèle compagnon ; ainsi, les moments qui autrefois lui semblaient d'une navrante banalité apparaissaient désormais comme des instants précieux. Seul dans le froid qui l'enveloppait comme un linceul, Nikolaos pensait à tous ces textes qui avaient jadis occupé son esprit avide de connaissances et qu'il avait recopiés sans compter ni les heures ni les jours. Pour le jeune homme qui n'avait

cessé d'être actif intellectuellement et physiquement, le désœuvrement était une torture insupportable.

Pour se convaincre qu'il avait toute sa tête, il se mit à écrire sur les murs de brique et de moellons de sa cellule en grattant avec un caillou acéré qu'il avait détaché de la paroi. Inlassablement, il inscrivait les phrases dont il se souvenait, à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit, allant « d'au début était le verbe » de saint Jean, jusqu'à « l'homme n'est que le rêve d'une ombre » de Pindare, sans se soucier de former un tout cohérent. Il ne voyait pas ce qu'il gravait dans la pénombre moite et poisseuse de sa prison, mais sa main exercée n'avait pas besoin de lumière pour tracer les lettres élégantes que produisaient son talent et son éducation.

Il vécut ainsi pendant de longs jours, peut-être des semaines. Il ne recevait qu'une visite par jour, à la fin de la matinée alors que le soleil était bien levé. On déposait brutalement une carafe d'eau et un demi-pain humide sur le plancher, par l'entremise d'une chatière à peine plus grande que les plats eux-mêmes. La première fois, le gardien lui avait remis cette ration en lui faisant remarquer qu'au contraire des chiens, les chats savaient manger avec parcimonie sans se ruer sur leur pitance. Il l'avertit qu'il reviendrait plus tard pour juger de la gloutonnerie du prisonnier.

Malgré ses attentes, le gardien ne revint pas ce jour-là et ne lui adressa plus la parole lors de ses visites subséquentes. Jugeant la situation désespérée, Nikolaos avait commencé à échafauder des plans d'évasion, auxquels il avait tour à tour renoncé. Le problème n'était pas de s'enfuir, les murs de brique étaient assez friables, mais de savoir quoi faire une fois hors des murs de la prison. Il ne pouvait pas en

effet quitter la ville puisqu'il devait avant tout retrouver son sac et le remettre à Pléthon.

Comment quitter la prison sans s'en éloigner ?

Comment errer dans la ville sans se faire prendre ?

Cette vie semblable à la mort perdura jusqu'à ce matin providentiel où des pas retentirent à une heure tout à fait inhabituelle, au moment où le soleil se levait à peine. Il le savait non pas parce qu'il voyait vraiment l'astre du jour, mais parce que chaque matin un mince filet de lumière filtrait par-dessous sa porte dès l'aube et lui permettait ainsi de faire le décompte approximatif des journées passées en captivité.

Or, ce filet venait tout juste d'apparaître à ce moment précis.

Le bruit de pas s'arrêta devant sa porte et il entendit une voix masculine s'exprimant avec une déférence inhabituelle :

« Je vous préviens que c'est un vrai porc, il pue et ne porte que des guenilles, si vous approchez de trop près, ses puces vont se jeter sur vous. Alors là, malgré mon courage légendaire et mes muscles d'acier, je ne pourrai rien pour vous. »

Un frisson de consternation secoua le jeune homme. Il passa ses mains sur ses bras maigres, palpa son visage recouvert d'une barbe hirsute et sentit ses membres endoloris. Tout cela était vrai, il croupissait dans la fange et il était d'une saleté abjecte. Le plancher de sa prison était enduit d'une couche de poussière humide qui adhérait à sa peau et l'avait badigeonnée d'une gangue immonde. Peut-être à cause de cet emplâtre épais, il ne sentait plus les puces qui devaient pourtant grouiller dans toute la cellule comme des guêpes autour d'un pot de miel.

Un cliquetis l'avertit que quelqu'un cherchait des clefs. Lentement, la porte grinça sur ses gonds et une lumière crue entra à grands flots en lui piquant les yeux comme du sable lancé à la volée. Il dut mettre ses mains devant ses paupières pour se protéger, mais il distingua quand même deux silhouettes, l'une était forte et trapue, l'autre, mince et élancée. Encore une fois la voix lança un avertissement :

« Attention, il n'a pas été agressif jusqu'ici, mais deux mois de captivité dans le noir complet, ça vous aigrit un homme, quand ça ne rend pas fou. »

Une seconde voix, mélodieuse et douce demanda :

« Quel est son nom ? »

— Son nom ? Aucune idée ! Je n'ai jamais pensé à lui demander, d'ailleurs personne ne lui a adressé la parole depuis qu'il est là, cet animal. Toi le pouilleux ! Il y a ici une grande dame qui visite les bons à rien en prison pour leur accorder les secours de la religion, tu as intérêt à être poli avec elle.

La personne à la voix douce s'approcha...

« Attention madame ! »

C'était donc une femme ? Nikolaos se demandait s'il ne rêvait pas mais, quel que soit le cas, il voulait que ce rêve perdure.

— Ne vous en faites pas, je suis une grande fille. Quel est ton nom malheureux ?

Nikolaos tenta de répondre, mais seul un râle parvint à sortir de ses lèvres. Sa gorge, éraillée par la poussière, l'humidité et l'absence de tout exercice depuis si longtemps, était engluée. Il dut se gratter la gorge et — quelle honte pour lui — lancer un gros crachat vers le fond de la pièce, avant de répondre d'une voix rauque.

— Mille pardons, madame, il y a si longtemps que je n'ai parlé. On m'appelle Nikolaos, je viens de Constantinople.

— Constantinople, mais la ville est aux mains des Turcs. De quelle nationalité es-tu donc ? Tu t'exprimes comme un Romain pourtant.

— Je suis Romain moi aussi, j'ai quitté la capitale juste avant sa chute.

— Ah ! Je vois.

Elle n'avait pas prononcé le mot tant honni, mais il était clair qu'elle le prenait pour un déserteur, un rat qui aurait quitté le navire avant le naufrage. Elle se déplaça lentement et se mit à faire le tour de la pièce en scrutant les murs à peine éclairés. Nikolaos, n'y tenant plus, se leva en disant :

— Bonne dame, je ne suis pas un déserteur, si j'ai quitté la ville c'est que j'avais une mission à remplir, je portais un colis d'une extrême importance que je devais remettre au sieur Gémistos Pléthon.

Elle ne répondait pas, mais continuait à scruter les murs avec une attention croissante. Elle se retourna vers le gardien.

— Prêtez-moi votre torche s'il vous plaît.

« Jeune homme, est-ce vous qui avez écrit ces phrases sur le mur ? »

— Oui madame.

— Il y a de tout ! Des auteurs chrétiens, des sentences des pères de l'Église, des maximes antiques.

Puis comme si elle parlait à elle-même : « Et cette main, cette calligraphie si régulière si parfaite, on dirait... »

Changeant à la fois de ton et de sujet, elle se retourna vers le gardien :

— Voilà ! J'en ai assez vu. À bientôt, jeune homme !

Nikolaos incrédule ne savait que comprendre, elle avait disparu aussi vite qu'elle était arrivée et lui, trop faible pour réagir, avait laissé filer l'occasion. À travers la porte maintenant close, il entendit encore quelques mots : « ... fameux sac, où est-il ? ».

Nikolaos se laissa glisser au sol, le dos contre la paroi, plus abattu que jamais.

Encore une fois, il se remit à murmurer : « patience mon cœur, patience mon cœur », en se balançant comme un forcené.

CAHIER XVI

LE SOLEIL se leva et se coucha encore deux fois avant que Nikolaos n'entende à nouveau le bruit des clefs. Cette fois, point de voix féminine, mais deux voix d'homme, dont celle du geôlier qui semblait encore plus humble que la première fois et une autre, jeune et mâle, qui s'exprimait dans une langue des plus châtiées.

La porte s'ouvrit avec le même flot de lumière et, avant qu'il n'eût le temps de se rendre compte de ce qui se passait, Nikolaos était saisi par les deux coudes et relevé sur ses jambes. Le geôlier lui enleva les entraves qui ceignaient ses chevilles sans dire un seul mot. La voix plus jeune lui annonça avec beaucoup de douceur :

« Tu es libre, Nikolaos, allons, il faut que tu sois présentable avant demain. »

En sortant à l'air libre, il ressentit un mélange de joie et d'anxiété. L'éclat du jour lui parut insupportable, alors qu'il passait de l'ombre humide à la lumière sèche et brillante du soleil. Son sauveur vit que cette deuxième naissance le laissait aussi désespéré qu'un enfant et il s'empessa de le mettre au courant.

« Tu as été mis en prison par l'erreur de ces idiots de soldats. Nous avons retrouvé ton manuscrit et mon père désire te rencontrer demain. Il est très vieux et affaibli,

mais il pourra te consacrer quelques minutes. Pour ce qui est du reste, tu peux te confier à moi. Je suis Andronic, le fils de Georgios Gémistos, dit Pléthon.»

Sous le coup de l'émotion, Nikolaos faillit se jeter à genoux pour remercier à la fois le Seigneur et le jeune Andronic de sa délivrance!

Ainsi, il avait enfin devant lui un proche de Pléthon, un homme qui comprendrait le sens de sa mission. Il s'approcha de lui pour lui serrer la main, mais Andronic recula légèrement et, tout en s'esclaffant, il lui dit :

« Peut-être après un bon bain, mon ami. »

Ils se rendirent en bavardant à la demeure de Pléthon où Nikolaos put se laver. Ensuite on lui présenta des vêtements qui, sans être somptueux, étaient fort acceptables et lui donnaient fière allure.

Pendant qu'il s'affairait à se sécher les cheveux et à s'oindre d'une pommade parfumée à la pomme et au lilas, il songea que pour la deuxième fois, une femme le tirait d'une situation périlleuse. Il ne faisait en effet aucun doute pour lui que cette dame, qu'il avait à peine entrevue dans la pénombre de sa cellule, était à l'origine de sa libération.

On frappa à la porte et une servante déposa une aiguière, une carafe de vin et une grande assiette remplie de fromage, de pain et de viandes salées. Conditionné par les privations des derniers mois, Nikolaos mangea peu et but quelques rasades de vin fleurant les épices; une vague chaude l'envahit et il se sentit revivre.

Comme on ne venait pas le chercher, il décida de s'étendre pour quelques minutes. Mille questions l'assaillaient alors qu'il perdait conscience, mais il devrait se résoudre à n'en connaître la réponse qu'à son réveil. Son sommeil, bref, mais profond, le laissa tout à fait désorienté lorsqu'une main lui secoua doucement l'épaule.

— Allons, Nikolaos, il est temps de passer à table.

— À table? Ah! Oui, je ne suis plus en prison! Je vous suis dans un instant.

Il lui fallut plus qu'un instant pour recouvrer tout à fait ses sens, mais finalement remis, il se joignit à son hôte. Tandis qu'ils marchaient vers la salle à manger, il hasarda une question qui avait occupé son esprit jusque dans ses rêves :

— Qui était donc cette jeune femme qui visitait les prisonniers et qui...

— Qui t'a permis de sortir? Oui, tu as bien deviné, c'est à elle que tu dois cela. Elle s'appelle Zoé, son père est un pope fort respecté, un redoutable prédicateur. Tous les jeunes hommes de Mistra la convoitent, mais elle les comble d'attention, sans s'attacher à aucun; peut-être seras-tu l'heureux élu!

Il avait lancé cette phrase comme une boutade, sans pourtant parvenir à masquer un certain dépit.

— Allons-nous la voir ce soir? Ou peut-être demain? demanda Nikolaos d'une voix presque suppliante.

— Ce sera difficile, mon père ne s'entend guère avec les chrétiens de tout genre, comme tu le sais peut-être. Elle a un esprit vif et ouvert, mais s'il n'en tenait qu'à son père, Pléthon et tous les philosophes t'auraient rejoint en prison depuis longtemps! Ne t'en fais pas, Mistra a beau être la deuxième ville de l'Empire, tout le monde se connaît ici et tu la croiseras bien assez tôt. Tu as emporté avec toi un manuscrit très intéressant, encore plus intéressant depuis que les Turcs se sont rendus maîtres des détroits.

— Hum, hum, fit Nikolaos qui ne comprenait pas très bien, mais qui voulait faire bonne figure.

— Tu vois, Ératosthène prouve sans l'ombre d'un doute que la Terre est sphérique et, ce qui est encore plus

important, il nous en donne les dimensions exactes, soit 250 000 stades ou 30 000 milles romains.

— Oui, bien sûr, les savants du monde entier vont se passionner pour ce manuscrit.

— Les savants! Peut-être bien que oui, mais il y a d'autres gens que cela risque d'intéresser et les enjeux sont autrement plus importants.

— Hum, fit encore Nikolaos d'un air entendu qui ne trompa pas Andronic.

— Non... ne me dis pas que tu n'y as pas pensé?

Devant la mine déconfite de Nikolaos, il se rendit compte que même s'il connaissait l'importance scientifique du manuscrit, il ignorait l'ampleur de son utilité.

« Les Turcs commandent l'accès à l'Orient à la fois sur terre et sur mer; il y a désormais un mur infranchissable entre nous et les Indes. La route des épices est entièrement sous leur autorité, d'ici peu il n'y aura plus moyen d'importer quoi que ce soit sans leur accord. Si on sait que la Terre est sphérique et si on connaît sa circonférence, on peut déduire la distance à parcourir pour atteindre les Indes en passant par l'ouest! Avant la chute de Constantinople cela n'avait qu'une importance relative, mais dorénavant, il s'agit d'une information cruciale pour l'économie du continent européen. »

Nikolaos se sentait stupide de ne pas avoir deviné cet enjeu qui lui semblait maintenant si évident. Voilà pourquoi son maître avait insisté pour lui confier ce livre et nul autre! Grâce aux calculs d'Ératosthène on pourrait lancer une expédition vers les Indes en passant par l'ouest tout en ayant une idée précise de la longueur de la route à parcourir et des préparatifs nécessaires. La science du savant géographe allait donc servir le commerce!

« Demain, tu rencontreras mon père. Il s'intéresse à Ératosthène pour une autre raison que je vais t'expliquer, mais il sera sans doute sensible aux possibilités commerciales aussi. L'argent est le nerf de la guerre et la route vers l'ouest est notre meilleure chance de déjouer les Turcs. S'ils perdent le monopole de l'accès à l'Orient, toute leur puissance en sera ébranlée, on leur coupera l'herbe sous les pieds. »

Nikolaos savait compter comme n'importe qui. Si on connaissait la distance entre la Grèce et l'Inde à l'est et qu'on y additionnait la taille de l'Inde, il ne s'agissait ensuite que de soustraire ces données des 250 000 stades que faisait la totalité du globe pour connaître la longueur du trajet vers l'ouest. Cela était simple en théorie, mais puisque personne ne l'avait fait, il devait exister d'autres obstacles encore inconnus. Il fit part de ses doutes à son nouveau compagnon.

— La route vers l'ouest? Oui, sur papier je conçois que cela soit possible, mais la mer extérieure est-elle vraiment franchissable?

— Je crois même que certains ont déjà fait la traversée, mais dans l'autre sens. Tu vois, il y a quelques mois, un de nos bateaux est allé en Bretagne pour discuter d'une aide possible contre le sultan. Au cours du voyage, alors qu'ils avaient dévié au nord vers l'Hibernie, ils ont découvert une pirogue étrange qui dérivait. Elle était faite de peau et entièrement pontée, sauf pour une petite ouverture circulaire où un homme pouvait tout juste se glisser. À bord, il y avait bien quelqu'un, mais il était mort, sans doute à cause des privations du voyage. Cet homme de petite taille avait les yeux bridés à la manière des habitants de Catay et les Bretons interrogés à ce sujet affirmèrent qu'ils faisaient pareille découverte à l'occasion sur les plages désertes.

Manifestement, s'il est possible de passer du royaume de Catay, dont parlait Marco Polo, à l'Europe avec un minuscule esquif, à plus forte raison une expédition bien organisée pourrait y arriver. Il faut en persuader mon père qui, à son tour, saura convaincre le despote Démétrios Paléologue.

— Mais comment convaincre votre père ?

— En gagnant sa confiance. Je vais d'abord te parler de lui, pour que tu ne commettes pas d'impair en sa présence.

— Je sais déjà qu'il adore les dieux des anciens Hellènes, ce qui est une grande erreur, car nous savons tous que le seul Dieu est notre Seigneur dont le fils est mort sur la croix.

— Mais non, mon jeune ami, avec une pareille attitude, tu es mal parti si tu désires lui plaire ! Ce sont au contraire le christianisme et les autres religions modernes qui se trompent. Si tu passes un peu de temps ici, tu t'en rendras compte. Regarde combien il y a de schismes dans le seul monde chrétien, sans compter les Ottomans qui croient en un autre dieu, et les Perses qui adorent le feu et Ahura Mazda ! Chacun affirme qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que c'est le leur. N'est-il pas plus logique de dire qu'il existe plusieurs dieux ?

— Oui, ou que tous ces dieux ne sont que diverses représentations d'un même être.

— Voilà qui est raisonner correctement ! Mon père a développé une théorie très cohérente à ce sujet. Il y a parmi tous les peuples de la Terre des *koinai ennoiai*...

— Des « pensées communes » ?

— Oui, ou des « croyances communes » si tu préfères ; par exemple, la plupart des peuples reconnaissent que le meurtre est un crime, que l'inceste en est un aussi.

— Oui, je suis d'accord, mais certains peuples ont des coutumes que nous ne partageons pas, par exemple les Ottomans ont plusieurs femmes.

— Tout à fait, ce sont là des coutumes particulières qui émanent de croyances particulières, mais mon père s'intéresse aux croyances *communes*. Si on fait la somme, puis la synthèse de toutes les croyances de l'humanité, on obtient une série d'opinions que nous partageons tous et c'est sur ces bases que doit être constituée la religion. Plutôt que de chercher à se diviser en établissant des dogmes exclusifs à chacun, mieux vaut avoir une religion commune que tous les peuples acceptent et adaptent ensuite à leurs propres mœurs ; cette religion ne doit pas être dictée par une révélation, mais guidée par la logique et la science. C'est pour cela que mon père s'intéresse au texte d'Ératosthène : Pléthon veut connaître l'étendue complète de l'*æcoumène*, de l'espace habité de la surface terrestre en d'autres termes, afin de pouvoir répertorier l'ensemble des peuples qui y vivent et connaître leurs diverses coutumes.

— Mais c'est une tâche colossale, impossible !

— En effet, et il sait bien qu'il n'y arrivera pas tout seul, mais c'est la mission qu'il nous livre en héritage.

— Et les dieux de la Grèce ancienne dans tout ça ?

— Ce sont les dieux de tous, vivant ensemble dans le panthéon. Bien sûr, les dieux que mon père adore ne sont pas exactement comme les poètes de l'Antiquité les dépeignent : tu sais Zeus, colérique et coureur de jupons, Poséidon, jaloux de son frère. Non, non, les dieux de l'Olympe symbolisent une série de valeurs importantes qui existent en harmonie selon une hiérarchie très stricte, mais... je vois que je t'ennuie.

— Non, pas du tout, mais je suis épuisé.

— Bien sûr, évidemment. Allons dîner, nous parlerons d'autre chose, peut-être même de cette Zoé qui semble habiter tes pensées.

À vrai dire, le pauvre Nikolaos pensait bien à Zoé, mais il rêvait surtout d'un sommeil sans cauchemars.

D'ailleurs, il n'avait entendu que la voix de cette dame qu'il imaginait jeune et agréable. Peut-être n'aurait-il pas su la reconnaître eût-elle été droit devant lui ?

CAHIER XVII

LE LENDEMAIN, Nikolaos fut invité à rencontrer Pléthon juste après son frugal déjeuner, composé de quelques olives, de figues et d'eau. Le vieux sage, à force de vivre au milieu des oliviers millénaires, semblait lui aussi défier le temps. À l'aube de ses 99 ans, il trouvait encore la force de dicter une lettre à son ancien disciple, Georges Gennadius Scholarios, fraîchement nommé patriarche de Constantinople par Mehmet II. Scholarios ne s'entendait plus avec Pléthon depuis que le premier s'était détaché de son maître en adhérant à l'école aristotélicienne, alors que Pléthon poursuivait tout naturellement l'œuvre de Platon.

Leur désaccord s'était cristallisé lors du concile de Florence de 1438, visant à réconcilier l'Église d'Orient et celle de Rome, ce que Pléthon était prêt à accepter, alors que Scholarios s'y opposait farouchement sur la base traditionnelle du *filioque*. Ce simple mot synthétisait la mésentente entre l'Est et l'Ouest du monde chrétien. En effet, pour les orthodoxes, l'Esprit est issu du Père *par* le Fils, c'est le Père qui est premier par rapport au Saint-Esprit, tandis que pour les catholiques, il procède du Père *et* du Fils, ce qui se dit *filioque* en latin. Pléthon voyait avant tout les similarités entre les religions, mais Scholarios, toujours amateur de diatribes, n'appréciait que les différences et

cette ridicule disparité engendra un débat sans fin qui fit presque échouer la réunion des Églises.

Pléthon répondait donc à une missive particulièrement déplaisante où Scholarios traitait son vieux maître comme un ignorant. Heureusement, le vieil homme encore en pleine possession de ses moyens parvenait à répondre du tac au tac à ces provocations, sans perdre sa dignité ni son calme.

Andronic avait mis en garde Nikolaos en lui rappelant l'âge de son père. Il lui avait conseillé de laisser le vieux sage parler sans l'interrompre, quel que soit son propos, et cela même s'il se répétait ou ne semblait pas avoir entendu ses réponses, car Pléthon se parlait autant à lui-même qu'à ses interlocuteurs.

Une fois sa lettre terminée, le philosophe porta son attention vers Nikolaos qu'il reçut simplement, s'enquérant des circonstances de son départ de Constantinople. Pléthon fit remarquer que son ennemi acharné venait d'être nommé patriarche par Mehmet II et qu'il avait pour mission de faire accepter le règne ottoman aux Grecs orthodoxes restés au pays ; il conclut par cette remarque incendiaire :

« Ça ne devrait pas être difficile pour lui de les faire changer d'idée étant donné qu'il change lui-même d'opinion au gré des vents qui font tourner la girouette lui tenant place de cervelle. »

Puis, sans transition aucune, il se mit à discourir sur le traité d'Ératosthène.

— Vous voyez, jeune homme, comme tout le monde le sait, la Terre est une sphère. Nous vivons dans l'hémisphère nord et ceux qui vivent dans l'hémisphère sud, au-delà des sources du Nil, vivent aux antipodes, ce qui signifie qu'ils ont les pieds posés sur le sol contre les nôtres.

Marchant ainsi la tête en bas, ils doivent avoir des mœurs fascinantes et totalement à l'opposé de nous. Bon ! Nous nous entendons là-dessus, mais jusqu'à Ératosthène, on ne savait pas s'il était possible de se rendre aux antipodes, car on ne connaissait pas les dimensions exactes de la Terre. Ce problème a été résolu de façon simple et élégante par le grand géographe, savez-vous comment ?

Nikolaos s'empressa de répondre :

— Oui, bien sûr, cela est écrit dans le manus...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase, car un bon coup de coude d'Andronic lui rappela qu'il fallait laisser parler le vieil homme. Nikolaos se ravisa aussitôt.

« Enfin, je crois que c'est là, fit-il en pointant le manuscrit, mais je n'ai pas bien compris. »

— Soit, puisque vous le demandez, je vais vous l'expliquer. Ératosthène, comme tous ceux qui suivent les enseignements du divin Platon, était avant tout un savant mathématicien. Ainsi que vous le savez sans doute, jeune homme, la Terre est une sphère et peut donc être divisée en trois cent soixante degrés.

Nikolaos approuvait sagement de la tête, tandis que Pléthon continuait, mais le jeune homme n'écoutait plus. Il pensait à cette jeune femme qu'il avait abandonnée sur la route de Kastri et, surtout, il tentait d'imaginer quelle était cette autre femme à la voix suave, à la diction parfaite, qu'il avait entendue dans sa cellule. De temps en temps la voix de Pléthon refaisait surface et le raccrochait au réel pour une fraction de seconde.

« ... envoya un collègue à Sienne qui est située directement au sud d'Alexandrie à une distance de 5 000 stades... l'angle de $7^{\circ} 2'$ que le soleil faisait avec la verticale lorsqu'il était à son zénith. »

Nikolaos imaginait Zoé dans un halo de lumière, se déplaçant en silence comme une apparition ou un ange descendu des nuées pour le sauver.

« ... si $7^{\circ} 2'$ correspondent à 5 000 stades, alors 360° nous donneront 250 000 stades, soit, soit... »

À cette étape Pléthon se retourna vers son fils.

— Soit 30 000 milles romains, père.

— Ah! Voilà! 30 000 milles, c'est bien ça. Avec les années, je ne suis plus aussi rapide dans mes calculs. Connaissant cette distance, il n'est pas irréaliste de croire qu'on pourrait nouer des liens avec les peuples du monde et apprendre leurs coutumes. Évidemment, mon fils pense surtout au commerce avec l'Inde, mais moi j'espère terminer mon recensement de tous les peuples de la Terre. Enfin, laissons, laissons. Cela devra attendre car nous avons des préoccupations autrement plus urgentes. La menace turque gronde à l'est et je crois enfin avoir convaincu le despote de mettre sur pied une véritable armée de citoyens. Les mercenaires ne sont pas fiables, ils vont toujours vers le plus offrant et changent de camp lorsque le vent tourne. Le despote a déjà fait reconstruire l'*hexamilion*, le mur de six milles qui bloque l'entrée du Péloponnèse, mais si notre résistance venait à flancher, il faudra apporter les données d'Ératosthène en Italie.

Le silence qui suivit éveilla Nikolaos.

— Alors, croyez-vous pouvoir libérer Constantinople avec ces soldats citoyens? demanda-t-il en sortant de son songe éveillé.

— Constantinople? Tu veux dire Byzance jeune homme? Non, nous ne pourrons pas la reconquérir, car nous ne le voulons pas. L'impérialisme est un mal, les empires sont contre nature, tout comme les religions qui visent à convertir la terre entière. La véritable, la seule

patrie des Hellènes est le Péloponnèse. C'est ici que nous étions à l'origine et nous l'habitons depuis les temps immémoriaux où les fils d'Héraclès y sont revenus après leur exil. À chaque peuple son génie propre, sa propre version de la religion ancestrale et sa terre; c'est à ce prix que nous arriverons à nous entendre ici-bas. Cela ne nous empêche pas de partager des idées sur les hommes et sur les dieux.

— Les fameuses *koinai ennoiai*.

— Parfaitement, tu comprends vite, mais ce qui importe avant tout c'est la science. Le savoir est la clef de notre survie.

Après cette envolée, la respiration de Pléthon devint saccadée et il demanda l'aide de deux serviteurs pour l'allonger sur un lit. Andronic conduisit Nikolaos dans une pièce attenante et revint au chevet de son père. À travers la cloison, Nikolaos entendit son ami reprocher à Pléthon de ne pas être raisonnable et de se surmener. Sa voix empreinte d'inquiétude témoignait de son amour pour un père qui ne pouvait espérer vivre encore longtemps. Après quelques instants, il revint, toujours souriant.

— Tout va bien! Juste un peu de surmenage. Viens, allons marcher, l'exercice active l'esprit à ce que disent les philosophes péripatéticiens!

Il conduisit Nikolaos en direction du *Péribléptos*, un magnifique monastère situé à l'extrême sud de la ville, qu'on atteignait en empruntant un sentier étroit et sinueux. Chemin faisant, ils poursuivirent la discussion.

— Tu crois que les Latins vont nous aider?

— Non, cela n'est pas dans leurs intérêts. Pour eux, nous sommes quantité négligeable. Ils croient qu'ils vont pouvoir négocier avec les diplomates de l'Empire ottoman pour obtenir une voie vers l'Orient, mais les Turcs sont

plus fins négociateurs que ces abrutis du nord et ils vont emporter la mise.

— Pléthon ne semble pas regretter l'Empire byzantin.

— Il regrette la destruction et les souffrances qu'occasionne la guerre, mais l'Empire byzantin tout comme l'Empire ottoman sont des aberrations, à l'image de la religion chrétienne et de celle des musulmans. La notion d'empire confond tous les peuples dans une masse de gens partageant la même idéologie ; c'est aussi ce que veulent faire le christianisme et l'islam en soumettant tous les peuples à la même règle. Les deux ignorent les particularités régionales qui sont si chères à Pléthon alors que nous pouvons partager des idées et des croyances communes...

— Vos fameuses *koinai ennoiai*, répéta Nikolaos avec un brin de lassitude dans la voix.

— Pas les nôtres, celles de tous, nous pouvons avoir des idées communes tout en gardant nos identités ethniques propres. Un monde pacifique où tous s'entendent parce que personne ne veut convaincre l'autre qu'il possède la vérité, voilà le rêve de Pléthon.

— Un rêve impossible.

— Pas tout à fait, pense à l'Empire romain au temps des païens. Le polythéisme permettait à tous de garder leur propre religion, sans empiéter sur celle des autres. Cette idée s'est butée au dieu unique des Juifs et à l'entêtement des Romains qui insistaient pour que tous vénèrent l'Empereur comme un dieu. Une idée aussi bête que celle des chrétiens qui veulent imposer leur dieu unique à ceux des peuples de l'Asie mineure qui sont toujours polythéistes.

— Une des croyances communes à chaque peuple est celle de sa supériorité sur les autres... tant qu'il y aura des hommes, il y en aura un qui voudra imposer sa pensée.

— Peut-être, mais si tous vivent dans l'égalité, cela sera plus difficile que si des peuples sont opprimés.

— Oui, certes, mais votre système tourne encore autour de l'idée que le ou les dieux existent. On serait peut-être mieux sans dieux. Les gens de Byzance croyaient en Dieu et ils sont morts.

— Pas tous! Les survivants sont nombreux. Selon la coutume turque, les pillages ont cessé après trois jours. De plus, ils ne sont pas responsables de toutes les exactions, car il y avait aussi des mercenaires de toutes les nations dans cette armée. Depuis, Mehmet II a offert une amnistie aux survivants et, ainsi que tu l'as entendu, il a même sorti Scholarios de prison pour le faire patriarche... Tu as pu constater que mon père n'en est pas enchanté, ce Scholarios est un fanatique, l'homme d'une seule idée et la mauvaise en plus!

— Je me demande quand même s'il ne vaudrait pas mieux traiter tous les hommes comme des dieux plutôt que de chercher les dieux dans le ciel.

— Des hommes-dieux! Comme Jésus et Alexandre? On a déjà essayé ça et tu vois le résultat!

— Ouais, bon, d'accord, je vais y repenser un peu plus sérieusement...

La conversation aurait pu se poursuivre pendant des heures, car une fois lancé, Andronic était intarissable, mais d'autres tâches l'attendaient. Il dut s'excuser en donnant rendez-vous à Nikolaos pour le soir même, afin d'assister à la lecture des pages essentielles du *Traité des lois* de Pléthon, son œuvre maîtresse.

— Va mon bon ami, une fois de plus je te lasse et c'est normal, tu es jeune et tu as d'autres rêves en tête. Je te conseille de visiter la ville un peu. Tu peux monter au château de Villehardouin si tu en as le courage, mais

la pente est raide. Ensuite, rends-toi devant le palais, la grande place est un lieu où on fait parfois de bien jolies rencontres...

Cette dernière phrase avait été prononcée avec un clin d'œil complice qui fit rougir Nikolaos.

Et s'il voyait Zoé?

Arriverait-il à la reconnaître?

Et si oui, que faire?

CAHIER XVIII

NIKOLAOS ERRA pendant quelques heures, presque aveugle aux beautés de la ville, tant il espérait rencontrer sa bienfaitrice au détour d'une rue. Dix fois, il crut la reconnaître et s'avança derrière une jeune femme pour la dépasser, puis se retourner stratégiquement afin de la voir de face. Dix fois, il fut déçu dans ses attentes. Finalement, il alla s'asseoir dans un tripot de la ville basse situé aussi loin que possible de la masse des églises, de peur de rencontrer le père de sa bienfaitrice.

Il passa le reste de l'après-midi à siroter un excellent vin rouge épicé à la cannelle, en se demandant à la fois ce qu'il pouvait et ce qu'il devait faire. Après un repas frugal, il se rendit au domicile de Pléthon en préparation de la soirée qui, l'assurait-on, allait être brillante.

Quand les ombres eurent envahi les rues, ce qui arrive assez tôt dans les replis de l'imposante chaîne du Taygète, il se rendit au palais du despote où une assemblée choisie commençait à s'amasser. En écoutant leurs conversations et en observant leurs grands airs, un visiteur non averti eût cru que la ville de Mistra était peuplée de philosophes, mais il n'en était rien. La plupart des convives étaient là avant tout pour voir et se faire voir, même s'ils émaillaient leurs discours de termes recherchés, agrémentés de signes

de tête dubitatifs ou approbatifs. Cette dernière remarque était d'autant plus vraie que la soirée allait être volontairement dépourvue de spéculations philosophiques, puisque Démétrios Paléologue avait fait promettre à Andronic de ne lire que les pages où le philosophe n'exposait pas ses vues sur la religion des anciens Grecs. Il allait donc se limiter à l'économie agraire et à l'unité de tous les Hellènes, sujets rassembleurs s'il en était.

Andronic était un grand orateur et, grâce à sa conviction sincère, il savait emporter l'assentiment de tous ; même le père de la mystérieuse Zoé, dupé par son éloquence, avait déclaré que le vieux Gémistos semblait revenir dans le droit chemin.

Après la séance, les hôtes se réunirent dans la grande salle de bal pour fraterniser et acclamer le despote éclairé qui les avait conviés. Il va sans dire que l'objet de leur reconnaissance envers Démétrios Paléologue s'étendait aussi aux succulents hors-d'œuvres et aux rafraîchissements qu'on leur promettait. Pendant que des serveurs circulaient avec des coupes de vin, des plateaux d'olives et des assiettes de feta saupoudrée d'origan, les membres de l'assistance arrivaient plus ou moins en retard, au gré des conversations qui les avaient retenues dans les grands escaliers en pin maritime ornant l'édifice.

Nikolaos, fort intimidé par la présence du despote que nombre de convives tutoyaient comme un ami, se tenait à l'écart. Observant tout ce que Mistra comptait de noble et de roturier, il admirait les grandes dames et les nobles vieillards, les jeunes fougueux qui naviguaient d'un groupe à l'autre, quittant quelques amis en riant aux éclats pour aller se joindre à d'autres et poursuivre leur discussion avec aisance, comme s'ils avaient été parmi eux depuis le début. Les hommes faits attendaient qu'on les aborde avec

déférence, car c'eût été contraire à leur rang de se montrer avide de compagnie.

Tapi près d'une fenêtre, à demi caché derrière un rideau, Nikolaos était terrifié à l'idée que l'on prenne le messenger pour le message et que quelqu'un se mette en tête de l'interroger sur le précieux document dont il avait été le dépositaire. Il avait en effet vite compris que si sa science suffisait à épater une jeune paysanne, elle était tout à fait déficiente devant celle des amis de Pléthon qui constituaient le véritable noyau d'authentiques érudits venus assister à la présentation.

Discret et tremblant, il observait donc les allées et venues des convives, lorsque son attention fut attirée par l'entrée d'une personne dont la vue provoqua chez lui un long frisson, évoquant à la fois la stupeur et l'excitation. C'était elle! Comment avait-il pu douter un instant qu'il la reconnaîtrait? C'était comme douter de reconnaître le soleil à son lever ou la lune voguant sur l'azur de la mer.

Zoé venait de franchir le seuil de la porte au bras de son père. Aussitôt qu'elle put avoir un contact visuel avec des connaissances, elle laissa ce dernier en s'inclinant majestueusement et rejoignit un groupe d'hommes, jeunes et bien mis, qui la saluèrent aussi respectueusement que si elle fût une reine. Il faut dire que la jeune femme que Nikolaos n'avait vue que dans la lueur indécise de la geôle était absolument éblouissante dans sa robe de soie bleu outremer. Il découvrait avec une admiration proche de l'extase ses cheveux noirs, dressés en chignon, d'où tombaient quelques volutes sur ses tempes ceintes d'un bandeau de vermeil. Presque malgré lui, le regard de Nikolaos suivait la courbe de son cou délicat qu'effleuraient de longues boucles d'oreilles. Le profil racé de sa mâchoire bien découpée et le feu de ses yeux vifs persuadèrent le jeune homme qu'il ne

pourrait désormais regarder qu'elle seule. Du fond de ses souvenirs, il lui semblait reconnaître les reins cambrés et la taille de guêpe de cette femme à la silhouette altière qu'il avait récemment entrevue dans son cachot.

Contrairement aux autres filles de bonne famille, elle n'avait pas passé son enfance à l'abri du soleil, ce qui expliquait sans doute la grande taille et la fière prestance qui la distinguaient de ses amies, car les cas de rachitisme n'étaient pas rares chez les jeunes femmes ayant coutume de protéger la fraîcheur de leur teint par des ombrelles, des voiles ou des chapeaux. Sa peau légèrement ambrée luisait sous les lampes et évoquait le teint de celle que les anciens nommaient l'*Aphrodite d'or*. Sa beauté dévastatrice, enchanteresse, à vrai dire presque surnaturelle, occupait tous les regards et troublait tous les esprits : ceux des hommes qui l'admiraient, ceux des femmes qui l'enviaient.

À répétition, elle passait sa main gauche sur son front, puis la glissait sur sa tempe pour relever d'un geste lent et délibéré quelques boucles rebelles. Lorsqu'elle parlait à quelqu'un, elle approuvait de la tête en donnant l'impression à son interlocuteur, séduit à l'avance, qu'il était la personne la plus importante au monde. Inévitablement, lorsqu'elle le quittait pour une autre conversation, il avait le réflexe de tendre la main pour la retenir puis, comme cela n'était pas possible, il la suivait du regard dans l'espoir de la capturer avec le filet de ses désirs. À d'autres moments, elle affichait un intérêt particulier pour une discussion en déposant un index sur ses lèvres pulpeuses, marquant ainsi un effort de concentration. Nikolaos découvrit plus tard que le geste d'entrouvrir les lèvres pour mordiller son index était le signe d'un ennui croissant qui menait inévitablement à son départ.

Devant une telle scène, il ne put s'empêcher de se dire à lui-même :

« Jamais elle ne me remarquera ni ne me parlera, mais mon dieu que je suis heureux d'avoir seulement pu poser les yeux sur elle ; quel être exceptionnel, quelle vision de rêve. »

Il était occupé par ces fines analyses, lorsqu'il vit le regard de la jeune femme s'éclairer à l'instant même où il croisait le sien. Aussitôt Nikolaos fut pris d'une indicible panique. Il recula instinctivement en palpant le mur derrière lui dans l'espoir d'y trouver une porte dérobée ou un épais rideau derrière lequel il pourrait se cacher. Sentant le mur parfaitement lisse, il regarda autour de lui, persuadé de découvrir un important personnage dont la vue expliquerait l'intérêt de la jeune femme pour ce coin reculé de la pièce, où il croyait être inaccessible, comme l'anachorète dans sa cellule.

Une fois ces deux espoirs réduits à néant, il se retourna lentement, prêt à faire face héroïquement à la reine de la soirée, aussi humblement que s'il eût été en présence de l'impératrice elle-même. Ce retour fut heureux car, à peine avait-il eu le temps de se remettre en position et d'afficher une posture correcte, que Zoé se tenait déjà devant lui. Ses premiers mots furent amicaux, mais railleurs, car elle avait bien deviné le trouble de Nikolaos.

— N'est-ce donc pas là mon savant prisonnier ? Vous avez bien meilleure mine que la dernière fois et je me réjouis de vous voir parmi nous !

Son prisonnier ! Elle ne croyait pas si bien dire, car Nikolaos était dès lors son otage, à la fois entravé par la beauté ensorceleuse et menotté par l'assurance de Zoé. Ce qu'il répondit ne vaut même pas la peine d'être écrit, tant il se trouva à court de moyens. Néanmoins, il eut la présence

d'esprit de se diriger vers un plateau où des verres finement ciselés étaient remplis d'un délicieux vin résiné. Il en but une bonne rasade qui l'aida à recouvrer ses esprits. Pivotant sur lui-même avec une agilité peu commune, il revint vers la jeune femme encore étourdie par son manège. Il se lança alors dans un discours qui imitait, autant que faire se peut, ceux qu'il avait entendus dans les meilleurs cercles constantinopolitains.

— Mille excuses ma chère bienfaitrice, mais à la vue de votre resplendissante beauté, je me suis senti comme embrasé par un soleil de juillet et ma gorge desséchée par votre lumière n'a pu chanter vos louanges avant d'être rassasiée par ce divin nectar.

La seule réponse qu'il obtint fut un éclat de rire sonore qui fit se retourner toute la salle. Quoi! Quelqu'un avait réussi à faire rire Zoé? Elle qui, en toutes occasions, dominait la conversation et imposait à la fois le thème et le ton. Ce jeune homme tout frais arrivé de Byzance était-il à ce point fin d'esprit?

Nikolaos ne comprenait pas parfaitement la situation, mais il était assez intelligent pour réaliser ce que sa tirade avait de ridicule et il sourit largement, sans se laisser aller jusqu'à un éclat de rire. Elle n'avait que ri, mais c'était tout de même à lui de parler.

« Je vois avec joie que vous êtes indifférente aux flatte-
ries, j'en suis fort heureux, car je ne suis guère féru en la
matière, ayant passé presque toute ma vie en la compagnie
silencieuse, mais passionnante des livres. Néanmoins, sans
la moindre flagornerie, je dois concéder que je vous dois la
vie, comme ce héros qui jadis arriva en Phéacie... »

— Je n'en demande pas tant, je ne suis pas plus Nausi-
caa que vous n'êtes Ulysse. Racontez-moi plutôt comment

vous êtes arrivé jusqu'ici. On m'a dit que vous étiez un jeune homme fort sage et fort instruit.

Ce faisant, elle mit son bras sous le sien et le guida vers une passerelle percée de fenêtres qui joignait deux ailes du palais. Chaque ouverture révélait une nouvelle perspective sur la vallée et les montagnes enveloppées du bleu de la nuit. Ils parlèrent ainsi pendant de longues minutes jusqu'à ce que le père de la jeune fille, inquiet de ce que les mauvaises langues pourraient dire, envoie une femme, d'âge mûr et respectable, mander son enfant et les séparer.

Les journées suivantes furent marquées par une suite de rencontres brèves où les deux discutaient de tout, sauf d'eux-mêmes. Il la guettait avant la messe quotidienne, elle l'attendait après l'office et ils marchaient quelques minutes sous l'œil réprobateur de la vieille femme qui suivait Zoé dans ses moindres déplacements.

Nikolaos ne savait ni que faire ni que penser, tant sa rencontre avec Zoé avait bouleversé ses certitudes. Il ressentait pour elle de la gratitude ; même s'il n'en avait pas parlé ouvertement, il comprenait bien que sa libération n'avait eu lieu que grâce à elle. Zoé avait sans doute expliqué au fils de Pléthon sa rencontre avec le prisonnier et la nature de son colis. D'un autre côté, elle était incontestablement la plus belle femme que le monde ait enfantée et il ne pouvait demeurer indifférent à sa grâce et à sa beauté. Certes Pyrrha était une jeune femme charmante, mais elle était sauvage et sans vernis, sa beauté naturelle douce et fraîche enjôlait sans transpercer le cœur, tandis que Zoé ! Elle était si gracieuse, si belle, si digne, si racée ; son cou délicat comme un roseau lui donnait fière allure, son regard était tranchant comme l'acier. Elle marchait d'un pas aérien qui lui donnait des airs de déesse. Si l'univers avait déjà connu

son égal, ce fut sans doute sous les traits de la belle Hélène que l'on disait insurpassable.

Le jeune homme se sentait ridicule devant elle, mais le doux tourment qu'il ressentait l'intoxiquait et excluait toute retraite. Sans doute, il ne différait pas en cela des autres jeunes de son entourage, mais son statut d'étranger et le fait qu'il avait ses entrées auprès de la famille de Gémisthos éveillaient temporairement l'intérêt de la jeune femme. Sa seule présence lui tendait l'âme comme la corde d'une cithare qui vibrait au son de ses paroles. Devenue la chef d'orchestre de son cœur, elle lui commandait l'esprit et insufflait un vent de panique lorsqu'elle approchait. Il n'arrivait pas à être lui-même et se donnait des airs faussement recherchés, alors qu'il aurait voulu lui parler du fond du cœur. Mais comment l'aborder franchement sans la décevoir ?

Appréciait-elle vraiment le jeune guindé qu'il prétendait être et allait-elle aimer ce qu'il était vraiment ?

De son côté, il n'y avait aucun doute, il était amoureux fou de sa grâce divine, de son esprit fin et avenant. Rien d'autre ne comptait plus pour lui, il était aveugle au passé et à l'avenir.

Heureusement, Andronic était là et leurs fréquentes conversations permettaient au jeune Icare de redescendre sur terre quand elles ne l'élevaient pas plutôt vers de plus hautes sphères, comme en fait foi la discussion suivante. Nikolaos avait coutume d'écouter le fils de Pléthon sans s'attarder au contenu, parfois austère, de ses démonstrations, mais il se laissait bercer par la voix chaude et passionnée d'Andronic qui lui exposait les théories de Gémistos.

— Dans le *Traité des lois*, son œuvre maîtresse, mon père explique une des *koinai ennoiai* fondamentales, soit l'idée que l'homme est composé de deux natures, l'une

mortelle, l'autre immortelle. Il existe en tout trois essences possibles : premièrement la nature toujours pareille à elle-même et qui ne change pas, deuxièmement la nature éternelle, mais qui change dans le temps et troisièmement la nature mortelle. En l'homme, deux natures se rencontrent, mais restent dissociées : la nature animale et mortelle d'un côté et la nature immortelle de l'autre. En effet, si la nature mortelle et l'immortelle s'associaient trop, la mortelle deviendrait immortelle et l'homme serait alors un dieu.

— Un homme-dieu... dit Nikolaos d'un air rêveur.

— Ces idées sont aussi vieilles que le monde, mais mon père s'inspire toujours de la pensée de Zoroastre telle qu'elle est professée par Platon et Pythagore. Bien sûr, aucun peuple n'est athée et tous ont des idées sur la divinité, mais cette doctrine perse est la meilleure, car elle est la plus ancienne. En effet Zoroastre est, selon les calculs de mon père, plus ancien de cinq mille ans par rapport au retour des Héraclides. Or, les sages s'inspirent des traditions les plus anciennes, tandis que les sophistes ne visent qu'à la nouveauté; voilà pourquoi mon père condamne les nouvelles religions.

Nikolaos écoutait, mais n'approuvait pas :

— Mais, si on se borne à suivre les croyances anciennes, cela signifie qu'on ne peut pas faire avancer la science!

— Non, au contraire, la science moderne doit tenir compte des savoirs anciens, tout en les faisant avancer. C'est une perte de temps que de réinventer la roue, mais on peut prendre une roue ancienne et l'améliorer. Le but de la littérature n'est-il pas de transmettre des savoirs? De plus, pour mon père, aucun sujet ne doit rester à l'abri de nos efforts, même les dieux. En effet, si les dieux ont mis en nous le désir de comprendre l'univers, c'est qu'ils désiraient que nous le fassions.

Ils devisaient ainsi le long du chemin de garde longeant la base des remparts. Au loin, les maisons blanches de Sparte illuminaient la plaine fertile que bordait une double muraille de montagnes. Dans la lueur indécise du couchant, on aurait dit les voiles des barques mouillant paisiblement devant Constantinople ; les herbes hautes ondulaient sous une légère brise, telles des vagues dans une mer de verdure. Andronic se tenait légèrement derrière Nikolaos en murmurant :

— Tout est si paisible et pourtant, la menace s'approche comme un orage lointain. L'Empire turc ne peut tolérer notre présence encore longtemps, nous devons nous défendre ou disparaître...

Nikolaos s'appêtait à répondre lorsqu'il aperçut au détour du sentier sinueux deux silhouettes familières : Zoé et sa duègne, dont il ne savait toujours pas le nom mais à laquelle il avait affublé le sobriquet peu flatteur de « Cerbère », en l'honneur du gardien des enfers, terrassé par Héraclès.

Il se sentit rougir, mais continua courageusement sa route, tout en agissant comme s'il ne les avait pas vues. Une fois arrivé à sa hauteur, il inclina légèrement la tête en guise de salut, mais il fut interrompu par Zoé qui lui saisit le poignet.

— Que d'indifférence monsieur, est-ce ainsi que l'on se conduit à Constantinople ? Ici nous avons coutume de reconnaître nos amis.

— Mille pardons, mais je ne voulais pas m'imposer...

— Vous imposer ! Un « bonjour » n'est pas une imposition que je sache !

Elle approcha ses lèvres de son oreille gauche jusqu'au moment où le jeune homme sentit son souffle.

— Je marche ici tous les soirs, Nikolaos le copiste, et cette duègne est à mon service. Si vous tenez à me voir, c'est à vous de le montrer. Il est des choses qu'une femme ne peut se permettre, mais pour un homme tout est possible.

Nikolaos comprit son faux pas : à force d'être respectueux, on en devient distant et on passe pour un prétentieux. La jeune femme était une personne distinguée certes, mais elle n'en demeurait pas moins une jeune femme et lui, un jeune homme ; sans lui donner de droits, cela créait des attentes.

Il lui fit un large sourire et ajouta sur le ton de la confiance :

— Zoé, puisque tel est votre nom, un nom que je chérisais d'abord parce que je vous dois ma délivrance, mais qui est maintenant pour moi celui de la plus adorable des femmes, je vous attendrai ici chaque jour.

La duègne qui faisait semblant de regarder ailleurs, sourit en entendant cette promesse et Nikolaos se demanda si elle était là pour protéger la jeune femme ou pour cautionner ses rencontres.

Quoi qu'il en soit, Nikolaos et Zoé se quittèrent ainsi, sans s'être fait de réelle confiance, mais chacun convaincu d'avoir vu dans le fond du cœur de l'autre.

CAHIER XIX

LE LENDEMAIN soir, alors que dans la plaine le berger poussait son troupeau vers la crèche, Nikolaos, habillé de neuf et délicatement parfumé, marchait d'un air faussement nonchalant sur le sentier bordant la forêt. La piste longeait d'innombrables cascades qui dévalaient la pente en s'engouffrant dans les crevasses avant de ressurgir impétueusement entre les rochers. La journée avait été particulièrement chaude et nombre de citoyens avaient délaissé la ville pour profiter de l'air frais et humide des sommets transporté par l'onde écumante. Au loin, ils contemplaient la plaine de Sparte et sa corolle de montagnes teintées de rose et de bleu par le soleil languissant, tandis qu'à l'extrême sud, la Méditerranée fardait l'horizon d'un fin trait argenté.

Comme il s'y attendait, au bout de quelques minutes, il vit Zoé et sa sévère accompagnatrice qui le précédaient sur la voie. Il pressa le pas pour les rejoindre. Après les salutations d'usage et quelques bons mots pour la vieille dame, Nikolaos, que l'ombre de la forêt n'effrayait pas, mit la jeune femme au défi de le suivre s'il avançait plus profondément dans la montagne. Elle comprit tout de suite qu'il s'agissait d'un subterfuge pour se débarrasser, ne fût-ce qu'un instant, de leur cerbère et, après une seconde

d'hésitation, elle s'élança à vive allure sur un sentier perpendiculaire menant tout droit vers les cimes.

Jeune et impulsive, elle prit rapidement une longue avance sur la vieille dame et s'amusait follement à voir la pauvre duègne les suivre péniblement avec une respiration sifflante. Après un moment, par pitié pour la vieille, Nikolaos convainquit Zoé d'attendre au détour d'un sentier. Là, guettant côte à côte son arrivée, ils se sourirent, le visage éclairé par les quelques rayons de la lune qui arrivaient à percer la ramure des chênes et les frondaisons des lauriers roses bordant le sentier. Il voyait la poitrine de Zoé se gonfler alors qu'elle reprenait son souffle et il sentait tout près de lui sa chaleur et son parfum. Il aurait voulu que ces instants durent une éternité ou bien mourir sur le coup pour emporter cette sensation enivrante dans l'autre monde, mais Zoé, qui ressentait un trouble égal, se mit à rire bruyamment pour rompre ce charme potentiellement dangereux pour elle. Cet instant magique prit fin à l'arrivée de la vieille, mais il acheva de faire basculer Nikolaos dans sa folie amoureuse.

Dans les jours qui suivirent, ils se rencontrèrent de plus en plus fréquemment sur le *foros*, la grande place entourée de trois côtés par les palais. Cette agora d'où partait la route principale était à vrai dire le seul endroit vraiment plat de la ville et ses abords grouillaient de monde en fin de journée, lorsque l'air frais des montagnes descendait sur Mistra. Les jeunes femmes élégantes manquaient rarement ce rendez-vous quotidien et, par un curieux hasard, les jeunes hommes qui déambulaient sur la place en fin de journée portaient toujours leurs plus belles tenues.

Malgré sa passion dévorante pour Zoé, Nikolaos pensait souvent à Pyrrha avec au cœur un sentiment de regret mêlé d'un brin de culpabilité; à vrai dire, en amoureux

égoïste et irréfléchi, il aurait voulu que son amie gitane fut à ses côtés pour partager son bonheur sans l'entraver. Souvent, quand la journée s'achevait au son des grillons s'escrimant dans le soir tombant, il se rendait seul à la lisière de la forêt et s'asseyait sur une grosse pierre bordant un torrent.

De là, il observait d'abord la brume qui montait dans la vallée à ses pieds, pour tenir à l'abri la Terre assoupie ; alors il prononçait le nom de la Gitane à voix haute dans le secret des flots retentissants. Ensuite, son regard se posait invariablement au ciel, vers le septentrion, car là-haut, l'étoile Polaire lui montrait la route vers Kastri. Après avoir poussé maints et maints soupirs qui n'arrivaient pas à apaiser sa peine, il rentrait d'un pas lent sans se douter qu'au même moment Pyrrha faisait la même chose et nourrissait de semblables sentiments.

Les jours passaient, toujours dans le même bonheur insouciant où Nikolaos remettait au lendemain les décisions difficiles. Il en allait autrement pour Andronic qui commençait à s'inquiéter de la passion de son jeune ami pour une femme que son père ne consentirait jamais à lui donner en mariage. Nikolaos comprenait lui aussi la situation, mais, comme tous les amoureux, il ne vivait que pour le présent et préférait jouir du moment sans penser au lendemain. Cette désinvolture allait bientôt se voir confrontée aux rigueurs des mœurs du temps.

Les événements se passèrent tout au faite de la colline qu'occupe la ville, sur l'enceinte fortifiée construite par Villehardouin plus de deux cents ans auparavant. L'arrivée de la saison fraîche, favorable à l'exercice, les avait encouragés à entreprendre cette randonnée difficile. Comme on l'a déjà remarqué, ce point culminant est une imposante forteresse occupée par une faible garnison ayant pour mission

d'observer les approches de la ville. Ce véritable nid d'aigle, en plus d'être une merveille architecturale, offrait en effet un point de vue imprenable sur la plaine de Sparte, mais pour y accéder, il fallait emprunter un sentier abrupt et étroit dont les lacets caillouteux décourageaient même les plus hardis.

Nikolaos, qui en avait évidemment vu d'autres, accomplit ce petit exploit en quelques foulées, tandis que Zoé le suivait vaillamment. Leur pauvre surveillante, tout à fait dépassée, avait demandé grâce et s'était installée en contrebas en un lieu d'où elle espérait pouvoir les observer de loin. La montée était rude, mais elle valait l'effort accompli. Nikolaos attendit Zoé sur le haut des remparts, accessibles depuis un escalier de garde à peine large d'une coudée. Le jeune homme, que rien n'effrayait, se tenait assis au bord du gouffre sans même songer que d'autres pourraient trouver cette position inconfortable, lorsque Zoé le rejoignit haletante et un peu effrayée.

Terrassée par le vertige, elle saisit d'abord le poignet du jeune homme de ses deux mains et, tremblante, se blottit dans ses bras. Immédiatement après, elle recula timidement, réalisant que jamais elle ne lui avait accordé une telle intimité. Son sourire troublé ne fit que séduire encore plus Nikolaos, lui aussi ému par le geste de la jeune femme. Il voulut rompre le silence intimidant qui régnait en notant que leur position sur le rebord de l'immense plaine ressemblait à celle de deux chardonnerets posés sur le bord d'une vasque d'eau fraîche.

— Il ne nous reste plus qu'à boire de cette eau limpide à laquelle seuls nous avons droit grâce à notre hardiesse, ajouta-t-il en forme de boutade.

Zoé, plus troublée qu'elle ne voulait le laisser paraître répondit :

— ... boire de l'eau fraîche ou manger le fruit défendu.

Nikolaos prit cette réponse comme un encouragement et, sans réfléchir, il s'approcha et déposa ses lèvres sur celles de la jeune fille. Cette dernière, totalement dépassée par les événements et elle aussi fort éprise, répondit favorablement à son geste pendant l'espace d'un soupir, mais réalisant tout à coup la situation périlleuse où elle s'était placée, elle le repoussa violemment. Ses paroles furent confuses et bouleversantes.

«Nikolaos! Tu me fais perdre la tête! Je t'ai donné ce que personne avant toi n'a reçu, mais tout doit s'arrêter là. Je suis une bonne chrétienne et il en va autant de ma réputation que de celle de ma famille.»

La situation en serait peut-être restée là si Nikolaos avait fait amende honorable, mais fou d'amour, il ne comprit pas le sérieux de la remontrance de Zoé.

— Zoé, ce n'est qu'un baiser, comme ceux que tous les amoureux s'échangent depuis la nuit des temps. Allez, laisse-toi aller et aimons-nous, tu le veux autant que moi.

La parole fut suivie d'un geste qu'elle repoussa à nouveau avec encore plus de véhémence que la première fois. Piquée au vif, Zoé, dont l'amour propre et la raison recommençaient à s'imposer, offrit une réponse cinglante et sans appel.

— Assez! Assez! Je ne m'adonne pas à ces jeux que tes amis païens semblent priser, laisse-moi! Comment peux-tu supposer un instant que je t'aime?

Elle se retourna vivement et malgré les tentatives de Nikolaos pour la retenir, elle se défit de son étreinte et s'enfuit en courant. Nikolaos, éperdu, ne savait que faire. Il hésitait à la poursuivre de peur de paraître la violenter; il se contenta donc de prononcer des paroles aussi apaisantes que vaines, tandis qu'elle s'éloignait.

Elle dévala la pente sans se retourner et bientôt le malheureux jeune homme put la voir dans les bras de la duègne qui leva vers lui un regard courroucé.

Les soirs suivants, il retourna sur les sentiers où s'était épanoui leur amour naissant. Elle n'avait pas changé ses habitudes, mais elle restait de glace lorsque ses yeux croisaient ceux du jeune homme.

Il alla chercher conseil auprès d'Andronic qui lui rappela l'éducation stricte de la jeune femme et le fait que son père était farouchement opposé à Pléthon. Certains soupçonnaient même qu'il espionnait pour le compte de Scholarios. Il avait probablement mis en garde sa fille et celle-ci, sûre d'elle et de sa droiture, lui avait sans doute répliqué qu'elle n'était pas en danger, mais le baiser échangé lui avait prouvé qu'elle était au contraire fort éprise de lui. Le mieux était d'attendre et de laisser la tension s'estomper. La réponse d'Andronic portait la marque de la sagesse que l'âge instille même dans l'âme la plus impétueuse ; cependant Nikolaos était jeune et la moindre attente, fût-elle d'un seul jour, lui paraissait injuste et cruelle.

De son côté, Zoé devenait de plus en plus maussade ; elle avait cru ne défendre que sa vertu, mais elle avait surtout défendu la caste de son père et avait frayé la voie au malheur. Les derniers mois avaient été remplis à la fois de douces émotions et de regrets — elle ne pouvait en effet plus refuser d'admettre sa grande affection pour Nikolaos —, mais le jeune homme avait été trop empressé ; elle avait besoin de temps pour faire accepter à son père qu'elle aimait ce jeune homme à l'avenir incertain et au passé obscur. Il devait se résoudre à accepter que les enjeux n'étaient pas les mêmes pour une jeune femme dont la réputation était l'unique protection et pour un homme libre de toute attache.

La fin de l'automne et le début de l'hiver 1454 se passèrent ainsi. La morosité du temps, avec ses pluies torrentielles et la brume qui enveloppait les pentes, ne fit qu'accroître leur chagrin et diminuer leurs chances de se croiser. Vinrent ensuite les neiges de janvier qui tapissèrent d'abord les sommets avant de descendre jusqu'aux abords de la ville. Les vents froids et humides forçaient même les portes des églises, dont le marbre se gerçait sous l'effet du gel, et contraignirent la jeune femme à passer presque tout son temps à l'intérieur, hormis les quelques heures où elle hantait les rues désertées de la cité endormie.

Nikolaos, persuadé qu'il apportait le malheur à celles qu'il aimait, était aussi triste que le temps et perdait de longues heures à battre sa coulpe, seul dans sa chambre, quand il ne s'égarait pas dans les pistes glissantes, le long des torrents glacés. Au premier matin du printemps 1455, écartelé entre le désir de réparer ses erreurs passées et une envie irréprouvable de fouler à nouveau les sentiers de la liberté, il prit une résolution qui allait s'avérer catastrophique. En plein désarroi et convaincu que tous les choix étaient mauvais, il ramassa ses quelques effets et s'apprêta à partir.

Par un cruel jeu du destin, ce matin-là, en regardant par la fenêtre de sa haute demeure qui jouxtait celle de Lascaris, une maison cossue aux grandes fenêtres en arcades, Zoé sentit un poignard lui traverser le cœur. Tout en bas, sur la route menant à Sparte, elle aperçut la silhouette familière de Nikolaos parmi les herbes bleuées bordant le chemin. Elle ouvrit violemment les volets pour mieux voir et ses yeux se dilatèrent lorsqu'il regarda dans sa direction pour une dernière fois. Elle aurait tout donné pour le retenir, mais l'impatience du jeune homme avait

anéanti ses espérances. Zoé recula lentement, la mort dans l'âme, persuadée qu'il allait rejoindre cette autre femme, dont il lui avait à peine parlé.

CAHIER XX

LA DÉCISION de partir lui déchirait le cœur, mais elle semblait la plus conforme à la droiture et à la justice. Poussé par son impatience juvénile et une appétence pour la tragédie accentuée par les épreuves, Nikolaos avait conclu que jamais Zoé ne l'aimerait et qu'il avait visé trop haut, trop vite. Son analyse était simple : la jeune femme lui avait montré quelques égards par pitié, à cause des circonstances de leur rencontre, mais il voyait bien qu'il ne faisait pas le poids face à la horde de ses prétendants, tous plus distingués les uns que les autres. Le diagnostic et le pronostic lui semblaient évidents :

« J'ai été bien prétentieux de croire qu'elle pouvait m'aimer. Je ne mérite aucune d'elles, mais c'est désormais vers Pyrrha que mon cœur et mon honneur doivent me pousser. »

Après pareil raisonnement, il n'existait qu'une voie à suivre.

Le ciel qui roulait de gros nuages pesait de tout son poids sur les épaules du jeune homme accablé par une coulpe que rien ne venait nuancer. Il se sentait coupable de tout : d'avoir fui Constantinople à l'heure fatale, coupable d'avoir laissé sa famille et ses amis, coupable d'avoir vécu une vie heureuse et facile à Mistra en oubliant momen-

tanément sa mission et, surtout, coupable d'avoir abandonné Pyrrha.

Il avait écrit pour Zoé une longue lettre, dans laquelle il la suppliait de lui pardonner son affront. Il admettait avoir oublié sa place, mais assurait qu'elle n'aurait pas à supporter sa vue plus longtemps, car il quittait Mistra. Son souvenir allait rester comme celui de l'ange sauveur qui l'avait ravi aux ténèbres. Il confia cette lettre à Andronic, avec consigne de la lui remettre au lendemain de son départ.

Il s'était mis en route pour Kastri à l'équinoxe de ce printemps 1455 qui allait marquer son destin au fer rouge. Son intention était simple, il allait retrouver Pyrrha et tout reprendre où il l'avait laissé. Il croyait ainsi faire ce qui était noble et conforme à ses principes : il aimait Pyrrha certes, mais il l'aimait maintenant comme une petite sœur. Il était persuadé que cette amie avait besoin de lui et il se jurait de ne pas la trahir une seconde fois. Ce sentiment si pur qui le liait à Pyrrha était entaché par le démon du remords. Plus rien n'était simple, comme dans les jeux de son enfance : l'amour le poussait, le péché le paralysait. Sans qu'il ne puisse le prévenir, le choc de ces deux sentiments si contradictoires martelait son âme tourmentée, comme la foudre sur un grand pin solitaire. Néanmoins, sa décision était prise et le jeune homme se jurait de faire le bonheur de celle qui voudrait bien de lui ; désormais rien d'autre ne comptait.

Connaissant la tradition relative à Apollon, il avait fait coïncider le moment de son départ avec le printemps, ce qui lui permettrait d'arriver à Kastri lorsque Pyrrha reviendrait de l'est. Comme la plupart des intellectuels byzantins, il vivait dans un monde imprégné de croyances archaïques qui survivaient en sourdine, même si personne

ne leur prêtait ouvertement foi depuis des siècles. Il faut dire que les quelques mois qu'il venait de passer à Mistra avaient sérieusement ébranlé ses certitudes quant à la caducité de l'héritage des anciens.

Dans ces régions laissées à l'abandon, le trajet devait lui prendre six ou sept jours. Il estimait qu'une fois le golfe de Corinthe traversé grâce à un passeur, que ce soit un pêcheur ou un marchand, il lui faudrait tout au plus une demi-journée supplémentaire pour franchir les 75 stades séparant la côte du village de Kastri.

Il quitta Mistra de bon matin en avançant d'un pas résolu, mais léger ; on aurait dit qu'il craignait de meurtrir le ventre de cette déesse Terre dont lui avait parlé de fils de Pléthon. En descendant la pente abrupte qui le menait vers la plaine de Sparte, il se retourna soudainement et vit à travers le brouillard livide du matin la silhouette de Zoé qu'encadrait sa fenêtre. Il la fixa un moment pour imprégner son esprit de cette image, mais après quelques secondes, elle recula jusqu'à disparaître dans l'embrasure de la fenêtre. Lentement, il se retourna et tandis qu'il avançait, il lui semblait sentir les yeux de braise de la jeune femme posés sur lui, pleins de reproches et de courroux ; il accéléra alors le pas, sans plus se retourner.

Une fois dans la plaine, il obliqua sur sa gauche vers le nord en empruntant la route qui dans l'Antiquité allait de Sparte à Olympie. Elle n'était plus qu'une mauvaise piste caillouteuse juste bonne pour les chèvres, mais elle permettait néanmoins d'éviter les ravins et de trouver les passages à gué sur les nombreuses rivières et les torrents intermittents qui lacéraient le paysage d'est en ouest.

Cette marche lui rappelait sa traversée de la Thrace, ce long et pénible périple accompli il y avait déjà longtemps. Encore une fois, il se retrouvait seul avec lui-même, sous le

ciel infini. Les mille pensées qui l'assaillaient lui donnaient l'impression d'être pourchassé par un essaim de moustiques qui lui voilaient le paysage et le forçaient à rentrer encore plus profondément en lui-même.

Qu'allait donc lui dire Pyrrha ?

Allait-elle même lui parler ? Avait-elle changé ? À seize ans, le temps suit le cours des émotions de sorte que se quitter pour une saison ou pour des lustres provoque le même effet.

Devait-il se jeter à ses pieds, implorer son pardon ? Non ! Il allait arriver la tête haute et fièrement lui demander sa main. Oui ! C'est ça ! Il devait absolument l'épouser. Cela lui semblait d'une telle évidence maintenant qu'il se demandait comment il n'y avait pas songé dès leur rencontre !

Dans cet état d'esprit proche de l'euphorie, il avança dans un brouillard d'idées, ignorant du paysage, inconscient des cahots et des fondrières que le hasard plaçait sur son chemin. Au bout d'une longue journée et d'une courte nuit, il arriva en vue du village de Macrisia, à demi déserté, qu'il contourna pour ne pas s'y attarder. Un peu plus loin, il entama la traversée du fleuve Alphée, gonflé par les pluies printanières ; une épreuve difficile, malgré le gros câble de chanvre tendu d'une rive à l'autre. Nikolaos attacha solidement son baluchon à ses épaules et s'engagea à tâtons dans le courant jusqu'à ce qu'il ait de l'eau au-dessus de la ceinture. À mi-parcours, il fit une pause en s'agrippant à un arbre arraché de la berge dont les branches s'étaient fichées dans le sable de la rivière. Son cœur battait à tout rompre et il scrutait la rivière d'un œil inquiet. À travers les torsades sablonneuses que déployait le courant puissant, il lui semblait voir la chevelure de Pyrrha qui passait devant lui sans qu'il ne puisse la retenir.

Inquiet de cet étrange présage, il se rua sur la rive opposée, bien décidé à hâter sa marche. Nikolaos remonta d'abord le cours de la rivière sur quatre ou cinq stades afin de rejoindre le village d'Olympie. Des filets de pêche séchaient au soleil sur la coque d'une dizaine de barques renversées sur la plage; sur la berge sinueuse de l'Alphée, une forêt pétrifiée de colonnes de marbre jonchait le sol, vestiges des temps anciens où cet endroit accueillait les Jeux olympiques en vénérant les dieux païens.

Lorsqu'il arriva au seuil du village, ou plutôt de ce qu'il en restait, il fut surpris de l'absence totale d'animation. En vérité, un silence malsain régnait sur l'ensemble de la bourgade. Il attribua ce calme au fait que les pêcheurs, étant de notables lève-tôt, devaient faire la sieste à l'heure qu'il était. Le hameau comptait une quinzaine de méchantes maisons de moellons, abritant peut-être une centaine de personnes vivant en marge du monde.

Nikolaos s'assit sous un platane qui étirait ses racines jusqu'à un petit ruisseau bourdonnant entre les pierres. Le soleil, qui passait à travers les feuilles agitées par un vent chaud, lui chauffait le visage et le faisait somnoler à son tour. Après plusieurs minutes d'attente, il perçut un mouvement au sein des habitations. Des enfants s'élançèrent en piaillant; ils furent ensuite suivis de femmes qui venaient puiser l'eau dans une vasque encastrée dans le lit du ruisseau. Finalement un homme, puis un autre, sortirent de chaque maison et s'assirent sur les bancs placés à l'ombre, sous les porches de planches ajourés. À part les gamins qui vinrent l'observer avec curiosité, comme s'il était un étrange poisson échoué sur le rivage, personne ne faisait attention à lui.

Las d'attendre, il se dirigea vers une maison dont l'opulence se mesurait au nombre d'hommes, trois pour

être exact, qui discutaient à sa porte. Chacun était assis sur une chaise « à la grecque », c'est-à-dire la jambe droite allongée sur une deuxième chaise et le bras déposé sur le dossier d'une troisième. Leur conversation se déroulait avec une économie de gestes et de paroles qui aurait pu les faire passer pour des épouvantails bourrés de paille s'ils n'avaient hoché la tête de temps à autre. Nikolaos les aborda sur le ton le plus cordial et respectueux qui soit possible, en leur demandant à boire et à manger. Cette requête fut accueillie par un mutisme profond que le jeune homme se garda bien de troubler par respect pour ses aînés, mais après un long moment, surpris de la tournure des événements, il renouvela sa demande en haussant suffisamment le ton pour être certain d'être entendu même par l'oreille cirieuse du plus âgé des trois. Il ajouta judicieusement qu'il avait les moyens de payer de sa mince escarcelle.

Le patriarche lui répondit poliment, mais fermement :

— Nous avons besoin non pas d'argent, étranger, mais de paix. Nous vivons bien ici et il n'est rien de ce dont nous avons besoin que nous puissions acheter avec des sous. Si tu nous donnes des pièces, nous pourrons tout au plus en faire des colliers pour nos jeunes femmes. Ce que nous attendons de toi, ce sont ton nom et la raison qui t'a mené jusqu'ici par une route que personne n'utilise depuis des lustres.

— Je me nomme Nikolaos et je suis copiste de mon état.

— Copiste ? C'est quoi copiste ?

— C'est un homme qui recopie les manuscrits.

— Et ça sert à quoi de copier ?

— En copiant, on obtient deux manuscrits identiques.

— Deux manuscrits... un pour chaque œil ?

Fier de sa boutade, il se mit à rire en regardant fièrement ses deux acolytes.

« Et où vas-tu, Nikolaos le copiste ? »

— À Kastri, retrouver ma bien-aimée.

— Ah ! L'amour... voilà une bien folle occupation !

Nous vivons en dehors du monde comme les Phéaciens qu'avait visités Ulysse et, tout comme eux, nous nous en remettons à la mer pour subvenir à nos besoins. Le poisson nous nourrit, notre oliveraie nous fournit de l'huile, la laine de nos moutons nous vêt, nous buvons le vin de nos vignes. Que pouvons-nous espérer de plus du monde ? Voilà pourquoi ici l'amour, tout comme tes pièces, ne vaut pas plus que des coquillages. L'empereur ne nous envoie pas de collecteurs d'impôts et le Grand Turc passera sans même nous remarquer. Il fit claquer la langue sur son palais et ajouta :

« Bon, ma fille va te servir à manger. »

Il se tourna vers la maison et héla la jeune femme qui avait l'oreille collée à la porte depuis le début de la conversation. C'était une grande fille maigre de quinze ou seize ans. Ses cheveux noirs réunis en tresses étaient couverts de médailles d'argent et d'étain qui s'entrechoquaient lorsqu'elle tournait la tête. De même, elle portait aux poignets et aux chevilles des bracelets qui tintinnabulaient au rythme de ses pas. Visiblement, son goût pour les bijoux laissait soupçonner qu'elle aurait eu à redire à propos des rêves d'autarcie de son père.

Ce clocher ambulante s'avança vers son père en ne détournant le regard de ses pieds que pour regarder furtivement le jeune homme, puis pivota prestement sur ses talons dès que son père lui eut transmis ses ordres.

Elle revint assez rapidement en portant un grand plateau d'osier. Minutieusement, elle disposa sur la table deux gobelets en terre cuite d'une couleur incertaine, une

carafe idoine, puis une assiette débordant d'olives en saumure, couronnée d'un gros fromage de chèvre, lui-même entouré de daurades salées.

Nikolaos attendit que son hôte verse le vin dans les gobelets et but à sa santé. Après s'être restauré, il discuta longuement avec le vieillard qui se montrait de plus en plus loquace à mesure que la carafe se vidait.

— Tu t'en vas à Kastri? Ouais, j'ai entendu parler de ce village perdu dans la montagne, c'est loin, très loin, au moins deux jours de marche.

Il fit une longue pause, puis poursuivit d'une manière évasive comme s'il tâtait le terrain; fidèle à son habitude, il fit claquer sa langue contre son palais :

« Il paraît qu'une bande de païens vit dans ce bourg. Hum... d'après ce qu'on m'a dit, il s'y passe des choses pas très orthodoxes. Le soir, ils font des cérémonies pendant lesquelles ils prononcent des incantations aux dieux du temps des Grecs. »

Il regarda ensuite Nikolaos en plissant les yeux, sans qu'il soit possible de deviner si ce regard en était un de connivence ou s'il ne se voulait pas plutôt assez perçant pour sonder l'âme du jeune homme. Ce dernier se contenta de hausser les épaules sans rien dire. Le vieil homme, gêné par ce silence, enchaîna :

« Enfin, ces choses-là ne me regardent pas et le moins j'en sais, le mieux je me porte. »

Malgré cette dénégation catégorique, le vieil homme était intéressé par les rumeurs qui circulaient à propos de Kastri, car il s'approcha de Nikolaos jusqu'à ce que ce dernier puisse constater qu'il avait mangé beaucoup d'ail au déjeuner. Il susurra d'une voix presque inaudible.

« Des jeunes gens se rendent là pour savoir l'avenir, pour apprendre comment se dérouleront leurs amours... une vieille sorcière y vendrait même des filtres infallibles. Foutaise! Mais enfin, puisque tu veux aller là-bas, j'ai quelque chose à te proposer. »

— De quoi s'agit-il exactement? dit Nikolaos avec l'air le plus détaché du monde.

— Voilà, c'est très simple, tu vois mon gendre assis à l'intérieur? L'espèce de squelette! Il est encore plus maigre que la chaise sur laquelle il fait la sieste, parfois j'ai l'impression qu'il va partir au vent. Ma fille est allée chercher ça au village voisin de Macrisa, ou ce qui en reste. Bon, il ne paye pas de mine, mais c'est un bon marin; il va te conduire où tu veux aller. Ça sera bien plus rapide qu'à pied et tu ne te fatigueras pas. Tu m'as l'air d'un jeune homme de bonne famille, le genre de garçon qui ne travaille pas de ses mains et je ne crois pas que tes forces soient à la mesure de la longue marche qui t'attend.

Cette dernière remarque piqua au vif Nikolaos qui avait sans doute marché autant dans les derniers mois que le vieillard au cours de sa vie entière. Ce dernier interpréta mal cette réticence et crut bon d'ajouter :

« Soit, fais à ta guise, mais si tu embarques ce soir, tu seras rendu demain après-midi, tandis que si tu vas à pied... »

— Si je vais à pied?

— Tu en as pour trois jours au minimum, peut-être quatre.

Nikolaos remarqua que les deux jours de marche d'il y a quelques minutes venaient de gonfler à trois au minimum, mais toute proposition qui réduisait la durée du voyage lui semblait intéressante. Le bateau léger louvoierait le long

des côtes sans faire de pause et parcourrait un chemin beaucoup plus court que le marcheur qui devrait sans cesse contourner les sommets, s'enfoncer dans les fondrières et remonter péniblement les lacets, la gorge sèche et l'estomac vide. Oui, il adorait marcher, mais il adorait aussi Pyrrha et la possibilité de la revoir encore plus tôt le faisait trépigner.

— Et ce gendre, pourrait-il vraiment partir dès ce soir ? demanda Nikolaos d'une voix de fausset.

— Donne-lui une heure et il est prêt à appareiller. Le vent souffle de la mer, tout ira bien.

Il se mit ensuite à compter sur ses doigts :

« Hum... voyons voir, pour Kastri par le plus court chemin, ce sera dix aspres. »

Nikolaos sourcilla. Cet homme qui n'acceptait pas d'argent pour son hospitalité se montrait soudainement bien gourmand, car les dix aspres qu'il demandait représentaient une petite fortune.

Devant l'hésitation du jeune homme, le passeur crut bon d'en rajouter :

« Allez ! Tu pourras arriver à bon port couché sur le dos, comme Ulysse au départ de Phéacie. Les dix aspres ne sont qu'une somme symbolique, il faut bien que cela te coûte quelque chose pour que tu puisses apprécier le voyage ! »

Nikolaos ne suivait guère le sophiste campagnard dans les méandres de son raisonnement, mais un trajet si rapide et fait dans de telles conditions valait bien cela, même si Ulysse avait fait le sien gratuitement.

Il accepta donc l'offre, sans pourtant se départir d'un pincement de lèvres et lui compta la moitié de la somme sur-le-champ. Le reste étant dû une fois à bon port. Le départ fut fixé après le coucher du soleil, juste avant

l'apparition des étoiles qui guident le marin. La brise de mer qui soufflait doucement depuis la mi-journée fit place à une brise de terre à mesure que la côte se refroidissait. Dans un cas comme dans l'autre, le vent léger permettrait à la barque de suivre la ligne littorale, d'abord poussée par un vent de bâbord puis par un vent de tribord.

CAHIER XXI

DÈS SON retour à Kastri, Pyrrha avait repris ses activités, mais quelque chose avait changé en elle. Elle continuait à recevoir des visiteurs anxieux de connaître ce que l'avenir leur réservait et les renvoyait encore et toujours avec une réponse assez ambiguë pour qu'ils s'en satisfassent. En ces temps difficiles, chacun payait à sa façon : pour l'un c'était une petite pièce de cuivre, pour un autre ce pouvait être une poule ou un sac de noisettes. Son père se tenait toujours à ses côtés, afin de conclure les transactions et contenir les ardeurs de certains pèlerins trop exigeants ou trop attirés par les formes de la jeune vierge dont la vénusté s'épanouissait chaque jour.

« Ma petite devient une femme » pensait-il, sans se douter des véritables causes de cette métamorphose.

En plus de cette aide paternelle, elle pouvait compter sur les services d'une femme du village. La vieille Apollonia avait elle aussi été interprète du dieu dans sa jeunesse. Depuis, elle s'était mariée et avait eu un fils, un vieux garçon qui vivait en ermite comme sa mère. C'est elle qui avait repéré la mère de Pyrrha, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Elle l'avait patiemment formée pour lui succéder. La jeune fille avait rapidement maîtrisé les rudiments de la lecture et de l'écriture avant de commencer à prédire

l'avenir ; ensuite, elle avait approfondi ses connaissances de l'oracle en lisant les textes de Plutarque qui avait officié sur les lieux mêmes, comme prêtre d'Apollon, bien avant son temps. Apollonia possédait dans les profondeurs de sa modeste cabane une copie de ses œuvres, écrite sur de vieux parchemins à moitié rongés par les vers. La vieille femme s'enorgueillissait d'ailleurs d'avoir le même prénom que l'épouse du philosophe ; c'était une femme sage et assez instruite pour pouvoir guider les visiteurs embrouillés par le texte nécessairement obscur des prophéties. Tout cela faisait qu'elle considérait Pyrrha comme sa fille spirituelle. Sa demeure, située en marge du village, passait pour un lieu hanté où les dieux d'autrefois exécutaient de folles sarabandes les nuits de pleine lune. Elle se moquait de ces racontars et répondait par des grimaces aux garnements qui la traitaient de sorcière.

La vieille Apollonia aussi avait remarqué un changement dans l'attitude de Pyrrha. La jeune femme était moins attentive, moins concentrée, et souvent ses yeux rougis indiquaient qu'elle avait récemment pleuré.

Pyrrha ne se reconnaissait plus elle-même. La passion dévorante qu'elle avait développée pour son rôle d'interprète du dieu s'amenuisait et le sens à donner à ses tablettes lui semblait de moins en moins clair.

À vrai dire, elle songeait encore à deux de ces tablettes, dont les vers prophétiques avaient laissé Nikolaos de glace. Elle avait demandé conseil pour les interpréter auprès d'Apollonia et les éclaircissements qu'elle avait reçus l'avaient terrifiée. Chaque soir en se couchant elle murmurait en sanglotant :

« Il ne faut pas qu'il parte, il est à moi, il doit rester. Pourquoi n'ai-je pas laissé ces tablettes où elles étaient ? Sotte que je suis ! »

Chaque matin en se levant, réconfortée par la caresse du soleil, elle reprenait courage devant la promesse d'un jour nouveau et se jurait d'aller à sa rencontre, à Mistra, puis lentement, à mesure que les heures passaient et que s'alanguissait l'euphorie du matin, un profond découragement l'envahissait.

Elle recommençait alors à murmurer :

« Il ne pense plus à moi ; à quoi bon aller le tourmenter ? Si je l'aime, je dois le laisser vivre sa vie. »

À la tombée du jour, elle s'asseyait sur la terrasse qui limite le village au sud. Une rangée d'antiques colonnes de marbre, couchées au sol par une avalanche, lui offraient un siège surélevé. De là, elle pouvait contempler la vallée du fleuve Pleistos et son regard arrivait même à apercevoir les premières collines du Péloponnèse à la limite de l'horizon. À mesure que les étoiles perçaient le ciel, elle murmurait comme une prière à tous les dieux de l'univers.

« Vous là-haut qui vivez parmi les étoiles, faites qu'il revienne, ne serait-ce qu'un jour et je vous offrirai ma vie. »

Quand le voile de la nuit recouvrait enfin le village et que les étoiles se reflétant sur la mer semblaient flotter au milieu des flots comme des méduses lumineuses tombées du ciel, elle prenait une profonde respiration et rentrait à la maison la gorge nouée, la tête penchée et les bras croisés pour contenir son cœur brisé.

Tout l'été et l'automne qui suivirent sa rencontre avec Nikolaos, elle avait espéré, mais avec l'arrivée de l'hiver, elle avait dû se résoudre à partir vers l'est. Le 21 décembre, selon la tradition, Apollon était remplacé par Dionysos et les prophéties se taisaient jusqu'au solstice du printemps. Bien avant le départ, la sage Apollonia avait tout compris et, ayant pris Pyrrha à part, elle lui avait recommandé de

ne plus songer à revenir à la saison des oracles, car son secret serait inévitablement éventé.

Le père longtemps mystifié commençait pourtant à percevoir les raisons des changements de comportement de sa fille. Au cours du voyage vers l'est, il découvrit tout, et sa colère fut à la mesure de sa surprise. En avril, lors du passage à Kerkine, il avait fallu prendre une décision. Il ordonna à sa fille de se préparer à revenir à Kastri pour y poursuivre son office ; elle ne pouvait pas les laisser tomber, car la survie économique de la troupe dépendait d'elle. Il était persuadé de trouver le moyen de cacher la situation aux habitants du village par une mise en scène appropriée ; les enfants en bas âge ne manquaient pas dans la troupe et les nourrices non plus. Il suffirait de demander à une autre jeune fille de jouer la comédie en se faisant passer pour la mère.

Les voyant revenir avec les beaux jours du printemps, Apollonia sentit son cœur se gonfler de joie, mais aussi d'appréhension. La petite était-elle à ce point inconsciente ? Avant que Pyrrha ne puisse reprendre ses services, sa tante adoptive postée devant le site de l'oracle, lui intima de rebrousser chemin : elle ne devait pas, elle ne pouvait plus officier dans un rôle réservé aux vierges. La jeune femme se mit à pleurer en implorant son pardon, un pardon que la sage femme lui accorda sur-le-champ, tout en affirmant sa détermination à faire respecter la loi de l'oracle.

Ensemble, elles conclurent que le meilleur parti était de quitter les lieux avant que la colère des citoyens ne se déchaîne sur la mère et son enfant. En effet, depuis des temps immémoriaux, les habitants de Delphes, puis de Kastri, comptaient sur les revenus engendrés par les pèlerinages oraculaires. La perte de l'oracle se soldait aussi par une perte financière catastrophique, puisque étant donné

le jeune âge de Pyrrha, on n'avait pas encore formé de remplaçante. Les villageois seraient sans pitié, comme ils l'avaient déjà été dans le passé.

On prétextait donc un malaise pour justifier l'absence de l'oracle; une prétendue perte d'inspiration temporaire calma pour un temps les pèlerins, tandis que les villageois qui les hébergeaient dans leurs masures se frottaient les mains estimant que cette panne allait retenir les visiteurs plus longtemps.

De son côté, Pyrrha priait pour que Nikolaos revienne vers Kastri, poussé par le remords ou une quelconque inspiration. Sans qu'elle ne le sache, les souhaits de la jeune femme avaient été entendus, car plus au sud, dans la puissante cité de Mistra, un autre départ se préparait. Tout ce qu'elle devait faire était de jouer la comédie et de mystifier les habitants de Kastri un peu plus longtemps.

CAHIER XXII

IOANNES — c'était le nom du passeur — se montra aussi taciturne qu'une des statues de marbre dont les débris jonchaient le sol de l'ancienne Olympie, tandis que leur felouque fendait les flots en laissant un long sillage derrière elle. Sur la gauche, des paquets d'écume fonçaient vers eux comme des mouettes attirées par le rivage uniformément gris qui s'étirait à droite.

Après quelques heures de navigation, alors qu'ils contournaient lentement la pointe de l'Élide et que Nikolaos s'attendait à sentir son bateau pointer vers l'est en direction de Patras et du golfe de Corinthe, la fine nef s'orienta résolument vers le large. Sa connaissance des côtes ouest de la Grèce ne lui permit pas de bien comprendre cette décision, mais il était déterminé à ne pas se laisser impressionner et à faire confiance au destin.

Un peu plus tard, il aperçut les contours imprécis d'une côte toute proche. Lentement, il se rendit à la poupe du bateau, là où Ioannes tenait le gouvernail en dormant d'un œil. Avant qu'il n'ait le temps de poser la moindre question, le capitaine lui dit un seul mot : « Zakinthos ». Nikolaos savait qu'il n'en tirerait rien de plus, mais il avait ce qu'il désirait savoir, apparemment on faisait escale sur cette île pour des motifs qui lui échappaient. Comme

il s'y attendait, avant longtemps, la proue du frêle esquif s'enfonçait dans le sable grossier de la grève.

Un homme attendait dans l'ombre et ne sortit des rochers qu'après s'être abouché avec le capitaine Ioannes. Nikolaos ne comprit pas leur conciliabule, mais il devina rapidement la nature de leurs échanges en constatant qu'ils transbordaient de lourdes caisses.

« Contrebande », pensa-t-il. À cette époque où la Méditerranée était encore une plaque tournante du commerce avec l'Orient, il n'était pas rare de voir des hommes peu scrupuleux, plus ou moins marchands, plus ou moins contrebandiers, échanger des biens à l'abri des regards, pour éviter les lourds droits de douane imposés par les différentes autorités portuaires.

Nikolaos, déterminé à agir en philosophe, répondit à cet arrêt impromptu en fermant les yeux, confortablement calé entre son siège et les flancs du bateau. Il entendit le sable qui crissait sous le poids combiné du capitaine et de sa charge, puis le bateau tangua légèrement. Ensuite, dans le lointain, il entendit une voix étouffée qui lançait un avertissement :

« Fais attention aux pirates ; ils quittent les îles de la Dalmatie pour descendre vers le sud depuis une bonne semaine, je crois que la République de Venise leur chauffe les fesses. »

Bientôt, il n'entendit plus que le chuintement de l'eau qui glissait sur les joues du navire ; ce son léger et régulier l'endormit doucement, comme la plus douce des berceuses.

Avant qu'une autre heure ne se soit écoulée, il fut réveillé par une violente secousse du bateau qui venait de virer brusquement de bord. Quelques secondes plus tard, le capitaine lui secoua l'épaule en disant :

« Vite, debout, on a un problème. » Encore engourdi par les petites minutes de sommeil dont il avait pleinement profité, il lui fallut quelques secondes avant de comprendre que le problème dont il était question était sûrement lié à la présence des pirates dalmatiens, dont il avait été question plus tôt. Il balbutia quelques mots pour savoir ce qui se passait, mais la seule réponse qu'il reçut fut un tais-toi bien senti. Nikolaos ne put néanmoins se retenir de murmurer :

« Tais-toi, tais-toi, c'est facile à dire pour toi, tu ne parles jamais, mais moi j'aimerais bien savoir ce qui se passe ! C'est moi qui paie le voyage après tout ! »

Il remarqua que le fanal éclairant habituellement la proue du canot était éteint, Ioannes avait cessé de ramer, mais il n'avait pas encore levé les voiles, Nikolaos rampa vers lui et lui demanda à voix basse pourquoi ils ne voguaient plus. L'autre le regarda d'un œil courroucé, mais Nikolaos demeura ferme et continua à le regarder droit dans les yeux jusqu'à ce qu'il réponde :

« Les rames font du bruit et la voile blanche nous ferait voir, alors on attend, mais prépare-toi à ramer si je te le demande. »

Sans savoir exactement ce qu'ils attendaient, Nikolaos dut se résigner en rongant son frein. Pendant son séjour à Mistra, il avait moins pensé à Pyrrha et il lui avait été facile de remettre leurs retrouvailles à plus tard, mais maintenant qu'il se sentait plus près de Kastri, la moindre attente le faisait souffrir mille tourments. Ils patientèrent ainsi toute la nuit, allongés au fond du bateau. Vers quatre heures du matin, quand la barre de l'aube annonçait la montée prochaine du soleil, Nikolaos crut reconnaître sur la berge, le village d'Olympie ; un bref coup d'œil en direction de Ioannes confirma ses appréhensions : ils avaient fait demi-tour !

Furieux d'avoir perdu ses aspres et son temps, il se précipita sur la « chaise ambulante » et, se saisissant du couteau rangé avec les agrès du navire, lui ordonna de faire voile vers le nord sans tarder. Ioannes rétorqua qu'il ne voulait faire qu'une brève escale et qu'on repartirait tout de suite après, mais Nikolaos répliqua par un geste plus menaçant de son arme.

— Mais, il fait jour ! On va se faire repérer.

— Oui, il fait jour et si tu n'obéis pas, je te promets que ce sera ton DERNIER jour !

Ioannes s'exécuta en morigénant, comme si c'était lui qui était la victime de ce tour de passe-passe. Lentement, le petit bateau reprit vers le nord en louvoyant à qui mieux mieux. Ioannes tenait nonchalamment la barre, mais leur route était maintenant sous le ferme contrôle de Nikolaos qui veillait à ce qu'il tienne le cap.

Vingt-quatre heures plus tard, Nikolaos entendit enfin le mot qu'il attendait : « Itéa ».

Le petit port situé au pied du Parnasse était à peine visible, même pour l'œil exercé. Dès que l'étrave toucha la plage, Nikolaos s'élança hors du bateau malgré les courbatures du voyage. Une fois à terre, sans regarder derrière lui ni payer le deuxième versement, il lança le couteau dans les fourrés, cala son chapeau sur sa tête et remit sa chemise bien en place avant de lever les yeux vers le nord. Loin là-haut, semblable à un nid d'hirondelles, le village lové dans la montagne à une hauteur vertigineuse semblait flotter dans les airs. Le sentier qui serpentait vers le ciel en suivant le cours du Pleistos promettait une route éreintante, mais Nikolaos se sentait prêt à escalader le mont Olympe.

Après une heure de marche, il entendit une rumeur stridente qui venait d'en haut et, en quelques secondes, une troupe désordonnée se mit à dévaler la pente dans sa

direction. Plutôt inquiet que rassuré par cette présence humaine, Nikolaos eut d'abord le réflexe de reculer, mais il comprit bientôt que cette meute était composée exclusivement d'enfants qui, tout en étant bruyants, n'étaient pas pour autant menaçants. Arrivés à sa hauteur, ils l'assailirent l'un pour porter son sac, l'autre pour l'éventer, tout en lui demandant une petite pièce par-ci, une autre par-là, jusqu'à ce que Nikolaos qui voyait que son patrimoine allait y passer, décide d'y mettre le holà. Rien n'y fit, car le plus âgé, qui devait avoir douze ans, lui annonça d'un ton autoritaire :

« Étranger, ici on paie et si tu n'as pas de pièces, tu ne seras pas le bienvenu. »

— Voilà une bien étrange façon d'accueillir les voyageurs, rétorqua Nikolaos.

— Nous avons toujours bien accueilli les voyageurs à l'époque où nous étions riches, mais maintenant que la fille qui lit l'avenir a disparu, les voyageurs n'arrêtent plus chez nous. Elle aurait mieux fait de ne jamais venir.

Nikolaos sentit sa gorge se serrer.

— Comment cela : elle a disparu ?

— Sais pas ! Ma mère dit que c'est une sorcière, elle avait un bébé dans le ventre, mais personne au village ne couchait avec elle, alors ce doit être le bébé du diable. Elle a raconté que c'était celui du dieu qui habitait au village autrefois, mais nous on sait que c'est celui du diable parce qu'elle passait son temps à aller dans la grotte de la montagne.

— Mais que faisait-elle donc dans la montagne ?

— Personne ne le sait, mais ensuite, elle a cessé de s'occuper de l'oracle et les clients qui venaient parfois de loin étaient furieux contre nous... comme si c'était notre faute !

— Que s'est-il donc passé ensuite? Que lui avez-vous fait?

— Comme elle ne servait plus à rien, on l'a chassée, elle et sa bande de romanichels malpropres. La seule qui est restée, c'est sa tante, la vieille sorcière qui habite dans la maison hantée; elle disait qu'elle ne pouvait pas abandonner l'oracle. On n'ose pas encore se débarrasser d'elle parce qu'elle connaît des sortilèges, mais mon père m'a dit que son tour viendra, comme celui de la petite aguicheuse.

— Mais où est-elle allée? Elle est où, où, où? hurla Nikolaos, hors de lui-même.

Pour toute réponse les enfants se mirent à courir vers le bas de la pente en piaillant.

Son arrivée dans le village se fit sous des auspices lugubres. Quelques hommes traînaient dans les rues et le regardèrent avec un air sombre qui lui glaça le sang. Il remarqua finalement un gaillard planté au milieu du sentier qui se lissait les moustaches et lui demanda où il pouvait trouver l'oracle.

— Allez à l'hôtel, fut tout ce qu'il obtint de cette première question.

— Et il est où l'hôtel?

— Septième maison à droite.

À vrai dire, le petit village ne devait guère compter plus de sept ou huit masures bâties en torchis et en grosses branches que couvrait un toit de pierres plates mal assujetties. Il frappa donc à la porte de la septième maison, doucement, de peur de la faire s'écrouler, jusqu'à ce qu'une femme sans âge lui réponde en souriant de sa bouche édentée.

— Mais entrez beau jeune homme, que puis-je donc pour vous? Mon nom est Sidouri.

Ces quelques paroles avaient été prononcées alors qu'elle refermait et verrouillait la porte derrière lui. Sans lui laisser le temps de réagir, elle se saisit de son sac et de son chapeau.

« Mais laissez-moi d'abord vous dévêtir, euh ! Je veux dire vous libérer de tout ce poids, je peux prendre votre valise ? Ah ! Ce qu'elle est lourde ! Vous devez avoir bien des choses là-dedans, n'est-ce pas ? Il faudrait l'alléger, vous allez vous blesser. Comme ça vous voyagez ? Ah, c'est un beau chapeau, monsieur a du goût et de l'argent, je suppose ? Je vous offre notre meilleure chambre, elle s'est justement libérée ce matin, un grand monsieur qui avait affaire dans notre belle ville. Enfin, je dis ville, mais un jeune homme comme vous, si bien habillé doit venir d'une cité autrement plus grande ! Non, non, ne me dites pas ! Vous devez venir d'Athènes ou peut-être même de Mistra, je parie ! À vos yeux, je vois bien que c'est Mistra ; vous devez être épuisé, avez-vous fait le voyage en bateau ou à dos d'âne ? Il est vrai que jeune et costaud comme vous l'êtes, vous avez peut-être marché... pensez-y marcher toute cette distance, quelle belle santé ! Vous mangerez bien un petit quelque chose ? J'ai une excellente soupe, toute fraîche de ce matin. »

Comme on le voit, la tenancière parlait beaucoup et ne laissait guère à Nikolaos le temps de placer un mot. Il s'assit donc, jugeant qu'elle cesserait de parler lorsqu'elle serait occupée à ses tâches ménagères. Elle lui apporta un grand bol rempli d'un liquide jaunâtre qui sentait le bouc à plein nez et sur lequel une substance huileuse surnageait.

« Une excellente soupe au mouton ! » affirmait-elle.

Mais le plat avait plutôt l'allure d'une casserole d'eau chaude dans laquelle on avait fait tremper de la laine huileuse.

Nikolaos la huma puis décida plutôt de se contenter du pain qu'elle venait de déposer dans un panier en osier défraîchi. Le pain était si dur et si noir qu'il ne put l'entamer, ce qui le força à le tremper dans le liquide dégoûtant. Il lui lança un regard suppliant en prononçant le mot *krasi*, « du vin », sans vraiment nourrir d'espoir. Contre toute attente, sans être un nectar, le vin qu'elle apporta était buvable. Il trempa donc son pain dans la boisson salvatrice et l'avalait goulûment.

Une jeune femme qu'elle avait identifiée comme sa fille desservit la table sans dire un mot. Puisque la tenancière ne parlait plus guère, il lui demanda où était son mari, ce qui ouvrit les vannes d'un autre torrent de paroles.

« Mon mari? Ah, oui, mon mari. Eh bien il est parti, parti à la guerre! C'est un homme brave et aventurier, il nous a quittés depuis un bon moment. Vous savez, à son retour, il nous apportera des cadeaux à moi et à la petite. Elle est jolie n'est-ce pas? Ce sera un aspre, je veux dire pour le repas, pas pour regarder ma fille. Le vin est à part, car habituellement je ne sers pas de vin, c'est comme ça! Les clients ne boivent pas de vin habituellement, mais vous, vous êtes un jeune homme distingué, qui arrive de la ville et... »

— Je désire me rendre à l'oracle, interrompit Nikolaos exaspéré.

Il avait deviné que ni la dame ni sa fille ne connaissaient le nom du père de celle-ci et que l'hospitalité de la mère ne se limitant pas à servir une soupe imbuvable... la liste des pères potentiels pouvait être longue.

— L'oracle! Ah oui, bien sûr, l'oracle, c'est très bien l'oracle. Mais, voyez-vous, il est trop tard aujourd'hui. Pourquoi ne vous reposeriez-vous pas? Ma meilleure chambre est très bon marché, vous verrez.

Tout compte fait, elle n'avait pas tort, il était tard et le père de Pyrrha n'aimerait sûrement pas se faire déranger par celui-là même qui avait abandonné sa fille. Nikolaos se sentait apaisé, mais il voulut se rassurer tout à fait.

— Pourtant on m'avait dit que la jeune femme qui prononce les oracles était partie.

— Partie ? Mais voyons donc ! Pourquoi serait-elle partie ? Il y a encore de bonnes affaires en ville, les visiteurs vont bientôt arriver pour la saison et chacun sera content de se faire dire la bonne aventure. D'ailleurs notre oracle est la meilleure pour ce qui est de prédire des événements heureux et...

Nikolaos avait cessé de l'écouter, « la bonne aventure » n'était pas exactement ce que Pyrrha prédisait en général. Il mit cette imprécision sur le compte de l'ignorance de l'hôtesse qui voyait tout comme un commerce. Il l'interrompit sans ménagement pour lui demander de le conduire à sa chambre. Une fois là, il s'assura de bien fermer la porte et cala le dossier de sa chaise contre la poignée pour éviter toute intrusion nocturne. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre, mais ne put voir que l'ombre grise et menaçante de ce que les locaux nommaient les « roches phédriades », penchées comme des pénitentes au-dessus du village.

Kastri, cette bourgade misérable était-elle vraiment la descendante de Delphes, l'antique cité qui attirait les pèlerins du monde entier ? Après avoir vu Olympie exsangue et dégoûtante, après avoir traversé des campagnes dépeuplées, il comprenait maintenant pourquoi Andronic avait affirmé que l'oliganthropie était le pire fléau de la Grèce. Sa population martyrisée s'était évaporée comme une flaque d'eau sur une pierre brûlante. Étaient-ils donc condamnés à s'abrutir, puis à disparaître ?

Au beau milieu de ces tourments, il s'allongea sur le dos, et attendit le sommeil qui ne le prit que par une seule oreille.

CAHIER XXIII

À CAUSE DE l'absence de volets et de vitrage, Nikolaos fut réveillé très tôt, à la fois par le soleil et par le chant des oiseaux qui, voulant sans doute fêter son arrivée dans ce lieu enchanteur, s'en donnaient à cœur joie. Aussitôt sur pied, il descendit à pas feutrés pour ne pas réveiller son hôte, mais celle-ci semblait éveillée depuis un bon bout de temps.

— Bien dormi jeune homme? Moi je dors toujours bien, le sommeil du juste comme on dit! Vous voulez bien me régler la chambre tout de suite? Ne dit-on pas que les bons comptes font les bons amis? Je vais vous mener à l'oracle dans un instant; je me suis levée de bon matin pour aller tout préparer pour vous. Ah! Ces jeunes filles! Elle était encore au lit, évidemment, mais je me suis empressée de la remettre à l'ordre et tout doit être prêt maintenant. Suivez-moi!

Nikolaos songea d'abord que le vénérable Aristote avait dû se retourner dans sa tombe en entendant ses réflexions sur l'amitié dévoyées de la sorte, puis il emboîta le pas, le cœur battant. Après tout ce temps, il allait revoir Pyrrha! Il souriait en songeant à la surprise de l'hôtelière quand elle allait voir qu'il connaissait très bien la pythie et qu'il ne se préoccupait pas de ses oracles.

Ils marchèrent vers le pied des rochers par un sentier caillouteux, l'hôtelière était agile et avançait avec l'intrépidité d'une chèvre. De chaque côté du chemin, des abeilles butinaient le thym sauvage en bourdonnant laborieusement, le soleil léchait les flancs de la montagne d'où montait une brume légère. Nikolaos était tour à tour calme, heureux, anxieux et triste. Ils arrivèrent finalement dans une clairière baignée par un filet d'eau dont la source se perdait dans le dédale d'un éboulis.

— Voilà, nous y sommes! Regardez, là-bas, c'est elle. Voilà la pythie, ce sera deux aspres. Quoi! Vous paraissez surpris! Les bons oracles méritent aussi rétribution, n'est-ce pas?

Nikolaos ne remarqua pas tout de suite la frêle silhouette couverte d'un voile grisâtre parmi le fouillis de pierres. Depuis des siècles, la montagne avait roulé jusqu'à eux de gros blocs, renversant sur son passage les édifices antiques, jetés à bas de leur socle, qui expiraient dans un rôle minéral. La scène avait quelque chose de pathétique et d'effrayant; Nikolaos ne put s'empêcher de penser à sa ville, aux pierres et aux cadavres jetés en pâture au dieu Chronos, maître du temps.

Pyrrha avait maigri, de loin elle semblait si frêle et si fragile qu'un sentiment de pitié envahit le jeune homme. Il fit un mouvement vers elle.

— Attendez malheureux! Vous allez tuer l'inspiration. Allez jeune vierge commence!

Aussitôt la grêle silhouette se mit à balancer la tête comme au son d'une musique, et à prononcer des paroles qui provoquèrent un grognement de colère chez Nikolaos.

— Par Belzébuth et par les cornes d'*Affollon*, dites-moi l'avenir de ce petit gars qui est là bas.

— Comment par Belzébuth ? Qui est Affollon ? Apollon n'a jamais eu de cornes et ce n'est pas la voix de Pyrrha !

— Pyrrha ? lança l'hôtelière d'une voix angoissée. Tu connais la Gitane ?

Nikolaos se précipita vers la « pythie » qui les regardait en courbant le dos. Une fois à ses côtés, il arracha son voile en criant :

— Ce n'est pas elle ! Vous m'avez menti ! Où est Pyrrha ?

— Mais voyons, c'est la même chose ! Tu ne la veux pas ? Elle peut tout aussi bien lire l'avenir, et même mieux ; en plus, elle peut faire encore beaucoup d'autres choses, ajouta-t-elle en plissant les yeux. Tu sais, elle est vierge...

Nikolaos ne put réprimer un geste de colère.

« Pour ça, c'est plus cher », ajouta-t-elle, en se dressant sans sourciller.

N'y tenant plus, il prit Sidouri par la manche et l'entraîna vers le village, laissant sa fille s'extirper des rochers par elle-même.

— Elle est où Pyrrha, la jeune bohémienne ?

— Je suppose qu'elle est en enfer avec tous les gens de son espèce ! La petite avait un bon commerce, lucratif et pas difficile, mais il a fallu qu'elle se fasse engrosser par un « je ne sais qui » qu'elle n'a pas été foutue de retenir. Les visiteurs qui venaient la consulter et qui croyaient en ses balivernes ont insisté pour avoir une vierge et comme les vierges n'ont pas de bébés, sauf la *Panagia*, notre Sainte Vierge, ajouta-t-elle en se signant, ils ont refusé de la consulter. Nous au village, comme elle ne servait plus à rien, on l'a chassée. Alors son père, un bel homme pour un Gitan, nous a dit que, puisque c'était comme ça, il s'en retournait au pays de ses ancêtres.

— Au pays de ses ancêtres, mais où ça ?

— Sais pas. Au loin là-bas chez les Turcs ou même encore plus loin à ce qu'il m'a dit.

— Au pays des Indiens ?

— Sais pas. Je n'ai jamais entendu parler de ces gens-là, conclut-elle en se croisant les bras.

Nikolaos se prit la tête à deux mains pour ne pas crier de rage.

« Faut pas vous mettre dans cet état pour une jeune fille, vous savez ce qu'on dit, une de perdue et beaucoup de retrouvées. En plus, regardez ma fille, c'est pas un bon parti ? Moi à votre place j'y penserais sérieusement, une belle fille honnête et de chez nous. »

Il n'écoutait plus et il avait déjà commencé à prendre le chemin à rebours vers l'hôtel, au moment où Sidouri se déchaîna :

« Bon ! Tout ça, c'est la faute de la vieille Apollonia ! Je leur avais bien dit que c'était une sale sorcière. Elle n'est même pas baptisée ! Tout le monde ici sait très bien que c'est de sa faute si la mère de la Pyrrha est morte. La vieille est une adoratrice de Bacchus qui a voulu la petite vierge pour elle seule ; ensuite elle lui a mis ces idées d'enfant dans la tête. Maintenant le village est sans ressources. Ma fille aurait fait une très bonne pythie, elle est vierge et c'est une bonne chrétienne. Mais non ! La sorcière disait qu'il fallait d'abord "l'éduquer", lui apprendre des choses pas très orthodoxes pour en faire une païenne. Si la vieille folle s'en va, nous serons libres ; va donc la voir et emmène-la avec toi. Sa cabane est là, en bas, près des drôles de ruines en cercle. Je vous jure ! Je parie que c'est là que les sorcières dansaient au temps des païens ! Dieu merci nous sommes tous de bons chrétiens ici, à part elle bien entendu. »

Sans dire un mot et sans regarder derrière lui, Nikolaos dévala la pente vers le site de Marmaria où les ruines d'une rotonde de marbre dédiée à Athéna étaient encore visibles.

Le soleil dardait maintenant de tous ses feux et le jeune homme étouffait lorsqu'il arriva à la porte d'une maison petite, mais bien tenue avec un potager du côté où le soleil se lève. La porte était close et il ressentit une gêne à venir ainsi troubler la quiétude de l'endroit; au premier abord, cette « sorcière » lui semblait plus victime que bourreau. Il frappa donc doucement et entendit presque aussitôt des pas qui approchaient, mais derrière lui.

Il se retourna vivement et vit une femme d'un très grand âge qui le regardait le menton appuyé sur une bêche. Son regard exprimait une infinie tristesse.

— Le voilà donc le garnement qui a fait tant de peine à ma petite nièce.

— Votre nièce?

— Pyrrha était ma protégée, Nikolaos le copiste, je l'aimais comme ma fille.

— Vous connaissez mon nom?

— Ton nom et celui de ta fille; je sais aussi d'où tu viens et ce que tu as souffert.

Nikolaos dut s'appuyer sur le mur de la maison pour ne pas perdre pied. Était-ce donc vraiment une magicienne? Après avoir tout perdu en quittant Byzance : famille, amis, tuteur, voilà qu'on lui annonçait qu'il avait une fille! Pyrrha, sa fille et lui formaient une famille!

— Oui, j'ai souffert et j'ai fait souffrir, mais j'ai changé.

— Pauvre jeune homme, je suis certaine que tu n'as pas changé. La vie nous blesse et nous endurecit, mais nous ne changeons pas. Seuls les aveugles et ceux qui veulent se racheter prétendent évoluer; l'enfant que tu as été vit toujours dans l'homme que je vois. Pyrrha m'a beaucoup

parlé de toi, elle était certaine que tu reviendrais, mais elle espérait que ce soit plus tôt, bien plus tôt. Elle a même voulu partir à ta recherche, mais son père était si furieux de ce qui s'est passé entre vous deux qu'il ne l'a pas laissée d'un pouce. Moi-même, j'ai dû me résigner à ne plus la voir sans sa surveillance et ce n'est que le jour de son départ qu'il m'a permis d'accepter ces choses venant d'elle.

Ce disant, elle lui montra deux plaquettes qui reposaient dans un coin. Nikolaos fit un geste pour s'en rapprocher, mais Apollonia mit sa main sur son avant-bras.

« Avant de les regarder, tu dois me promettre de prendre conseil pour agir ; ton impétuosité a déjà causé assez de dommages comme cela. Tu sais déjà de quoi il s'agit : Pyrrha t'a montré deux prophéties anciennes que tu as refusé de croire, maintenant elle veut que tu les relises et que tu les comprennes. »

— Ces vieilles choses ne m'intéressent pas, ce que je veux savoir est où je peux trouver Pyrrha.

— Elle est partie, tu le vois bien.

— Oui, mais où ?

— En Inde mon enfant ; au pays de ses pères, à l'autre bout du monde et par-delà les cinq fleuves du Pendjab, là où le soleil se lève chaque matin, avant de parvenir jusqu'à nous. C'est si loin qu'elle sera vieille et que ton enfant sera une femme lorsqu'ils y parviendront. Pyrrha est de Kastri de par sa mère, mais elle est Rom de par son père. Il en a eu assez de se faire traiter en étranger ici et il a convaincu toute sa troupe de retourner aux pays de leurs ancêtres. Pyrrha m'a fait promettre de te convaincre de ne pas tenter de les retrouver, le chemin est trop long et trop dangereux. Un Romain comme toi n'a aucune chance de traverser tout seul l'immensité de l'Asie où des peuples innombrables

cohabitent. Tu te perdras mille fois et tu reviendras bredouille en ayant consumé ta vie.

C'en était trop, Nikolaos se recroquevilla et se mit à sangloter, sans savoir si sa peine lui venait de sa honte ou du constat qu'il ne reverrait plus la jeune femme. Apollonia se laissa attendrir et, sur un ton moins sévère, lui redemanda de penser aux tablettes. Obéissant comme un enfant devant sa nourrice, il se pencha et les relut à voix basse. Aussitôt pris d'un autre accès de colère, il allait les jeter par terre.

« Ne fais pas ça malheureux. Ces tablettes ont traversé les siècles intactes, tu n'as pas le droit de les briser ! Un jour une nouvelle vierge reprendra le flambeau, je ne sais ni quand, ni d'où elle viendra, mais il faut qu'elle puisse les trouver telles que Pyrrha les avait reçues et telles qu'on me les a offertes dans mon temps. Pyrrha m'a fait jurer de t'en donner le texte ; elle pense — tout comme moi d'ailleurs — que tu as intérêt à méditer leur contenu. »

— Mais, ce n'est qu'un fatras indescriptible d'allusions incompréhensibles ! Comment voulez-vous qu'un homme sensé y comprenne quelque chose ?

En guise de réponse Apollonia plongea les mains dans l'immense poche de son tablier et en sortit un petit bout de tissu sur lequel elle avait griffonné quelque chose.

Nikolaos la prit et lut à voix basse :

*aneîlen oûn ho theos didonai Prokleî phugên kai metastasin
hopou ton phormon ekeleuse katathesthai ton Aiginêtên
xenon ê hopou to keras apoballei ho elaphos.*

Comme le texte était en grec ancien, il se le répéta dans son propre dialecte :

Alors le dieu répondit qu'il accordait à Proclès la fuite pour se retirer là où il avait ordonné à l'étranger d'Égine de déposer le panier, ou bien là où le cerf rejette ses bois.

— Oui, le cerf, ses bois, et tout le tralala, j'ai déjà lu ça et malgré tout ce que vous pourrez me dire, je continue à affirmer que cela n'a pas de sens.

— Tourne ton chiffon.

— Eh! Quoi?

Il tourna son chiffon pour voir sur l'autre côté :

Plutarque, « *Sur les oracles de la Pythie* », 403 D.

— Comme tu vois, cet oracle, prononcé il y a bien longtemps, se trouve consigné chez Plutarque, un grand homme qui a vécu ici, à Delphes au deuxième siècle après la naissance du dieu des chrétiens. C'était à la fois un philosophe et un prêtre du dieu Apollon.

— Je sais qui est Plutarque, lança sèchement Nikolaos qui prenait ombrage du fait qu'elle le croyait ignorant.

« Donc, si je lis Plutarque au passage mentionné ici, j'aurai une explication? »

— Voilà, cette fois tu comprends. Cela t'indiquera la marche à suivre.

— À suivre pour faire quoi?

— Pour mener à bien ta vie.

— Mais cela ne me dira pas où est Pyrrha!

La vieille femme sentit que Nikolaos était à bout, il chevrotait de colère et de tristesse, maugréant contre lui-même et le monde entier. Il fallait faire un geste d'apaisement et, surtout, l'empêcher de faire une bêtise.

— Il ne nous appartient pas de décider si tu la retrouveras. Pyrrha, ma nièce adorée est avec son père et votre fille, en sécurité. Ils ont des semaines d'avance sur toi et

peuvent avoir emprunté cent chemins différents. En route, une occasion se présente parfois et nous fait changer de direction, n'essaie pas de les suivre.

Elle lui prit la tête entre ses deux mains et le regarda droit dans les yeux :

« Ce n'est pas ton destin de repasser par où tu viens. »

Nikolaos avait toujours été un garçon joyeux et sage, jamais il n'avait été violent et, aussi loin que sa mémoire pouvait reculer, il ne se rappelait pas s'être emporté vraiment, mais cette fois c'en était trop. Il aimait Pyrrha, mais il avait mis son devoir au-dessus de tout. Maintenant la culpabilité, ce cancer qui afflige les chrétiens plus que tous les autres, l'attaquait et le rendait fou de désespoir ; à la fois sa victime et son bourreau, il ne savait plus qui il était. Il se mit à se frapper le visage en gémissant :

« Je vais aller la chercher, c'est mon enfant, elle est ma femme » et, dans sa folie ses yeux se révélaient comme ceux d'un possédé.

Consternée, Apollonia tenta de le retenir, mais il était trop fort pour la pauvre vieille femme qui craignait qu'il ne s'inflige quelque blessure. Elle se glissa hors de la demeure et se mit à crier au secours. Ce geste était superflu, puisque la maison était déjà entourée par les garnements de la place, rassemblés par Sidouri, afin d'espionner les manigances de la *sorcière*. Dès qu'ils la virent sortir, l'air consternée et les cheveux en broussaille, ils s'éparpillèrent en bourdonnant comme des guêpes dont le nid vient de tomber de l'arbre.

Quelques secondes plus tard, Sidouri arriva, en criant qu'Apollonia avait tenté de ravir un des enfants du village. À sa suite, les villageois se massèrent en scandant des accusations insensées et se mirent à invectiver Apollonia en lui lançant tous les projectiles qu'ils avaient sous la main. Celle-ci, après un moment de surprise, se résigna et s'assit

par terre en couvrant sa tête de ses mains et de ses bras repliés. Elle se tourna vers Nikolaos qui apparaissait à la porte et lui dit d'une voix éteinte :

« Je savais que ce moment allait arriver, seulement je n'avais pas prévu que ce serait de mon vivant. Les voies du monde ancien se sont égarées, un nouveau monde va naître et je n'en serai pas. Fuis jeune homme, pendant qu'il en est encore temps ! Tu as peut-être sauvé Pyrrha en lui donnant cet enfant. Ici il n'y a plus rien pour nous que la mort et l'oubli. »

La foule comptait maintenant tout ce qui vivait à Kastri. Une clameur commença à s'élever :

« À mort la sorcière, à mort celle qui nous a ruinés. »

Nikolaos, revenu de son égarement, la saisit par les épaules et la traîna dans la maison. Rapidement, il s'assura que les volets étaient bien clos et, ayant déposé Apollonia sur une chaise, il se dirigea vers la sortie pour tenter de calmer la foule furieuse. Apollonia se jeta devant lui pour le retenir.

— Malheureux ! Ils vont te mettre en pièces !

Mais Nikolaos ne se laissa pas intimider par la rumeur qui grondait à l'extérieur.

« Il faudra pourtant sortir un jour », fut sa seule réponse.

— Oui, mais pas maintenant, écoute !

La maison résonnait en effet sous l'effet des projectiles dont certains semblaient très lourds. Un instant, Nikolaos pensa à Byzance soumise au feu des canons, puis il sentit effectivement une odeur de roussis.

Dehors on hurlait :

« À mort la sorcière, à mort l'étranger ! Au feu, au feu ! Purifions-les par la flamme ! »

Nikolaos ouvrit la porte et, dans une ultime tentative d'apaisement, il leva les bras pour faire taire la foule, mais

un violent coup à l'estomac le mit à genoux. Comme dans un rêve, il entendit Apollonia hurler un dernier avertissement sorti tout droit d'une prophétie :

« Fuis, fuis jusqu'au bout de la terre. »

Ensuite une pluie de coups s'abattit sur lui, tandis qu'il luttait pour sa vie. Il se débattit de toutes ses forces en se protégeant la tête de son mieux et parvint à s'éloigner en ne gardant contre lui que quelques acharnés qui s'agrippaient à ses vêtements.

Il cherchait de tous côtés dans l'espoir de trouver un bout de bois ou un outil quelconque qui eussent pu l'aider à se défendre, mais tout avait déjà été pris par les assaillants. Il revint alors à la charge vers la maison couverte de flammes, mais il fut violemment repoussé à nouveau. Terrassé par la masse des agresseurs, il tomba à la renverse en déboulant le long du talus qui limite les abords du village, sans que personne n'ose le poursuivre au bord du gouffre ; tout au plus quelques garnements lui lancèrent-ils des pierres qui ricochèrent en tombant dans le vide. Il se retourna pour voir les volutes de fumée qui montaient de la maison en flammes et, les poils hérissés d'effroi, le visage couvert de sang, de larmes et de poussière, il se mit à dévaler le sentier rocheux, puis à marcher sans que son esprit ne sache où ses jambes le menaient.

CAHIER XXIV

UN PEU moins d'un mois après ces événements, une information vint à l'oreille de la belle Zoé, alors qu'elle se rendait comme chaque matin prier à l'église Saint-Démétrios, récemment rénovée par le métropolite, Matthieu de Lacédémone. Elle aimait déambuler sous les arches basses de l'édifice en sentant tour à tour la caresse du soleil levant et la fraîcheur de l'ombre lorsqu'elle passait derrière les fines colonnes. Selon son habitude, elle priait ensuite pendant de longues minutes devant la fresque représentant le Christ *Polyéléos*, ce Jésus « plein de miséricorde », pour lequel elle avait une dévotion particulière. Cet endroit si calme et si simple avait pourtant accueilli la cérémonie de couronnement du dernier empereur, Constantin XI Paléologue, à peine quatre ans plus tôt. Curieux destin que celui qui fit tomber son empire, tout en accordant un sursis à la ville qui l'avait vu revêtir les insignes impériaux !

Les dernières semaines avaient été marquées par les rumeurs venant des frontières. Il était de plus en plus évident que le Péloponnèse, ce dernier sanctuaire de l'hellénisme, ne pourrait pas résister bien longtemps à l'avancée de l'Empire ottoman pour qui il constituait une prise naturelle et facile, dès lors que Mehmet II disposait d'une

flotte pour contourner l'Hexamilion, ce mur interdisant le passage de l'Isthme de Corinthe à des fantassins.

La rumeur qu'elle entendit ce matin-là était pourtant d'un tout autre ordre : un homme, gisant en haillons aux pieds des murs extérieurs, avait été trouvé par les sentinelles. Il tenait dans sa main un chiffon qu'on n'avait pas réussi à lui arracher. Les religieuses appelées pour lui porter secours avaient été frappées par ses traits finement ciselés, d'une beauté que seule la jeunesse accorde aux âmes bien nées. Les épreuves avaient déposé sur ce visage un voile tragique accentuant encore plus la noblesse de ses traits émaciés. L'une des religieuses avait même osé comparer la souffrance qui émanait de lui à celle de notre Seigneur ! Ses yeux semblaient fixer l'infini et ne bronchaient pas lorsqu'on le déplaçait. Par mesure de charité, il avait été conduit au monastère du Brontochion, un vénérable ensemble de bâtiments datant de plus de deux siècles aux élégantes coupoles de tuiles rouges.

La nouvelle toucha la jeune femme qui s'inquiétait toujours du sort des plus démunis, mais elle passa outre, sachant le pauvre blessé entre bonnes mains. Une fois rentrée chez elle, elle reçut cependant du fils de Pléthon, un billet qui la jeta dans le plus grand désarroi.

La courte note était explicite :

« Nikolaos est de retour, mais il est mal en point. Il a prononcé votre nom. Rendez-vous au Brontochion. »

Zoé laissa tomber la note au sol et se précipita vers une commode où elle prit un foulard de soie noire dont elle se couvrit la tête, puis, sans avertir qui que ce soit, descendit à la rue. Elle se mit à marcher aussi vite que la décence lui permettait vers le monastère, sachant qu'il lui serait difficile d'entrer seule dans ce lieu réservé aux hommes. Après

d'après négociations, il fut décidé qu'on transporterait le malade sur une civière et qu'elle pourrait le voir au parloir.

La jeune femme attendait le cœur battant et les mains jointes lorsqu'une porte s'ouvrit derrière elle ; des bruits de pas indiquèrent qu'on approchait. Voyant Andronic paraître dans l'embrasure de la porte, elle ne put s'empêcher d'ironiser, malgré la situation :

— Vous ici ? Il faut donc un événement extraordinaire pour faire entrer le fils de Pléthon dans un édifice religieux ?

— Le retour de notre protégé n'est-il pas un événement hors du commun ?

— Notre protégé ? En effet, il semble que nous partageons cet intérêt malgré nos différences et nos différends.

— La religion nous sépare, mademoiselle, mais je connais votre science et votre curiosité. Notre amitié pour ce jeune homme démontre que nous nous ressemblons sur de nombreux points. Ah ! Le voilà peut-être derrière cette porte.

Effectivement, une grande porte de pin massif s'ouvrit en grinçant sur ses gonds d'acier. Deux hommes portaient un brancard sur lequel reposait Nikolaos. On l'avait lavé, rasé et peigné, mais son extrême maigreur témoignait de sa souffrance passée. Sa main droite tenait toujours un chiffon, effiloché par les tentatives de le lui enlever. Zoé mit la main droite devant sa bouche pour réprimer un cri, tandis qu'Andronic s'avavançait lentement vers Nikolaos.

— Nikolaos, mon ami Nikolaos, c'est moi, Andronic. Dis-moi que tu m'entends. Que t'est-il donc arrivé ?

Devant le mutisme de Nikolaos, Andronic fit signe à Zoé d'avancer. Elle rejeta son foulard sur ses épaules et regarda le malade dans les yeux sans qu'il ne réagisse. Andronic s'était retiré un peu à l'écart.

— Nikolaos, c'est moi, Zoé. Vous vous souvenez de moi ?

Andronic réalisait qu'elle seule pourrait le réanimer, mais la retenue de son langage lui indiqua qu'il devait s'éloigner encore plus. Il fit signe aux deux moines de le suivre. Devant leur refus, il dut insister jusqu'à les prendre énergiquement par le bras.

Se voyant seule, Zoé fondit en larmes et murmura comme si on l'espionnait.

— Nikolaos, mon Nikolaos, mon amour, ma vie ! Comment ai-je pu te laisser partir ?

Puis, se tournant vers une image de la vierge *Zoodychos*, celle qui reçut en son sein le Christ vivant, ornant la salle, elle s'exclama :

« Très sainte mère de Jésus, je vous promets de faire don de moi-même, si vous ramenez Nikolaos à la vie. »

Elle saisit la main libre du jeune homme et la porta contre son sein en l'embrassant tandis que des larmes roulaient sur ses joues. Sans émettre un seul son, ni sortir de sa torpeur, Nikolaos ouvrit la main droite qui enserrait le chiffon. Zoé émit un sanglot et prit le bout de tissu avec le respect que l'on voue à une relique.

Comme le silence régnait dans la salle, Andronic entrouvrit la porte. Lorsque son regard se porta vers Nikolaos, Zoé put constater la déception qui marquait son visage. Il s'approcha de Zoé et lui dit d'une voix douce :

— Il va falloir le transférer chez moi, ces moines n'en ont que faire et ainsi vous pourrez le voir à toute heure, je vous le garantis.

Elle le regarda avec une gratitude infinie. De son côté, Andronic avait déjà fait venir quatre serviteurs costauds pour transporter le malade à travers les rues sinueuses et pentues. Il précédait le cortège en compagnie de Zoé, sans

dire un mot, jusqu'au moment où il arriva à la maison paternelle. Là, avant même qu'il n'ait eu le temps d'ouvrir la porte, un homme affolé vint à sa rencontre. C'était le secrétaire de son père.

— Andronic, Andronic! Enfin vous êtes là, je vous ai cherché partout! Quel malheur!

— Oui, en effet, mais j'ai bon espoir, c'est un jeune homme solide.

— Oh! Je ne parle pas de votre ami qui repose là, mais de quelque chose de bien plus grave.

— Mais quoi donc? Allez, parle!

— Votre père.

— Mon père? A-t-il eu un malaise?

— Votre père est mort, il y a quelques minutes à peine.

CAHIER XXV

ANDRONIC S'ATTENDAIT à la mort de son père, car le vénérable philosophe avait dépassé le seuil de l'extrême vieillesse et ne devait sa survie qu'à sa force de caractère exceptionnelle. Contre toute attente, Pléthon avait vécu suffisamment pour voir la chute de l'Empire byzantin, une déchéance qu'il avait prévue, mais qui le chagrina profondément.

Devenant dès lors responsable de la bonne marche de la maisonnée, Andronic dut laisser Nikolaos pour aller rendre les derniers hommages à son père et préparer la mise en bière. Avant de le quitter, il donna des ordres pour qu'on dépose le malade dans la « chambre de la diversité ». Ensuite, il s'éloigna, puis se retourna en ajoutant :

« Ah, oui ! Et laissez entrer mademoiselle quand bon il lui plaira, quelle que soit l'heure. »

Les domestiques conduisirent donc Nikolaos dans une chambre située à l'étage supérieur de la grande maison de Pléthon. Cette pièce était dédiée à la déesse Artémis que Pléthon associait à la diversité du monde naturel. Ses murs étaient décorés de peintures figurant une variété de scènes sauvages. Ainsi, la cloison située au pied du lit était ornée d'une grande fresque représentant la déesse Artémis, flanquée de deux cerfs sur un tapis de hautes fougères stylisées,

telle une maîtresse des animaux. Le carquois de la vierge chasserresse semblait résonner sur son épaule droite tandis qu'elle bandait son arc. Elle-même était dépeinte en jeune femme athlétique, son sein droit était dénudé à la manière des Amazones tandis que sa courte tunique, rappelant le chiton porté en Grèce antique, dévoilait des cuisses galbées et des pieds menus, enserrés dans de légères sandales. Ses longs cheveux ondoyants qui coulaient librement sur ses épaules avaient la couleur fauve des cerfs; son visage gracieux respirait la santé et la liberté. Derrière elle, une lune resplendissante se levait et nimbaït la déesse d'un halo translucide.

Indifférents à cette scène qu'ils avaient vue mille fois, les serviteurs soulevèrent le jeune homme et le déposèrent sur un lit, puis ils lui surélevèrent les épaules avec deux coussins et, constatant qu'il ne réagissait pas, quittèrent la pièce en fermant les volets pour éviter qu'une lumière trop crue ne vienne troubler le calme apparent du malade.

Puisque Nikolaos reposait, Zoé quitta la maison, laissant seul le pauvre Andronic qui s'affairait autour du corps sans vie de Georges Gémistos Pléthon, le dernier des grands penseurs polythéistes que la Grèce eut enfantés. Avec lui s'achevait un cycle ayant apporté au monde ses plus grandes idées; personne ne savait à l'époque si ce savoir immémorial allait renaître.

En marchant, la jeune femme répétait sa prière à la vierge *Zoodochos*; après tout, la vierge Marie ne pouvait-elle pas avoir particulièrement pitié d'elle étant donné que son nom même, Zoé, évoquait la vie?

En ville la rumeur de la mort de Pléthon circulait abondamment et le Despote avait déjà fait annoncer sa visite au célèbre défunt. Il désirait également envoyer des messagers en Europe, particulièrement à Florence où

Pléthon avait laissé une profonde impression lors de son passage. Les plus folles rumeurs circulaient à propos de Gémisthos, suggérant même qu'à sa mort, le polythéiste s'était transformé en chouette : l'oiseau d'Athéna, déesse de la sagesse. Zoé frissonna en entendant les ragots, un mort en annonçait-il un autre ? Elle se signa plusieurs fois pour chasser cette idée lugubre et s'engouffra dans la maison paternelle où le regard furieux de la duègne l'accueillit. Visiblement, elle s'était fait rabrouer pour avoir perdu Zoé de vue, mais sa condition ne lui permettait pas de gronder la jeune fille, même si ses yeux lançaient autant d'éclairs que ceux du grand Zeus par un soir de tempête.

Le lendemain, la jeune femme se leva à l'aube pour aller prier. À son retour à la maison, son père l'attendait de fort mauvaise humeur.

— Ma fille, pendant que vous courez les rues, vous négligez votre père. Allez ! Nous devons nous rendre chez cette famille d'idolâtres, pour offrir nos hommages à leur patriarche ! Que Dieu ait pitié de ce vieil orgueilleux qui prétendait comprendre les desseins du Seigneur, maintenant, il doit se repentir de son arrogance ! Allons ! Par de sages paroles, il me sera peut-être possible de ramener son fils dans le droit chemin, marchons.

Le saint homme, tout empêtré dans ses habits sacerdotaux, avançait d'un pas de sénateur qui laissa à sa fille le temps de lui prodiguer de sages conseils, afin d'éviter un affrontement qui aurait mis tout le monde dans l'embarras.

— Père, peut-être devriez-vous attendre un peu avant d'éclairer son fils avec les lumières de la foi. La douleur du deuil ne le rendra pas très perméable à vos bonnes paroles.

Son père, qui regrettait sans doute de s'être avancé trop vite, acquiesça en affirmant qu'il allait, par sa retenue exemplaire, donner au fils de Gémisthos une leçon

de charité chrétienne plus éloquente que tous les discours. Zoé, qui connaissait bien les sautes d'humeur de son père, fut rassurée, mais pas tout à fait.

La ville couvre une très petite superficie et ils arrivèrent tout de même assez vite en vue de la demeure de Pléthon. Une foule se massait déjà devant la porte, ce qui fit grommeler le vieux pope une fois de plus.

— Mais que font tous ces curieux? Nous ne pourrions jamais entrer! Pourquoi tout ce monde s'est-il donné le mot pour venir assister à un événement de si peu d'importance?

Zoé attendait anxieusement, le regard vers le sol. Elle désirait bien sûr présenter ses condoléances à Andronic, mais elle désirait avant tout avoir des nouvelles de Nikolaos. Contre toute attente, un des serviteurs qui gardait l'entrée et qui se souvenait de la consigne d'Andronic fit signe à la jeune femme d'avancer. Celle-ci s'exécuta avec, sur ses talons, son père qui croyait que sa propre notoriété leur valait cette faveur.

Le corps de Pléthon, reposant dans un sarcophage disposé sur un tréteau, avait été placé dans la grande pièce attenante à l'entrée, où Andronic recevait la foule des visiteurs. Les convenances et surtout la présence de son père interdisaient à Zoé de parler de Nikolaos, mais un signe de la tête de la part du fils de Pléthon lui apprit que rien n'avait changé.

L'échange entre son père et Andronic ne dura que quelques minutes, mais le pope insista ensuite pour que Zoé prie avec lui à voix haute, au grand désespoir de la jeune femme qui détestait imposer une croyance dans une maison où d'autres dieux étaient vénérés. Après des minutes qui lui parurent des siècles, ils quittèrent silencieusement la place, non sans que Zoé se retourne plusieurs fois, comme

si elle espérait voir Nikolaos apparaître à la porte avec son sourire doux et franc.

Les jours subséquents n'apportèrent pas d'amélioration à l'état du malade. Andronic était préoccupé par les funérailles de son père dont il devait respecter les dernières volontés sans heurter le clergé devenu plus audacieux depuis la mort de celui qu'il percevait comme un ennemi. L'Église ne pouvait heureusement pas attaquer de front un homme qui avait joui de la protection de Démétrios Paléologue. Personne dans la hiérarchie orthodoxe n'avait apprécié l'allusion de Pléthon aux fondateurs et aux docteurs de la religion chrétienne en des termes sans équivoque : *γοήτων δὴ τινῶν σοφιστῶν*, « certains sophistes imposteurs », et chacun sentait que l'heure des règlements de compte approchait.

Zoé rendait visite à Nikolaos deux fois par jour et tentait de peine et de misère de le faire boire en pressant une éponge humide sur ses lèvres desséchées ; ensuite elle se rendait à l'église et priait en versant toutes les larmes de son corps en nourrissant l'espoir que Marie *Zoodochos* accepte son sacrifice.

Dans la matinée du quatrième jour, alors qu'elle quittait l'église avec sa duègne pour aller prendre un repas auprès de son père, elle fut interrompue par le même serviteur qui l'avait fait entrer chez Andronic auparavant. Ce natif de Sparte, fidèle à son laconisme ancestral, ne prononça qu'une phrase :

« Venez, il y a du nouveau. »

Elle ne le suivit pas, elle vola jusqu'à la demeure de Pléthon, tandis que la duègne, couverte de sueur, gardait une main sur son front pour tenir sa voilette et clopinait derrière en compagnie du serviteur qui faisait de son mieux pour qu'elle prenne du retard. Zoé poussa la porte

d'entrée alors que deux domestiques accouraient pour l'accueillir. Son visage défait était plus pâle que la mort, car elle avait cru deviner un mauvais présage dans la brièveté du message.

Elle emprunta l'escalier qu'elle connaissait bien et déboucha rapidement sur la porte de la chambre où Nikolaos reposait. Aussitôt, elle constata que les rideaux avaient été tirés, laissant un flot de lumière inonder la pièce. Un rapide coup d'œil sur le lit lui révéla qu'on avait enlevé le malade — ou le mort — de sa couche. Andronic était debout et se caressait le menton dans une posture aporétique. Dès qu'il la vit, il pointa du doigt vers le mur faisant face au pied du lit. Zoé s'avança et vit une scène qui la laissa stupéfaite : Nikolaos était prostré, à genoux devant la peinture d'Artémis, sa main droite était couverte de sang. Zoé se jeta à genoux à côté de lui en murmurant :

— Nikolaos, Nikolaos, mon adoré.

Nikolaos sursauta et se retourna vers elle, il plongea ses yeux dans ceux de la jeune femme pendant de longues secondes, puis il lui dit avec une douceur infinie :

— Zoé, divine Zoé, c'est donc vous? Que faites-vous ici? Je ne suis pourtant pas au paradis!

En prononçant ces paroles, il s'éloigna du mur dévoilant une scène qui glaça Zoé de terreur. Sur le mur imprégné de sang, on pouvait voir un mot : Pyrrha, que Nikolaos avait gravé profondément de sa main sanguinolente dont les ongles étaient tombés dans l'opération.

Zoé comprit tout dans l'éclair d'un instant : en voyant la peinture d'Artémis aux cheveux mordorés, Nikolaos avait cru retrouver Pyrrha. C'était donc l'image de sa rivale qui avait exaucé le vœu de Zoé en réanimant Nikolaos! Elle y vit la preuve qu'il aimait Pyrrha infiniment plus qu'elle puisqu'une simple image ressemblant à la Gitane

avait fait en silence ce que ses larmes et ses soins n'avaient pas accompli. Cette pensée lui fit l'effet d'un poignard en plein cœur.

Nikolaos, reprenant lentement conscience, perçut un trouble qu'il ne comprenait pas dans les yeux de Zoé et leva sa main gauche, faible, mais intacte, pour la poser sur elle.

— Maintenant je me souviens : votre visage tout près du mien depuis des jours, l'éponge imbibée d'eau que j'avais avec délices... je vous dois la vie une fois de plus Zoé.

La jeune femme à bout de nerfs n'en pouvait plus et éclata en sanglots. Heureusement Andronic veillait et fit signe aux serviteurs de transporter Nikolaos dans son lit, puis d'apporter une chaise pour Zoé. Il fallait avant tout bander la main du blessé, avant de lui faire boire de l'eau et un bouillon, afin qu'il reprenne des forces. Dès qu'il fut assis sur le lit, il vit la peinture qui lui faisait face.

— Ah! Pyrrha! Oh! Non, ce n'est pas Pyrrha n'est-ce pas? C'est la déesse Artémis, la vierge chasserresse. Oui, bien sûr, c'est elle et pas une autre. Pourtant, ces cheveux mordorés, ce visage de femme enfant; la ressemblance est troublante. Est-ce moi? Il regarda sa main. Oui, c'est moi qui ai écrit le nom de Pyrrha avec mon sang! Oh! mes amis, si vous saviez le mal que j'ai fait!

Le jeune homme chevrotait en tremblant comme un roseau. Andronic s'approcha pour le calmer tandis que Zoé le faisait boire à petites gorgées. Alors, lentement, ils partagèrent les bribes d'informations qu'ils détenaient sur les événements des derniers jours. Ce procédé épuisa rapidement le peu de forces dont disposait Nikolaos et Zoé fut, à son grand regret, contrainte de partir. Elle ne partait toutefois pas en vain car elle commençait à comprendre que son retour prochain allait infléchir la course du destin.

Tandis qu'Andronic la raccompagnait jusqu'à la porte, il laissa échapper une singulière réflexion :

— N'est-il pas étrange, ma chère Zoé, que vous ayez prié la Vierge Marie et que votre vœu ait été exaucé par une autre vierge ?

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas.

— Mais Artémis est une vierge ! Le divin Platon affirme même dans le *Cratyle* que son nom viendrait du mot *artémes*, « intégrité », à cause de l'attirance de la déesse pour la virginité.

— Oui, peut-être, répondit-elle d'un air songeur. Mais en le ramenant à la vie, je le perds.

— Cette fois, c'est moi qui ne comprends pas.

Elle poussa un long soupir et posa les mains sur l'encadrement de la porte pour s'empêcher de défaillir, puis descendit rapidement vers la rue en murmurant dans un souffle à peine perceptible :

— Veuillez m'excuser, il se fait tard et ces derniers jours ont été fort éprouvants.

Ce soir-là, Nikolaos, trop faible pour se déplacer, soupa dans sa chambre en compagnie d'Andronic. Ce dernier s'empressa de faire remarquer l'assiduité de Zoé et il lui fit comprendre que la jeune femme distante et insensible que Nikolaos lui avait décrite n'était pas celle qui avait passé de longues heures à pleurer à son chevet. Andronic, en homme pratique, lui dévoila le fond de sa pensée :

— Mon cher Nikolaos, tu as aimé Pyrrha et de toute évidence, elle t'a aussi aimé, mais elle est partie. Il est illusoire de penser que tu peux la retrouver au milieu des steppes de l'Asie où elle s'est enfoncée. De plus, je crois qu'elle est en sûreté, les Roms circulent de par le monde depuis cinq siècles, les routes et le voyage sont leur spécialité. Crois-moi, tu devrais plutôt regarder ici. Zoé t'aime

tendrement, un aveugle le verrait. Bien évidemment, tes manières un peu brusques l'ont effrayée au début, elle a été élevée par un homme d'Église après tout ! Tu sais, les chrétiens confondent volontiers vertu et prudence, mais donne-lui du temps et ouvre-lui ton cœur. Tu ne trouveras pas de femme plus dévouée, plus intelligente et, il faut bien l'avouer, plus belle.

Nikolaos écoutait en silence, rongé par le doute, écartelé entre ses remords et l'extase de constater que Zoé, la divine Zoé, se préoccupait de lui.

Le lendemain, elle arriva un peu plus tard qu'à l'habitude et elle semblait moins impatiente d'entrer ; tout indiquait qu'elle n'osait montrer son dévouement envers Nikolaos que lorsque celui-ci était dans le dénuement le plus complet. L'expression de son amour pouvait alors passer pour de la charité, celle de sa passion pour de l'abnégation. Ainsi s'expliquaient ses interventions, d'abord lors de son incarcération et ensuite pendant sa perte de conscience. Perdait-elle donc tout intérêt s'il n'avait pas absolument besoin d'elle ?

Elle gravit toutefois les degrés menant à la porte principale, mais avec un peu moins de vivacité que les jours précédents. Par politesse, elle demanda qu'on avertisse le maître de la maison de sa présence. Même s'il lui avait permis de visiter le malade en passant outre à cette formalité, elle jugeait qu'une fois Nikolaos sur pied, elle ne pouvait pas envisager d'entrer seule dans sa chambre ; la duègne qui la suivait en silence n'avait certes pas l'autorité d'empêcher une incorrection de sa part, mais elle allait sûrement raconter la moindre de ses incartades à son père.

Andronic vint rapidement la rejoindre ; il avait l'air inquiet et affairé qu'il affichait depuis la mort de son père. Sans qu'elle ne lui demande, il se confia.

— C'est le patriarche Scholarios qui me fait du souci. Il requiert instamment la dernière version du *Traité des lois* de mon père et je n'en ai pas de copie, seulement l'original. Si je lui envoie le manuscrit et qu'il l'indispose, il le détruira, je le sens, mais je ne peux pas lui refuser cela, car il est trop près du nouveau pouvoir. Il ne restera alors aucune copie du texte fondamental de la doctrine de Pléthon. Mais, allons! Pourquoi m'en faire avec des suppositions? Vous êtes sûrement ici pour voir notre convalescent. Il est dans la bibliothèque, je vous conduis si vous voulez bien me suivre.

CAHIER XXVI

ILS ARRIVÈRENT dans une salle d'apparat, vaste et bien éclairée par de hautes fenêtres en ogive ; un balcon faisait face à la pente montante et offrait une vue imprenable sur le château de Villehardouin. Nikolaos était assis, dos à l'entrée. Pour l'avertir de leur présence, Andronic émit un léger toussotement qui poussa Nikolaos à se retourner. Il fit un sourire radieux en voyant Zoé et tenta en vain de se lever. Ses deux amis s'avancèrent pour le soutenir et c'est dans cette position humiliante qu'il salua Zoé. Ils échangèrent des banalités sur le temps et l'inexorabilité du destin, avant qu'Andronic ne les invite à s'asseoir côte à côte « parce que cela fatiguera moins Nikolaos », avait-il tenu à préciser.

Sans plus attendre, Zoé demanda à la duègne de lui donner le sac qu'elle transportait. Elle y plongea la main et en retira un bout de chiffon soigneusement plié. À cette vue, Nikolaos sursauta, mais ne dit rien. Zoé crut bon de préciser.

— Tu tenais ce chiffon dans la main droite et je l'ai ramassé lorsque tu l'as laissé tomber. Il contenait un texte relatant une prophétie et une note bibliographique indiquant un passage de Plutarque.

Se tournant vers Andronic :

« Et vous, monsieur le polythéiste, vous croyez aux prophéties ? »

— Oui, et mon père aussi. Il croyait que les dieux ont tout ordonné depuis le début et, qu'en conséquence, il est approprié de connaître les prophéties pour savoir à quoi s'attendre et accepter son destin, même s'il est impossible de l'infléchir.

— Enfin, nous nous accordons sur quelque chose. Donc, comme la prophétie était plutôt obscure, je suis allé voir le texte de Plutarque et...

Nikolaos regardait ailleurs, comme s'il se désintéressait de la question, mais Andronic qui ne connaissait pas le fond de l'histoire montrait un vif intérêt et lui demanda de poursuivre.

— C'est assez simple, mais je ne sais pas pourquoi tu tenais ce texte avec une telle obstination, Nikolaos, tu l'as sûrement eu en main depuis ton départ de Kastri.

Nikolaos ne réagissait toujours pas ; il se contenta d'un bref commentaire.

— Je ne sais pas non plus, peut-être en est-il mieux ainsi. Que peuvent signifier quelques mots ressassés depuis des siècles ?

Zoé soupira longuement.

— Je me souviens de ces histoires païennes, celles où le devin Tirésias doit annoncer une terrible nouvelle au roi Œdipe, ou celle encore dans laquelle Calchas n'ose parler à Agamemnon. À chaque fois, le devin regrette de savoir ce que tous ignorent, on l'accuse ensuite d'être un « prophète de malheur », je me sens un peu comme cela aujourd'hui. Peut-être vais-je regretter mes paroles, tout comme eux, mais enfin, voici ce que j'ai découvert :

« Proclès, cruel et injuste tyran d'Épidaure, avait fait périr un grand nombre de citoyens. Timarque était venu d'Athènes à Épidaure, avec de grandes richesses, Proclès lui fit le meilleur accueil. Il s'en débarrassa ensuite et, ayant enfermé son corps dans un panier, il le fit jeter à la mer.

« Alors le dieu répondit qu'il accordait à Proclès la fuite pour se retirer là où il avait ordonné à l'étranger d'Égine de déposer le panier, ou bien là où le cerf rejette ses bois. Le tyran comprit que le dieu lui ordonnait de se jeter dans la mer, ou de s'enterrer tout vivant (on sait que le cerf, quand il se dépouille de ses bois, les enterre dans la terre) ».

— Peux-tu te rappeler la raison qui t'a fait t'attacher ainsi à ce petit texte insignifiant ? demanda doucement Zoé.

— Oui, je me souviens, même si j'aimerais mieux oublier. La prophétie que vous venez d'éclairer est l'un des deux oracles que j'ai reçus : l'un me disant de m'enfuir au bout du monde, l'autre de me jeter à la mer ou de m'enterrer. Je crois que c'est clair, je dois aller très loin par la mer, autrement je suis condamné à mourir sur terre sans laisser de souvenir, comme un cadavre qu'on enfouit sans épitaphe.

— Il n'y a rien de terrible à voguer sur la mer, la Méditerranée est hospitalière. Où crois-tu devoir aller, en as-tu une idée ?

— Oui, je crois le savoir et cela me terrifie, il n'est pas question de voyager ici sur la Méditerranée.

— La mer Noire alors ? La Baltique ?

Elle eut un moment d'hésitation, puis lança d'une voix chevrotante :

« Pas l'océan Extérieur tout de même, pas l'Atlantique ! »

Pour toute réponse, Nikolaos baissa la tête en signe de résignation et leur raconta dans le menu tout de qu'il avait vécu auprès de Pyrrha. Chacun des deux amis ayant déjà entendu une partie de l'histoire, ils se regardaient tour à tour d'un air entendu.

Ils se quittèrent ce soir-là en recommandant à Nikolaos de se reposer et de penser à autre chose.

Le lendemain, Zoé ne se présenta pas à la porte d'Andronic. Nikolaos affolé ne savait que faire et, sans demander conseil à son ami, entreprit de se rendre chez elle pour s'enquérir de sa santé. Le trajet fut pénible pour le jeune convalescent, mais il en avait vu d'autres. Il se présenta, brave mais chancelant, à la porte du pope et demanda un entretien avec la jeune femme. Alors qu'il espérait voir apparaître la belle Zoé, ce fut plutôt le sévère ecclésiastique qui le reçut, rouge de colère, et qui, sans même lui permettre de franchir le pas de la porte, le renvoya vertement en lui intimant l'ordre de ne plus jamais adresser la parole à sa fille.

En bon garçon qu'il était, Nikolaos se retira sans protester, mais il n'allait pas en rester là. Le lendemain matin, à l'heure de ses dévotions, il attendait la jeune femme à l'intérieur de l'église, à l'abri d'une colonnette et, se postant derrière elle, il lui murmura ces quelques mots.

— Je comprends Zoé... je devine que votre situation sociale ne vous permet pas de me voir librement, j'admets aussi que votre inclination sentimentale ne vous porte pas vers moi, mais ne pourrions-nous pas nous voir comme autrefois? J'ai souvenir de longues discussions, fort animées, où nous trouvions tous deux notre pain pour l'âme. Peut-être pourrions-nous trouver un terrain d'entente, peut-être auriez-vous fini par supporter ma présence, malgré mon infériorité? Néanmoins, seul le devoir doit désormais

compter pour moi. Je dois retrouver Pyrrha ; elle a donné naissance à un enfant qui est aussi le mien. Nonobstant la conviction de sa tante, je suis certain que le destin ne sera pas assez cruel pour nous séparer éternellement.

Elle l'écoutait, le regard dans le vague, puis à la pensée que son sacrifice allait peut-être le renvoyer vers une autre et surtout à la pensée que son amour n'était même pas partagé, elle se mit à pleurer doucement, sans cacher ses larmes.

Lui, décontenancé, ne pouvant toujours pas envisager qu'elle condescende à éprouver de tendres sentiments pour lui, restait bouché bée. Pourtant, lorsqu'elle se signa et se leva pour partir, il la prit par le coude et l'attira doucement vers lui.

— Zoé, divine Zoé, pourquoi pleurez-vous ? Vous savez que je donnerais tout pour vous, je vous dois doucement la vie.

— Oui, mais vous ne m'aimez pas, la gratitude n'est pas de l'amour et je n'en ai que faire.

— Oh que si je vous aime ! Je vous aime depuis le premier jour où mon regard s'est posé sur vous, dans la pénombre de ma cellule, et puis il y a eu ce soir où vous m'êtes apparu aussi belle et lumineuse qu'une comète et me fîtes sombrer dans un véritable délire amoureux qui me consume depuis ce jour, mais j'ai renoncé à un amour au-dessus de mon rang, tant social que naturel. Je ne suis qu'un immigré, d'allure et d'intelligence moyennes et vous êtes pareille à ces déesses d'autrefois, supérieure et inaccessible.

Elle allait tomber dans ses bras, mais la poigne ferme de la duègne s'abattit sur son épaule. Elle poussa un léger cri puis, faisant volte-face pour sortir de l'église, elle lâcha

par-devers elle, comme si elle s'adressait aux colonnes du sanctuaire, ces paroles qui scellèrent leur destin :

— Mon beau voyageur, de toute façon tout est terminé. J'ai fait serment à la Vierge Marie. Vous, sauvé, je dois me consacrer à elle. Pour nous deux, le devoir aura donc raison de tout, nous nous sommes connus au mauvais moment, sous de mauvais auspices ; je vais vers Marie, vous irez vers Pyrrha.

CAHIER XXVII

ANÉANTI PAR les paroles de Zoé, Nikolaos ne savait que faire ; il ne pouvait se résoudre à la patience qu'Andronic lui recommandait chaque jour. Il voulait agir, mais il n'arrivait pas à voir en quoi l'action lui serait salutaire.

Dans ces moments difficiles, où le nœud de ses soucis lui semblait inextricable, il reprenait ses vieilles habitudes et marchait du lever au coucher du soleil, impassible devant les intempéries, seul avec lui-même. Souvent, il déambulait dans les lieux où il avait jadis vu Zoé, en bordure de la forêt ou sur le *foros*. Même s'il savait qu'elle ne l'y attendrait plus, les souvenirs qui surnageaient entre les récifs de sa mémoire suffisaient à lui procurer quelques instants de bonheur et d'espoir.

Sur ces entrefaites, une ambassade de Byzance était arrivée en ville. Il s'agissait d'un groupe de trois religieux et de leurs secrétaires représentant le patriarche Gennadios Scholarios, nommé aux fonctions suprêmes de la hiérarchie orthodoxe par Mehmet II, à peine quelques jours après la prise de la ville. Ses positions anti-latines assuraient au sultan qu'il ne chercherait pas à pactiser avec les puissances européennes pour mettre son règne en péril. De plus, en offrant aux Grecs une direction spirituelle dont il était le

maître, Mehmet II se garantissait leur soumission à peu de frais. L'objectif officiel de leur visite était de refonder la cohésion de l'Église, mais le but secret était de convaincre le despote de Mistra de prêter allégeance au sultan.

Leur arrivée avait été célébrée en grande pompe par Démétrios Paléologue qui voulait affirmer sa position de dernier monarque byzantin. Il avait reçu la délégation sous un dais en bois sculpté, orné de dorures et drapé de velours pourpre. Démétrios lui-même était assis sur un trône d'or, flanqué de deux lions automates qui rugissaient à son signal. Lorsque les délégués s'approchèrent, le fauteuil s'éleva jusqu'à hauteur d'épaule, avant de s'abaisser doucement au son d'un souffle métallique. Nullement impressionnés par ce déploiement technique dont ils avaient vu maints exemples à Constantinople, les ambassadeurs firent savoir qu'ils n'étaient pas là pour se soumettre, mais pour négocier.

Ils passèrent les journées subséquentes au centre-ville, limitant leurs déplacements au strict minimum. Chaque matin, la délégation quittait le monastère où elle passait la nuit, puis elle traversait la grande place en direction du palais pour y poursuivre ses négociations. Au troisième jour de cette visite, Nikolaos s'était joint à la foule des curieux et des oisifs qui se massait sur le *foros* pour observer le passage des délégués d'un œil que l'on ne pourrait qualifier d'amical... visiblement, la partie n'était pas gagnée pour eux. En défilant devant Nikolaos, posté sur les côtés, un des religieux se retourna pour le fixer du regard. Il fit encore dix enjambées, puis revint sur ses pas. Une fois à sa hauteur, il lui tint ce propos surprenant :

— Mais je te reconnais, tu es Nikolaos, le copiste qui travaillait à l'atelier de Gonatas à Byzance !

Nikolaos reconnut alors un ami d'enfance, malgré la longue barbe qui lui donnait vingt ans de plus que son âge.

— Alexis! Je n'en crois pas mes yeux! Toi ici! As-tu des nouvelles pour un pauvre exilé comme moi?

— Nikolaos, tu sais... depuis l'histoire de la barge que vous avez lancée vers la flotte turque...

— La barge? Mais quelle barge? Tu parles du bateau contenant le feu liquide? Ce n'est pas moi qui ai fait cela, je te l'assure, ma sortie n'avait rien de militaire.

— Qu'importe, en ville tout le monde croit que tu as fait le coup depuis qu'on a retrouvé les corps de Jean et Constantin à demi calcinés. Les Turcs ont torturé pas mal de monde pour savoir qui d'autre était impliqué et ton nom est ressorti.

— Pas mal de monde? Mon père?

— Oui, ton père, et le vieux copiste qui n'ont pas tenu le coup, le cœur a flanché. Depuis ce temps, ta tête est mise à prix, car si pour les Turcs tu es un ennemi, pour les autres, tu es un héros.

— Comment ça? Parce que je me suis enfui?

— Quoi! Tu ne sais pas? Le feu a détruit le bateau amiral de la flotte turque; en plus, même si cette intervention n'a pas sauvé la ville, elle nous a sans doute donné une journée de répit avant que les Turcs ne lancent l'assaut final.

— Et maintenant? demanda Nikolaos d'un air anxieux.

— Maintenant ça va, l'ordre est rétabli et Mehmet II a intérêt à ce que l'économie de la ville soit florissante. On se spécialise dans la soie, on s'occupe de ce qui nous regarde et ça va bien. Au lieu de payer des redevances à l'Empereur, on les verse au sultan et nous avons une liberté de culte presque complète. Mais quant à toi, je crois que tu n'as plus personne.

— À part mes anciens amis, n'est-ce pas?

Troublé par l'annonce de la mort de son père qu'il avait de toute façon pressentie, il fit une longue pause puis ajouta :

« Tu pourras dire à mes amis que je m'ennuie d'eux ? Que je m'ennuie et... »

Il ne put terminer tant sa voix était nouée par l'émotion.

— Je comprends Nikolaos, nous avons tous souffert, mais maintenant le Turc est le maître et il faut plier pour survivre. Ce sont des gens pratiques qui nous laissent une certaine indépendance. Mais je dois te laisser, la délégation est sur le point d'entrer, il est impératif que nous convainquions Démétrios Paléologue de se soumettre. Quant à toi, n'envisage pas de retourner à Byzance, tu n'y trouveras que ta perte ; il n'y a plus rien ni personne pour toi là-bas.

Cette conversation eut un effet profond sur Nikolaos. Depuis son départ de Byzance, la ville avait peu à peu glissé dans le monde des songes et les souvenirs de son enfance lui semblaient provenir d'un espace irréel qui n'avait jamais vraiment existé. Sa brève conversation avec Alexis le ramenait sur terre : tout cela était bel et bien vrai. Il avait depuis son départ fait fi d'hier pour vivre dans le présent, mais cette brusque irruption du passé dans son existence lui rappelait qu'il y avait aussi un futur. Il avait aimé deux jeunes femmes et détruit leur vie, la première avait perdu sa virginité et trahi sa religion, la seconde à l'inverse, entraînait en religion et préservait du coup sa virginité. Sans vouloir se donner trop d'importance, Nikolaos se voyait forcé de conclure que sa rencontre n'avait pas amené de jours heureux pour les deux femmes de sa vie.

Devant tant d'infortune, se croyant marqué par le destin, il prit la ferme décision de ne plus jamais tomber amoureux et surtout de ne plus jamais inspirer l'amour à qui que ce soit. Était-ce là une décision raisonnable ?

Il ne le savait pas et son seul recours était de se confier à Andronic.

Il trouva ce dernier dans son étude, assis devant une pile de livres posés sur une table devant lui. Dès qu'il le vit, il se montra aussi affable qu'à son habitude.

— Ah! Nikolaos! Voilà l'homme que je voulais voir. Je tente de mettre de l'ordre dans les affaires de mon père et ce n'est pas chose facile! Il y a des feuillets épars que je n'arrive pas à placer, je ne saurais même pas dire à quel ouvrage ils appartiennent. De son vivant, il avait coutume de répéter : «le contexte, le contexte Andronic», quand je lui demandais où insérer un passage écrit sur un bout de papier, mais j'avoue ne pas avoir la moindre idée de ce que devrait être la place de ces documents que tu vois là. Bon, enfin, je te laisse parler dans une seconde, mais avant, je crois que tu seras content d'une chose. Nous avons fini la copie de ton livre. Il faudrait néanmoins que l'original trouve le chemin de l'Italie où il sera en lieu sûr; ici rien n'est plus en sécurité. Mais! Pourquoi cette mine?

— J'ai décidé de ne jamais me marier.

— À la bonne heure! C'est ce que j'ai aussi fait et je ne m'en porte que mieux. Je peux ainsi consacrer tout mon temps à mes études, encore que dans l'état actuel du monde hellénique, il serait peut-être plus avisé de faire des petits.

— J'ai aussi décidé de me retirer du monde.

— Ah! Ça par contre c'est plus grave, c'est une très mauvaise idée. L'être humain perd sa valeur en l'absence de ses semblables, même Aristote qui se trompait pourtant souvent, a affirmé que l'homme est un animal politique; c'est dans la communauté qu'il trouve sa place et sa raison d'être.

— Oui, mais moi je répands le mal et le malheur.

— Tsst, tsst, allons donc. Deux peines d'amour et il est prêt à renier l'humanité! Au lieu de tout abandonner, va de l'avant. Puisque tu te refuses à avoir des enfants, fais comme moi, deviens pédagogue.

— Pédagogue! Pédagogue comme dans «enseignant pour les enfants»? Mais, je préfère discuter avec les adultes de sujets profonds, pas enseigner à lire et écrire à de petits morveux.

— Les adultes, tu le verras, sont coincés dans leurs préjugés. Des siècles de christianisme les empêchent de réfléchir et ils refusent de se poser des questions. La plupart croient encore que la terre est plate et qu'elle a été créée en une semaine! Avec les enfants, tu feras face à des esprits ouverts, libres de tout a priori. Tu connais le grec, l'italien, le turc, le persan et même la langue des Indiens! Quel marchand importateur, quel diplomate ne voudrait pas mettre son fils sous ta gouverne? Tu pourrais suivre les préceptes de Platon et en profiter pour en faire autre chose qu'un esclave de l'argent; un pédagogue intelligent et cultivé a le pouvoir de façonner le monde à venir.

— Vu de cet angle, l'idée me semble un peu plus attrayante.

— Allez! J'avais déjà prévu ta réaction, Nikolaos, voici ce que je te propose : tu pourrais partir avec ton livre et l'apporter au monastère San Nicola di Casole dans le sud de l'Italie. Cet établissement, tout chrétien qu'il soit, est également un centre d'études important. Ils ont de bons philologues et des copistes de qualité; tu t'y sentiras comme chez toi. Laisse-leur ton livre et passes-y quelque temps pour réfléchir... là au moins, tu ne rencontreras pas de jolies jeunes filles pour te faire perdre ta détermination!

Nikolaos le quitta sans indiquer quelle était sa résolution, mais Andronic, en fin observateur de l'âme humaine, savait quel parti il allait prendre.

CAHIER XXVIII

NIKOLAOS N'ENVISAGEAIT pas sa visite au monastère San Nicola di Casole sans appréhension. En Occident, à cause des vicissitudes de la guerre et des nombreuses invasions barbares, les monastères devinrent rapidement des lieux de refuge où, peu à peu, les érudits en quête de sécurité se joignirent aux moines désireux de se retirer du monde. Parmi les moines, se trouvaient des hommes avides de savoir qui contribuèrent à faire de ces monastères des endroits où l'exégèse des textes s'alliait à une recherche théologique et même philosophique.

En Orient, le parcours des monastères fut tout à fait différent. En effet, le monde orthodoxe avait joui d'une grande stabilité, et ce, même après la conquête turque qui conserva l'Empire tel quel, allant jusqu'à laisser aux moines du mont Athos par exemple, toutes leurs prérogatives. À part la notable exception du monastère du *Studion* à Constantinople, les monastères byzantins restèrent des lieux fréquentés par les fous de dieux, de réels moines qui, selon l'étymologie du mot, vivaient seuls : « monos » et retirés du monde. La spéculation tant en matière de théologie que de philosophie était rigoureusement interdite à l'intérieur de leur enceinte.

Il va sans dire que le jeune homme n'avait qu'une faible considération pour ces lieux sans culture. Heureusement, le monastère San Nicola di Casole, en terre d'Otrante, d'obédience orthodoxe, mais situé en Italie, avait une tout autre réputation, puisqu'il possédait une des bibliothèques les plus riches de l'époque et qu'il accueillait des écoliers et des savants de toute l'Europe.

Nikolaos espérait qu'un séjour dans cet univers à part allait lui permettre de se recentrer et de voir clair en lui. Grâce à une lettre de recommandation signée d'Andronic, il comptait offrir ses services de copiste et, en quelque sorte, revivre ses années de prime jeunesse. Ses connaissances linguistiques sauraient convaincre de son utilité, même le supérieur le plus rébarbatif.

Le voyage se fit sans ennuis, car il circulait avec un petit groupe de marchands se rendant à Brindes en Italie. Il profita de leur connaissance des moyens de transport, notamment sur mer et se laissa guider sans poser la moindre question, son esprit étant accaparé par des problèmes moins prosaïques. Pendant la courte traversée le menant vers la côte italienne, en observant le soleil se coucher droit devant la proue du navire, il se mit à penser à la prophétie qui l'accompagnait depuis des mois. Même dans les esprits les plus logiques, il demeure une lueur d'irrationnel dont la braise dormante se ravive lorsque la vie les malmène : Dieu, les cartes, les étoiles ou la comète, ils cherchent, dans ce qui sort de l'expérience du quotidien, la preuve que le monde n'est pas le jouet du hasard.

À Mistra, il s'était diverti en récitant l'*Illiade* et, dès le début de l'œuvre, un passage avait piqué sa curiosité. Le poète décrivait le devin Calchas comme « celui qui voit

ce qui est, ce qui sera et ce qui venait auparavant». Cette évocation du prophète rappelait en tout point l'image du dieu Apollon qui pouvait voir le présent, l'avenir et le passé comme un paysage qui défilait. Il commença à se demander s'il n'aurait pas dû prendre la métaphore de Pyrrha un peu plus au sérieux.

Et alors, qu'en était-il de la prophétie que la jeune femme lui avait révélée?

En réfléchissant à la question, Nikolaos en arrivait à deux constats. D'abord, il ne doutait plus que cet oracle s'adressait directement à lui, tant les circonstances de sa vie correspondaient au message de la prophétie. Ensuite, puisque l'oracle lui avait été révélé par son premier amour avant que la seconde femme qu'il avait aimée ne lui en fournisse la clé, il était persuadé qu'elles devaient toutes deux être présentes lors de son accomplissement. La question cruciale restait donc de savoir comment mener l'oracle à terme. En reliant les circonstances de son exil au contenu de l'oracle, il parvenait à la conclusion que son malheur venu du continent où le soleil se levait, trouverait un antidote dans les chemins du couchant.

Le monastère est construit à l'extrémité la plus orientale de l'Italie. Pareil à un phare aujourd'hui éteint, il semble montrer la voie à la Grèce juste en face et attendre que les eaux de l'Adriatique s'ouvrent pour unir le monde grec occidental à son berceau oriental. C'est pourquoi l'abbaye peuplée de moines grecs a occupé une place prépondérante dans l'histoire de l'hellénisme occidental en servant de tête de pont à la culture byzantine qui essaimait vers l'ouest. La plupart de ses pensionnaires venaient eux-mêmes du monde grec et tentaient de recréer en terre d'Otrante une petite Grèce leur rappelant le foyer. Il va sans dire que

Nikolaos s'y trouva comme à la maison et qu'il fut accueilli en compatriote.

L'higoumène Zacharie qui dirigeait l'abbaye reçut le jeune homme avec une chaleur peu commune pour un homme d'Église. Il s'affairait à mettre de l'ordre à des piles de manuscrits qui s'entassaient un peu partout lorsque Nikolaos se présenta.

— Ah! Jeune homme, quel fouillis! Nous recevons chaque jour des arrivages semblables. L'avancée des Turcs sème la panique en Orient et tout le monde fuit avec un livre par-ci, une icône sacrée par-là. Beaucoup de textes précieux nous arrivent par le truchement de généreux expatriés, mais d'autres proviennent de mains moins propres qui demandent paiement pour leur contribution à la sauvegarde de notre héritage! Je te le dis, quel fouillis et quel gâchis!

Nikolaos approuva par un murmure, puis présenta la lettre d'introduction écrite par Andronic. Ce dernier avait bien fait son travail et la missive était des plus élogieuses.

— Ah! Tu as un message de Gémisthos! Son père était un infidèle et un païen, mais quel esprit puissant! C'est bien dommage qu'il soit mort, quel savant quand même! Mais je vois que tu es toi-même copiste, avec en plus des connaissances en grec?

— C'est ma langue maternelle.

— En farsi, en turc?

— Mon père commerçait avec les Iraniens et les Turcs, alors j'ai appris par contagion.

— Bien, très bien même, et je constate que ton italien est impeccable. Que faisais-tu donc à Constantinople avant la chute?

— J'étais copiste dans l'atelier de maître Gonatas.

— Chez Gonatas! Tiens, tiens.

Il se frotta le menton quelques instants puis mit la main devant sa bouche :

« Par le Dieu tout puissant ! Ne me dis pas que c'est toi le jeune prodige qui a traduit et copié... »

— La version perse de l'*Économique* d'Aristote vers le grec ? Oui, c'est bien moi, répondit-il tout sourire.

Le bon moine le regardait bouche bée.

— Quel travail de calligraphe, quel remarquable travail philologique ! Si tu es vraiment celui que tu prétends être, je te nommerai responsable de mes manuscrits les plus précieux sans hésiter.

Sans plus de formalités, il fut admis dans l'abbaye pour une période de probation de six mois. Puisqu'il n'était pas moine, on installa Nikolaos non loin du monastère, dans une maison à part destinée à accueillir les disciples laïcs, où une impressionnante bibliothèque créée par les efforts de l'un des premiers higoumènes leur permettait de poursuivre des études avancées.

Nikolaos avait d'abord voulu payer les frais de son séjour, mais on l'en dissuada rapidement, d'autant plus que les moines employaient pour unité de compte une monnaie byzantine, *le michalatus* qui avait eu cours sous l'empereur Michel VIII Paléologue, deux siècles plus tôt et dont Nikolaos n'avait jamais vu la couleur auparavant.

Comme mesure de compromis, on avait d'abord offert au jeune homme de se convertir à la vie monastique. Voulant faire bonne figure, il ne refusa pas l'offre d'emblée et il s'enquit des règles de l'ordre. La lecture du curieux document qu'il reçut le persuada de profiter de sa liberté. On pouvait entre autres y lire :

« Conformément à la règle de saint Basile, pendant toute l'année, sauf les jours du carême, les moines ne mangeront que des légumes et du poisson ; la viande, le fromage, les

œufs, sont rigoureusement interdits, seul l'usage du vin est admis dans le monastère. Chaque semaine, les moines jeûneront le lundi, le mercredi et le vendredi, sauf quand ces jours coïncident avec une des grandes fêtes de l'Église, celle du Christ, de la Vierge, du Précurseur, des Apôtres, ou encore de l'un des saints protecteurs du couvent. Pendant le carême, même le poisson est interdit; les moines peuvent manger du pain et des fèves cuites à l'eau, mais modérément. Au réfectoire les moines doivent parler le moins possible, au sortir de table chacun doit rentrer dans sa cellule, sans perdre de temps à causer dans la chambre d'un autre frère.»

La liste des interdits se poursuivait ainsi pendant des pages et des pages. Voyant cela, Nikolaos ne se rendit pas plus loin et se contenta de remettre poliment le document, en ajoutant qu'il devait de toute urgence aller respirer le grand air.

L'accueil qu'il reçut après ce refus fut néanmoins tout à fait cordial. En dépit du silence qui leur était théoriquement imposé, les moines étaient tous curieux d'entendre parler des derniers jours de Constantinople et ils le félicitèrent d'avoir pu sauver au moins un manuscrit, même païen. Après quelques jours, il fut assez rassuré sur les qualités tant humaines que scientifiques de ses hôtes pour leur confier son précieux document avec la promesse qu'il pourrait récupérer l'original une fois la copie effectuée.

Même s'il ne devait pas se plier aux règles sévères du monastère, Nikolaos ne menait pas une vie de château. Par désir de faire pénitence, il s'adonna aux prières avec un abandon du meilleur aloi, mais avec des résultats décevants. Les premiers jours furent difficiles, les jours suivants encore pires. Quoi qu'il fasse, la foi ne germait pas dans son âme mise à vif par les peines; malgré ses tentatives de

mettre sa raison en sourdine, il n'arrivait pas à se convaincre que le Créateur nous avait jetés sur cette terre pour une vie de labeurs et de privations. Les longues semaines passées dans les bois et sur les routes l'avaient transformé. Comme son héros d'enfance, Héraclès, il ne refusait pas le labeur lorsqu'il était nécessaire, mais il n'admettait pas de subir l'adversité sans se révolter contre le sort.

C'est donc le cœur lourd qu'il fit ses adieux au bout d'un mois par un matin frais de l'an de grâce 1456, sans but précis, si ce n'était de voir le monde et de partager ses connaissances avec ses semblables. La route était toute tracée : puisqu'il partait de l'extrême sud de l'Italie, il lui fallait remonter vers le nord où, disait-on, le brouillard et la neige forçaient les hommes à se réfugier dans de somptueuses demeures qui valaient à elles seules le voyage.

Il gardait le souvenir de relations commerciales de son père avec des Génois de la ville de Pera qui faisait face à Constantinople, juste de l'autre côté de la Corne d'Or. La ville de Gênes, à la fois alliée et concurrente de sa cité natale, paraissait suffisamment loin et assez familière pour lui permettre de commencer sa nouvelle vie. Avant cela, il lui fallait remonter à pied une bonne partie de la péninsule et affronter brigands, chiens errants et tempêtes, mais Nikolaos était maintenant un jeune homme endurci à qui rien ne faisait peur. Le poids de ses épreuves l'avait durement marqué et, même si son séjour à San Nicola l'avait calmé, il demeurait sujet à des crises nerveuses pendant lesquelles il semblait se détacher du monde. Il ne recouvrait alors ses sens qu'après des heures, parfois même des jours, sans souvenir de ses allées et venues. Depuis l'incident de Kastri, il avait compris que son corps de fer était plus résistant que son esprit meurtri.

C'est donc dans ces dispositions que le 25 août 1456, jour de la Saint-Louis, il frappa à la porte d'un tisserand de Gênes nommé Domenico Colombo et présenta ses hommages à son épouse Susanna, née Fontanarossa.

CAHIER XXIX

L E CHEF-LIEU de la République de Gênes était une ville prospère comme Nikolaos n'en avait jamais vu. Les larges rues débordaient d'échoppes où s'échangeaient tous les produits de l'univers, depuis la porcelaine de Chine jusqu'à l'encens du Yémen, en passant par les vins français les plus délicats. Les édifices privés ou publics, bordant les rues larges et dégagées, lui semblaient d'une magnificence inouïe. Il passa beaucoup de temps à s'extasier devant la richesse de ses bâtiments, celle de ses citoyens et, il faut l'avouer, devant la beauté des citoyennes parées de somptueux habits. Ayant remonté vers le nord de l'Italie par l'est, il avait par le fait même évité Rome qui lui aurait sans doute paru encore plus remarquable, mais il émanait de la situation génoise un air de défi et de confiance en l'avenir qui ne se rencontrait nulle part ailleurs, sauf peut être à Venise, sa rivale en puissance.

La ville devait l'essentiel de sa richesse au commerce et notamment aux échanges avec l'Orient. Le comptoir génois de Pera, aussi appelé Galata, situé à quelques encablures de Constantinople, était le fer de lance de son empire commercial qui s'étendait aussi sur plusieurs îles de la Méditerranée et en mer Noire. Gênes avait su tirer parti de la rivalité turco-grecque et, tout en se déclarant

neutre dans le conflit, elle avait transigé avec l'Empire ottoman en même temps qu'elle fournissait des hommes et des ressources à Constantinople. Une fois la ville tombée, elle avait tout fait pour raffermir ses liens avec le sultan, mais les jours de son influence étaient comptés, car si elle était respectée à cause de sa flotte et de son argent, le sultan savait, mieux que quiconque, que ces ressources dépendaient maintenant de son bon vouloir. Gênes était dans l'étrange situation où sa puissance qui tenait les Turcs en respect était entretenue par le commerce avec l'Empire ottoman lui-même. Tout cela sans compter que Venise tenait déjà une bonne part du gâteau et qu'elle n'entendait pas lâcher prise.

Quoi qu'il en soit, la ville vivait encore dans une insolente prospérité et Nikolaos n'avait pas assez d'yeux pour en contempler les résultats. Il s'était donc rendu à la demeure de l'ancien associé située dans le quartier Saint-Étienne, près de la porte de l'Olivier. La maison cossue était flanquée d'un atelier de tissage dont la taille en disait long sur le succès de son propriétaire. Après avoir frappé à la porte sans succès, il se rendit à l'atelier où on l'informa que la famille était plutôt dans sa résidence principale près de la porte Saint-André. Comme chaque année à la Saint-Louis, on y célébrait l'anniversaire du jeune Christophoro, né un 25 août.

Nikolaos était un peu intimidé par l'idée de se présenter en pleine fête, mais il se ravisa en songeant que cela était de bon augure.

«Après tout, c'est mieux qu'un jour de funérailles», se dit-il intérieurement.

Il fut d'abord reçu avec suspicion, comme tout étranger se présentant chez une famille bourgeoise lors d'un événement privé, mais dès que Nikolaos eut rappelé à son

hôte les liens qui avaient autrefois uni leurs deux maisons, il fut introduit dans la grande salle à manger qui faisait l'orgueil de Domenico et Susanna. Il avait bien perçu un moment d'embarras chez le maître de maison et il avait clairement entendu ce dernier murmurer « on lui doit bien ça » à l'oreille de sa femme, mais le jeune homme avait appris à apprécier les chances que lui offrait la vie, sans faire la fine bouche. Soit ! Le marchand commerçait maintenant avec les Turcs, mais en ces temps tourmentés, pouvait-il vraiment espérer trouver une vertu pure, une vie sans tache, chez ses frères humains ? Il fallait juger les hommes à leur bonne volonté, même si, suivant le mot de saint Bernard, l'enfer en était pavé.

On l'invita donc à partager une table particulièrement bien garnie ce soir-là. Le jeune Christophoro trônait en roi de la soirée, du haut de ses six ans. C'était un bambin blond aux joues potelées qui respirait la santé. Par un curieux effet du hasard, c'est de son éducation qu'on devait bientôt charger Nikolaos, comme si le maître lui était offert en cadeau d'anniversaire. La perspective d'avoir chez lui son propre pédagogue n'eût sûrement pas réjoui le jeune garçon, car les méthodes pédagogiques de l'époque se résumaient souvent à fouetter les bambins jusqu'à ce que la terreur les pousse à retenir leur leçon, mais on lui présenta Nikolaos comme un voyageur lettré arrivant de Constantinople et cette nouveauté enchantait le petit Christophoro qui bombardait le copiste de questions sur les mers d'Orient et les populations qui y vivent.

Nikolaos se prêta au jeu volontiers, heureux de pouvoir parler des régions où il avait vécu avant la catastrophe qui causa tous ses malheurs. Il put par la même occasion démontrer l'étendue de son savoir aux parents proprement

médusés par ses connaissances des langues orientales. Le jeune garçon se mêlait à la conversation comme un adulte.

— Dites-moi, maître Nikolaos, vous êtes allé à Catay?

— À Catay? Au pays des Chinois? Non, c'est bien trop loin, mais Marco Polo, celui qui a écrit le célèbre *Devisement du monde*, a jadis vécu à Constantinople et le souvenir de ses voyages est resté parmi nous. Le palais de l'empereur et les riches demeures des grandes familles s'enorgueillissaient de posséder de la porcelaine chinoise et les caravaniers qui en faisaient commerce racontaient des histoires merveilleuses à propos des peuples de Catay.

— Est-il vrai qu'ils sont jaunes parce que le soleil se lève chez eux?

— Ils ont bel et bien la peau jaune, mais le soleil se lève à tour de rôle pour nous tous, puisque l'astre du jour tourne autour de la Terre.

— Comment ça?

— Je vous montrerai avec un globe.

— Et vous parlez la langue des Indiens?

— Je ne la parle pas, mais je sais la lire et la comprendre. Par contre, je me débrouille dans la langue des Roms, qui est un dialecte autrefois parlé en Inde.

— Les Roms? demanda son père.

— Les Gitans, si vous préférez.

— Ah! Cette bande de bons à rien.

— J'ai connu des Gitans fiers et courageux qui ne rechignaient pas devant le travail. Il y avait chez eux la plus belle femme du monde, une femme aux cheveux mordorés qui lançaient des flammes, ses yeux étaient comme des pépites tombées du soleil.

Après cette tirade, Nikolaos devint silencieux.

— Vous l'avez bien connue? demanda Susanna qui avait perçu son malaise avant les autres convives.

— Oui, et un jour je la retrouverai.

— Bien sûr, bien sûr, ajouta-t-elle sur un ton réconfortant.

La soirée tirait bientôt à sa fin, car il était temps de mettre le bambin au lit. Les parents profitèrent des instants de quiétude qui suivirent pour offrir au jeune homme de devenir le pédagogue de l'enfant avec mission de l'instruire le plus possible avant l'âge de son départ comme matelot dans la marine marchande. Cet événement ayant déjà été fixé au moment où il atteindrait le tendre âge de dix ans. Pour ce faire, Nikolaos serait nourri et logé à l'enseigne des Colombo, en plus de son salaire payé deux fois l'an.

La tâche fut à la fois facile, parce que le jeune garçon était avide de connaissances, et malaisée à cause de son entêtement dont Nikolaos ne savait que faire, car il se refusait à user de la force pour faire comprendre à un enfant de six ans qu'un adulte en savait plus que lui. Ainsi, lorsque Nikolaos lui expliqua que la Terre était sphérique en lui donnant des indications qui nous permettaient de l'affirmer, il se rallia tout de suite à son opinion, mais quand le scribe lui démontra l'opération mathématique par laquelle on en déterminait la circonférence, Cristophoro refusa net son explication.

— Maître, je comprends les calculs du sieur Ératosthène et je les crois justes, mais à mon avis, un stade a une longueur beaucoup plus courte que celle que vous avancez. La piste où les jeunes Génois s'exercent est plus courte. De plus, nos ancêtres les Romains avaient affublé les Grecs du diminutif *Graeculi* parce qu'ils étaient tout petits. Les Grecs d'autrefois ayant été tout petits ne pouvaient pas courir dans un grand stade.

— Mais mon jeune ami, les stades grecs font tous six cents pieds de longueur.

— Oui, sûrement, mais justement, je crois que les Grecs avaient de tout petits pieds; je vous le dis, la Terre a moins de 15 000 milles de circonférence et non pas 30 000 comme vous le dites. Si la Terre était grande à ce point, les peuples seraient si loin les uns des autres, que nous ne pourrions commercer. Un jour, quand je serai grand, je vous le prouverai.

Nikolaos trouva ces remarques fort amusantes et s'étonnait de l'assurance du gamin, mais il eut beau lui dire qu'il avait lui-même vu des stades datant de l'époque ancienne, rien n'y faisait, et Christophoro s'entêta à rétrécir la Terre de moitié.

Le petit Génois, qui était un enfant enjoué et amical, ne s'emporta vraiment qu'une seule fois contre son maître. Il avait reçu une petite médaille de saint Christophe de Lycie, le saint patron des voyageurs. La médaille était en cuivre doré, et son éclat émerveillait le jeune Christophoro au point où il n'écouait plus son maître et n'avait de cesse de la froter et d'admirer la réflexion de la lumière sur sa surface polie. Lorsque, de guerre lasse, Nikolaos lui confisqua la pièce, l'enfant entra dans une colère dont la rage lui sembla démesurée. Pendant trois jours, il resta intraitable et refusa net d'écouter son maître réclamant sans cesse « l'or de saint Christophe ». Nikolaos, un peu humilié par cette éloquente démonstration de sa totale absence d'autorité, finit par lui rendre le colifichet, sans avoir pu déterminer si le bambin y tenait à ce point à cause de sa teneur en or, ou de sa valeur religieuse. Quoi qu'il en soit, il se garda bien de rapporter cet événement à Susanna qui croyait son fils sous la ferme gouverne d'un maître doux, mais inflexible.

Les années passées à Gênes ne furent guère fertiles en péripéties. Nikolaos consacrait ses heures de loisir à consulter les bibliothèques de la ville ou à admirer les

palais, dont celui de la célèbre famille Doria, mais c'était son port, adossé à la montagne comme un théâtre antique, qui faisait l'objet de sa curiosité la plus assidue. Il y passait des soirées entières à regarder le soleil se coucher sur la mer iridescente, se demandant ce qui pouvait se cacher au-delà de l'horizon. Parfois, il s'émerveillait du spectacle des lourdes galères qui faisaient à juste titre la renommée de la République. Elles partaient en escadre au lever du soleil, au son des tambours qui rythmaient la nage ; une fois franchi le goulot du port, les voiles se déployaient comme une main gantée se soulevant pour recevoir un baiser, avant que les coques ne disparaissent dans la gueule de l'horizon.

Il pensait toujours à Pyrrha ou à Zoé, parfois aux deux à la fois et les belles du port qui marchandait leurs charmes le laissaient de glace. Il se triturait l'esprit pour trouver une façon de libérer l'une de ses vœux et pour ramener l'autre des steppes asiatiques. Chaque fois, il faisait le même constat : elles avaient été heureuses avant de le connaître, mais il leur avait transmis son malheur comme une peste. Alors, il rentrait à la maison ou allait se perdre dans l'alcool d'une taverne, tentant d'oublier son passé dans le fracas des gobelets, dans le tumulte des conversations et des bagarres des marins. Il les regardait avec envie, ces hommes rudes qui réglaient leurs différends à coup de bouteilles et de poings à la figure. Plus il y pensait, moins il savait quelle devait être la route à suivre, le seul conseil qu'il ait reçu et dont il se souvenait était celui de la prophétie : se lancer sur les mers ou s'enterrer vivant. L'aventure sur mer était périlleuse, mais pleine de promesses, tandis que le repos sous terre était sans issue.

Ces longs attermoissements prirent fin au printemps 1461, lorsque Christophoro, qui avait maintenant dix ans bien comptés, s'engagea dans la marine marchande. Nikolaos

dut se résoudre à le laisser partir avec la consolation de lui avoir appris l'essentiel de ce qu'un enfant de cet âge pouvait connaître. À vingt-six ans, Nikolaos avait l'impression d'avoir déjà vécu pleinement ; malmené par les vents de l'histoire, il avait passé les dernières années sur les routes, sans savoir où s'arrêteraient ses pérégrinations. Il n'entrevoyait qu'imparfaitement la fin de ses errances, mais, quel que devait être son but ultime, il devenait urgent pour lui de prendre son destin en main.

CAHIER XXX

LE COPISTE avait confié son manuscrit au monastère de San Nicola depuis plus de quatre ans. Il n'éprouvait aucune inquiétude puisqu'il avait pleine confiance en ces braves moines qu'il avait appris à aimer, mais ce texte n'était pas destiné à croupir à l'abri des regards, dans une bibliothèque monacale. Le départ de son élève le laissait désœuvré et déçu du métier de maître ; il n'avait ni réussi à faire perdre à l'enfant son goût de l'or, ni tempéré son aveugle dévotion à la foi chrétienne. Encouragé par ses parents, le bambin s'était engagé dans la marine pour des raisons apparemment pécuniaires ; tout au plus, Nikolaos pouvait-il louer la vivacité d'esprit et le goût de l'aventure de son ancien protégé, mais ces deux vertus étaient innées et il n'avait été en rien responsable de leur développement.

C'est donc accablé par un sentiment d'échec humiliant qu'il reprit la route vers la terre d'Otrante. Il arriva à San Nicola dans le cours de l'été, alors qu'un soleil cuisant pétrifiait la végétation desséchée et imposait une halte aux récoltes. Plus il progressait vers le sud, plus la campagne uniformément roussie était déserte, sauf pour quelques bergers hébétés qui cherchaient de l'ombre sous les oliviers sans âge, en essayant le ricanement assourdissant des cigales. Des sauterelles sortaient de la terre crevassée à

son approche et s'envolaient en nuées, si bien qu'il devait parfois se couvrir le visage de ses mains pour ne pas en avaler au passage.

Malgré l'âpreté de la route, Nikolaos frappa le cœur léger à la grande porte du monastère, verrouillée à double tour, comme si on tentait de tenir la canicule à l'extérieur. Il était heureux de retrouver ces lieux qui l'avaient jadis si bien accueilli. Le jeune homme avait mûri, il avait fière allure dans ses vêtements à la dernière mode et sa carrure s'était affirmée. Il fut néanmoins reconnu par le portier qui prononça son nom dès qu'il eut entrouvert le volet de la porte.

— Nikolaos! Quel bon vent vous ramène chez nous? Je vais aller chercher le père Zacharie, il sera heureux de vous revoir. Vous pouvez l'attendre dans son bureau... je n'ai pas besoin de vous montrer le chemin, n'est-ce pas?

Le jeune homme répondit joyeusement à l'invitation et traversa la grande cour de l'abbaye en sifflotant pour ensuite emprunter l'escalier en colimaçon qui menait au bureau de Zacharie. La porte était entrouverte, mais il préféra attendre dans le corridor après avoir déposé son bagage sur le sol. L'attente fut de courte durée, car il entendit bientôt le pas mesuré de l'higoumène qui gravissait à son tour les degrés de pierres lisses, en faisant une halte à mi-chemin pour reprendre son souffle. Heureux comme un écolier, Nikolaos s'avança vers le palier pour accueillir le moine avec un large sourire, mais il fut surpris du sérieux de ce dernier qui arborait même un visage défait.

— Nikolaos, mon cher ami! Je savais que vous reviendriez vers nous pour y trouver de la consolation. Oh! Quel grand malheur! Je suis si désolé pour vous et pour nous tous, c'est une perte irréparable. À quelle époque vivons-nous donc!

Le jeune homme n'ayant aucune idée de ce qui motivait le trouble de Zacharie resta interdit. Son manuscrit avait-il été détruit? L'higoumène gravit la dernière marche et prit les deux mains de Nikolaos dans les siennes.

« Mon jeune ami, comme tu as mûri! Toujours aussi beau, toujours la même fière allure! Tu vas me raconter ton voyage, n'est-ce pas? »

Ensuite, voyant le visage interdit de Nikolaos, il ajouta avec un froncement de sourcils incrédule :

« Tu ne sais donc pas ce qui s'est passé à l'est? »

— Non, je ne sais rien, je vous l'assure; j'arrive directement du nord où on ne se préoccupe guère d'autre chose que de ses propres intérêts... serait-il donc arrivé un malheur?

— Dans quel monde vivons-nous! répondit le vieil homme en levant les bras au ciel. Nikolaos, assieds-toi ici; voilà, c'est très délicat à expliquer : il y a un an déjà. Non! Ce n'est pas possible, tu le sais sûrement, il n'est pas concevable que tu n'en ais pas entendu parler!

— Non, non, je vous l'assure, répliqua un Nikolaos de plus en plus inquiet.

— Mon doux Seigneur fit l'higoumène en se signant. L'homme n'est rien, seul le commerce intéresse les grands. Bon! Voilà : il y a un an, le 31 mai 1460, Démétrios Paléologue, le dernier despote de Morée, s'est rendu au sultan Mehmet II. Mistra est tombée.

Zacharie continua de parler, mais Nikolaos n'entendait plus rien. Il venait d'entrer dans un état second, comme si les fibres nerveuses reliant ses organes sensoriels s'étaient rompues d'un coup sec. L'higoumène remarqua ses yeux absents, mais ne se laissa pas décontenancer, car il avait déjà observé cette réaction chez le jeune homme qui s'isolait dans son for intérieur lorsque le tintamarre du monde

devenait insupportable. Il quitta la pièce et revint dix minutes plus tard. Un petit homme qui l'accompagnait resta dans l'embrasure de la porte, tandis que Zacharie saisissant Nikolaos par le coude, le secoua doucement.

— Nikolaos, Nikolaos ! Ressaisis-toi, j'ai ici quelqu'un qui a assisté aux événements, il pourra te renseigner sur le destin de Mistra.

Lentement, Nikolaos sortit de son brouillard ; il reconnut d'abord l'higoumène, puis la pièce où il était et, finalement, la terrible nouvelle lui revint à l'esprit.

— Mistra prise ? Mon Dieu, c'est donc vrai... et les habitants ?

— Beaucoup sont morts, répondit une voix derrière lui.

Le petit homme attendit un signal de Zacharie avant d'entrer dans la pièce et de s'asseoir à la gauche de Nikolaos. Il se pencha en appuyant son coude droit sur son genou.

— J'étais en ville ce matin-là. Les Turcs avaient percé nos défenses et avaient investi les deux premières enceintes. Démétrios Paléologue n'a rien à se reprocher, il n'y avait plus rien à faire.

— Et les habitants ? répéta-t-il.

— Ah ! Là c'est différent... Malgré les consignes, il y a eu de la casse. Les vieux comme moi, on a eu la paix, mais les enfants mâles ont été capturés pour en faire des janissaires, des soldats qui se battront plus tard contre leurs amis d'hier. Quant aux femmes, elles ont été...

— Violées ?

— Oui, en grand nombre. Ils se sont même attaqués aux religieuses des monastères, mais là, ils ont été déjoués.

— Que veux-tu dire ? demanda Zacharie que le sort des religieuses préoccupait en premier lieu.

— Eh bien, elles s'étaient presque toutes réfugiées dans la métropole, l'évêché comme on dit ici en Italie. Lorsque

les assaillants se sont mis à frapper sur la porte de chêne à coup de hache, puis à y mettre le feu pour la forcer, nous avons eu droit à un spectacle affreux. Deux par deux, en se tenant la main, les petites sœurs se sont précipitées du haut du clocher. Elles s'amoncelaient au pied de l'église en faisant de petits gestes d'agonie comme des colombes transpercées d'une flèche. Quelle scène pitoyable ! Après le carnage, voyant notre manque de docilité, les officiers ont fait évacuer toute la population pour la remplacer par des éléments moins récalcitrants. C'est à peine s'ils nous ont laissé le temps d'enterrer nos morts.

Cette macabre description fut suivie d'un lourd silence, jusqu'à ce que Nikolaos se lève et déclare sur un ton solennel qui n'admettait aucune réplique : « Je pars demain ».

CAHIER XXXI

NIKOLAOS ARRIVA à Mistra le cœur brisé. Même le soleil semblait navré et une pluie, fine comme une mousseline, humectait le sol. Il avançait dans le plus parfait silence, enveloppé par l'odeur musquée de la terre détrem-pée qui dégageait une brume épaisse, obscurcissant les montagnes. Nikolaos ne put s'empêcher de trouver l'endroit lugubre. En ville, les pavés luisants glissaient sous les pas des habitants affairés qui ne faisaient pas attention à lui.

Il se rendit instinctivement vers la maison de Pléthon. Elle lui aurait semblé abandonnée, n'eût été la présence d'un braséro qui fumait sur le perron.

À son arrivée, un enfant sortit en tapinois.

Nikolaos s'approcha et lui demanda s'il pouvait entrer. Il se garda bien de lui dire qu'il avait déjà habité dans cette demeure. L'enfant resta interdit, mais une grosse femme sortit et le dévisagea. Voyant son absence de réaction, il réitéra sa demande, sans obtenir plus de réponses. En désespoir de cause, il répéta sa requête, mais en turc. Elle fit mine de comprendre et haussa les épaules en lui montrant de la main qu'il pouvait faire ce qu'il voulait.

Lentement, il entra dans cette maison, où il avait jadis trouvé le salut et la paix. L'intérieur avait été saccagé et les meubles avaient disparu, seuls quelques coussins

meublaient les pièces éclairées par la lumière oblique des fenêtres. Il grimpa au second pour voir la chambre qui avait été la sienne ; là comme ailleurs, les murs avaient été passés à la chaux pour enlever toute trace des peintures qui les ornaient. Nikolaos gratta doucement le mur faisant autrefois face au pied du lit jusqu'à ce qu'il puisse voir une partie de la fresque qui le recouvrait. Patiemment, il frotta le mur avec sa manche pour atténuer le fin nuage de chaux qui devenait transparent, puis il s'arrêta. Poussant un long soupir, il embrassa les pieds de l'effigie et sortit comme on quitte un enterrement.

Une fois dehors, il respira l'air à pleins poumons et se dirigea vers le *foros*, car il espérait trouver une de ses anciennes connaissances dans les ruelles avoisinantes. Sur la grande place, les choses avaient bien changé ; les femmes élégantes et les pimpants damoiseaux avaient fait place à des échoppes et à des vendeurs ambulants. Nikolaos s'attendait à cette transformation et ne se laissa pas décontenancer, il s'engagea plutôt dans une petite rue, à peine assez large pour que deux hommes se croisent, montant en direction de la forteresse. De chaque côté, des boutiques présentaient leurs produits aux badauds. À la cinquième porte, il entra sans frapper et se dirigea dans l'arrière-boutique où il découvrit une troupe d'hommes attablés, jouant aux dés et buvant de grandes rasades de vin blanc résiné. Le jeune homme se dirigea vers celui qui faisait office d'hôtelier, un homme grassouillet portant une barbe grise et hirsute.

— Bartolomé ! Sacré filou, je savais que tu resterais ici s'il y avait un peu d'argent à faire !

— Si ce n'est pas ce mécréant de Nikolaos ! « Nikolaos, le copiste », comme ils disaient. Tu es donc revenu ?

— Oui et non, je cherche quelqu'un, répondit le jeune homme qui ne voulait pas trop s'avancer.

— Quelqu'un, oui, je vois. Tu veux plutôt dire quelqu'une n'est-ce pas? ajouta Bartolomé avec un air sincèrement contrit.

« Ah! Quelle misère! Il est trop tard pour cela, elle n'a pas survécu à la prise de la ville. Mais attention! Elle n'a pas perdu sa vertu, elle est morte non pas en martyre, mais en héroïne. »

— Oui je sais, répondit Nikolaos dont la mâchoire inférieure tremblait sous le coup de l'émotion. On m'a raconté à propos des religieuses. Es-tu sûr et certain qu'elle ne s'est pas échappée? Elle était peut-être même ailleurs? Il y a sûrement des survivantes.

— Oui, j'en suis absolument sûr. Après cette terrible histoire, les Turcs ont fait des prisonniers parmi les hommes d'un certain âge, j'étais un de ceux-là. Ils nous ont contraints à transporter les cadavres jusqu'à un cimetière improvisé, c'est moi qui ai transporté la petite et je l'ai enterrée à part des autres, parce que c'était la plus belle de toutes.

— Alors, tu sais où elle est, c'est-à-dire où elle est...

La voix de Nikolaos s'étouffa dans un sanglot.

— Où elle est enterrée? Tu n'arrives pas à le dire, je te comprends. Oui, je sais où la petite repose. Tu n'as qu'à descendre vers l'entrée de la ville, jusqu'à la fontaine Marmaria que tu connais. De là, suis le filet d'eau qui s'échappe de la fontaine, il te mènera à un beau figuier qui s'abreuve de son courant. Au pied du figuier, tu verras que la terre a été remuée, même si la végétation a repris. C'est là qu'elle est la petite, la pauvre petite.

Voyant son trouble, le cabaretier lui versa un grand verre d'alcool aromatisé à l'anis qu'il coupa d'une larme

d'eau. Nikolaos l'avalait d'un trait et murmura quelques mots à l'oreille de Bartolomé qui lui répondit :

« Bien sûr, je reviens dans une heure. »

Nikolaos fit un salut de tête à l'hôtelier, puis il se pencha derrière le comptoir et prit deux bouteilles de vin avant d'aller s'asseoir dans le coin le plus sombre de la salle.

Bartolomé s'absenta pour moins d'une heure ; à son retour, il tenait un objet long d'une coudée, enroulé dans une toile grossière. Il le remit à Nikolaos qui s'était levé vivement, malgré les deux bouteilles vides posées sur la table. Le jeune homme lui tapota l'épaule, prit le colis et quitta la pièce sans dire un mot.

Dehors, la pluie fine avait recommencé à tomber remplissant l'atmosphère d'une chaleur moite qui rendait la respiration difficile. Nikolaos descendit jusqu'à l'entrée de la ville, là il lui fut facile de repérer le petit ruisseau qui s'échappait du vieux sarcophage de marbre, brisé en cinq morceaux lors du siège de la ville. Déjà, il voyait le figuier émergeant d'un lit de coquelicots qui recouvrait la terre remuée. Il s'approcha de l'arbre et s'agenouilla. Ensuite, comme si ses jambes l'abandonnaient, il s'étendit entre les racines, au-dessus du corps de Zoé en murmurant des paroles saccadées, dans toutes les langues qu'il connaissait.

Il resta prostré trois jours, attirant une foule de badauds qui, arrivés dans la ville après sa capitulation, ne savaient pas qui il était. On se mit à parler du « fou du figuier » avec un respect mêlé de crainte. Au matin du troisième jour, il se redressa et murmura :

« Le tyran comprit que le dieu lui ordonnait de se jeter dans la mer, ou de s'enterrer tout vivant ... non, je choisis la mer. »

Il se dirigea ensuite vers Marmaria et, saisissant une plaque de marbre récemment fracturée, il la traîna avec

peine jusqu'au figuier. Il ouvrit ensuite le colis que lui avait remis l'hôtelier et, empoignant un burin et un maillet, il se mit à marteler la pierre à petits coups. Un peu après que le soleil eut atteint son zénith, il se releva et glissa la stèle au centre du tertre. Il lança ensuite ses outils au loin, cassa un rameau de figuier qu'il glissa dans sa poche et s'éloigna à reculons.

Depuis ce jour, les visiteurs qui arrivent à Mistra se rendent parfois sous le figuier où coule encore un filet d'eau. À cet endroit, ceux qui posent le regard sur la stèle vermoulue lisent cette inscription à voix basse :

« Voyageur qui passe ici, repose-toi un instant et songe à la merveilleuse Zoé, tuée par la bêtise des hommes. Elle fut la plus belle des femmes et l'épouse adorée de Nikolaos le copiste. »

Nikolaos était sur le point de perdre l'esprit lorsque, tourmenté par tous les démons, il reprit les sentiers montagnoux le menant vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il soit à nouveau en vue de l'abbaye San Nicola di Casole. Comme il l'avait fait des dizaines de fois, il frappa à la lourde porte, encastree dans un arc de pierres. Lorsque le portier ouvrit la meurtrière, il fut étonné d'entendre Nikolaos déclarer :

« Annonce à Zacharie que je me fais moine. »

C'est dans cet état, retiré du monde et en quelque sorte aussi près de la mort que de la vie que le jeune homme passa les dix-neuf années suivantes, jusqu'à ce jour funeste, cette année maudite où se déroula la bataille d'Otrante.

Depuis la chute de Constantinople et la prise de la Grèce, les forces turques semblaient s'être concentrées à l'est de l'Empire, ce qui occasionna la capture de Trébizonde, le tout dernier vestige de l'Empire byzantin sur la mer Noire, en 1461. Après ces événements, l'Empire ottoman consolida ses conquêtes en tentant d'arracher aux chevaliers de

Rhodes le plus important point de résistance que l'Europe détenait dans l'est méditerranéen.

L'Italie semblait immunisée contre la menace turque, d'autant plus que ses côtes étaient patrouillées par les invincibles galères vénitiennes. C'est sans doute pour cette raison que personne ne s'alarma lorsqu'en mai 1480, la flotte turque cingla vers Rhodes ; personne hormis la cité de Naples qui envoya du renfort aux chevaliers de l'île de la rose.

Or, cette attaque n'était qu'une diversion, car au même moment, une escadre turque encore plus imposante se préparait à appareiller en direction de Brindes en Italie.

Inconscient du danger imminent, Nikolaos était maintenant presque un des doyens du monastère. En souvenir de ses années de jeunesse et d'exil, il avait pris l'habitude de se retirer dans la montagne chaque printemps pour aller méditer au milieu des cigales et des oiseaux, comme si la solitude hivernale de l'abbaye n'avait pas été assez complète. Du haut de son repaire, sous un pin centenaire entouré de genêts en fleurs, chaque matin il admirait de loin les hautes murailles du monastère jaillissant tel un récif devant la mer qui frémissait sous les premiers rayons du soleil.

Quelle ne fut pas sa surprise en saluant l'aube brûlante d'un jour de juillet, de découvrir la baie couverte d'une centaine de navires qui filaient droit vers la petite cité d'Otrante. Sans le savoir, il contemplait la flotte ottomane qui, par une incompréhensible erreur de navigation, avait confondu Brindes et Otrante, où elle allait semer la mort et le chaos.

Comprenant qu'un événement terrible survenait, Nikolaos se lança vers l'abbaye à travers champs, mais la distance était trop longue, l'avance de l'ennemi trop

prononcée. La ville et l'abbaye étaient déjà assiégées lorsqu'il arriva à leur portée. Bien sûr, la garnison d'Otrante avait tenté d'empêcher le débarquement, mais dépassée par le nombre des assaillants, elle avait rapidement dû se retirer, d'abord dans la ville, puis dans la citadelle le lendemain. Mais en vain, la cité fut rapidement prise.

Le sort atroce réservé à la population devint légendaire : les hommes âgés de plus de quinze ans furent décapités, les femmes et les enfants réduits à l'esclavage. Nikolaos, horrifié, put voir les moines qui avaient refusé de renier leur foi coupés en morceaux au cimetière. Son ami Zacharie fut attaché sur une table et scié en deux, vivant. Terré dans les fourrés, Nikolaos rageant et pleurant, assista impuissant aux quinze jours de siège et de massacres. Lorsqu'à la fin les cris de Zacharie se turent, obsédé par cette image de l'higoumène découpé comme un quartier de viande, il s'enfuit les cheveux hérissés, criant comme un dément :

« La mer, la mer, l'autre monde! »

Il est difficile de savoir ce qu'il advint par la suite. Nikolaos fut contraint d'errer suivant les caprices de son esprit fragile, ne transportant que ses souvenirs. Son histoire aurait pu se terminer ainsi, mais l'inlassable marcheur refit surface des années plus tard. Ses jambes infatigables l'avaient mené aussi loin qu'elles le pouvaient : jusqu'aux portes du soir.

CAHIER XXXII

D EPUIS DES mois, un possédé hantait les rues de Cadix; son discours à la fois amusant et inquiétant passionnait les habitués du port.

Pour le voir et l'entendre, le voyageur qui aurait l'heureuse idée de traverser l'Europe d'est en ouest en suivant ses côtes méridionales terminerait inmanquablement sa course dans l'ancienne ville punique de Gadir, nommée Gadès par les Romains et Cadix par nos contemporains. Faisant dos à la Méditerranée, elle est située sur la pointe d'une presqu'île défiant les vagues de l'Atlantique sous les rayons obliques du soleil couchant. Tout près de là, entre les colonnes de Gibraltar, deux mers s'abouchent comme des amants enlacés dans la nuit des temps. C'est pourquoi le pêcheur qui parcourt les courants du détroit peut en une journée voir le soleil se lever sur la Méditerranée et se coucher sur l'Atlantique.

En cette fin d'année 1491, le voyageur aurait pu être témoin d'une scène curieuse qui se répétait quotidiennement depuis un certain temps, sans jamais manquer d'attirer les badauds.

Un homme aux longs cheveux poivre et sel, âgé d'au moins cinquante-cinq ans, mais toujours vert, arpentait chaque matin les quais bondés du port, à la recherche de

nouveaux arrivants. Il était beau, même si l'harmonie de ses traits avait été burinée par les ans et les privations. Dès qu'on signalait l'accostage d'une nef et que son équipage mettait les pieds sur le quai, il se lançait sur les matelots ou les passagers, avec à la bouche toujours la même question saugrenue.

— Arrivez-vous des Indes ?

Presque chaque fois, la même réponse railleuse décevait son attente :

— Mais, vieil homme ! Tu regardes vers le couchant ! Les Indes sont au levant, voyons ! Rentre chez toi et cesse d'importuner les matelots.

Lui se contentait de hocher la tête en répétant qu'il fallait regarder plus loin et que là-bas, au couchant, l'Inde les attendait tout au bout du grand océan. Parfois, il hurlait :

« Je suis le nouvel Héraclès qui traversera l'Océan, vers le jardin des Hespérides. »

Il s'attirait alors de nouveaux quolibets car, même si on s'accordait à dire que cet endroit mythique se situait bien du côté du soir et du couchant, l'époque où on prêtait foi à de telles balivernes était bien révolue et chacun savait pertinemment qu'au-delà des Açores, le marin ne rencontrait plus qu'un océan amer et infini. Ce manège dura jusqu'à ce soir de septembre 1491, où un homme distingué qui avait à peine quarante ans, malgré sa chevelure parfaitement blanche, l'accosta.

Il était arrivé à Cadix la semaine précédente. Lui aussi avait les yeux fixés sur l'ouest, mais il n'avait pas l'allure d'un rêveur. Son regard intense était déterminé, ses mouvements vifs et précis révélaient un homme d'action. Depuis des années, il assiégeait les cours des rois d'Espagne et de France dans l'espoir d'obtenir des subsides pour un projet grandiose. Ce jour-là, il n'était pas à la recherche

d'un grand d'Espagne, mais d'un humble vagabond, un voyageur qui connaissait les langues de l'Orient, si on en croyait la rumeur. Fidèle à son habitude, le pauvre vagabond regardait l'horizon sans se soucier des regards moqueurs et le nouvel arrivant dut s'y prendre à deux fois pour le soustraire à ses rêves.

— Alors, tu prétends que l'Inde est là-bas ?

— Je ne me contente pas de le prétendre, j'en suis certain. Le grand Ératosthène ne pouvait pas se tromper.

Le nouveau venu se caressait le menton en lui répondant :

« Je vois, je vois. As-tu un moment à me consacrer ? Il y a là-bas une taverne où on boit un excellent vin de Galice, un Ribadavia qui est un pur nectar. »

Le regard du vagabond se fit plus intense :

— Tu sais, étranger, que dans le vin réside le *pneuma* qui est source de vie ?

— Tu as dit *pneuma*, c'est bien un mot grec, n'est-ce pas ? Tu parles donc grec ?

— Oui, je parle cette langue et bien d'autres.

— Et tu apprends vite les langues nouvelles, je présume. Tu es peut-être l'homme que je cherche. Qui aurait cru que je te trouverais sur les quais de Cadix ? Allez ! Viens, c'est ma tournée !

— D'accord, mais seulement quelques minutes, car le grand moment va bientôt arriver et j'attends un passeur qui doit m'accompagner.

Le nouveau venu hésita un instant, comme s'il regrettait d'avoir invité le vieux fou, puis il se ravisa. Les deux compères se rendirent à la taverne. Au-dessus de la porte, une enseigne dépeignant un espadon stylisé invitait les clients. Le plus jeune des deux héla le patron et commanda quatre bouteilles de vin scellées à la cire en précisant :

— Ne m'apporte pas des bouteilles déjà débouchées comme la dernière fois, hôtelier.

Comme le bon vin ouvre l'appétit, il fit ajouter des saucissons, du fromage et un pain de quatre livres à la commande. Ainsi ravitaillés, ils étaient prêts à soutenir un siège! Ils poursuivirent leur conversation tout en mangeant.

— Goûtez-moi ce vin mon ami. Je vous l'avais dit : une pure merveille! fit le plus jeune en claquant la langue après avoir bu une bonne gorgée.

Le vieil homme prit délicatement son gobelet et avala une courte rasade en fermant les yeux.

— Il y a longtemps que je n'ai bu un si bon vin, mais il serait encore meilleur dans une coupe de verre, le métal de ce gobelet fait injure à la délicatesse de son contenu.

— Tu m'as l'air d'une personne instruite et subtile, vieil homme.

Il hésita un moment puis ajouta :

« Et tu n'es pas d'ici? »

— Non, en effet. J'ai beaucoup voyagé, j'ai vu le monde d'est en ouest et maintenant j'attends ici le bateau qui me mènera aux Indes, en suivant la route du soleil couchant.

— Et quand viendra-t-il, ce bateau?

— Bientôt, très bientôt, car le temps presse.

— Presse-t-il à ce point? Tu me sembles encore solide et tu as de longues années devant toi.

— Moi? Oh! Non, je ne suis pas près de mourir, mais là-bas quelqu'un m'attend et puis la grande horloge du monde sonnera bientôt.

— Je vois, fit le plus jeune en faisant une moue qui laissait voir à nouveau qu'il commençait à regretter cet entretien.

— Je crois que tu ne comprends pas ce que je veux dire jeune homme. Le temps de la révélation approche, je te le dis. En quelle année sommes-nous ?

— Eh bien, ma foi, nous sommes en l'an de grâce 1491, évidemment !

— Tu commences au mauvais moment, ce que je désire savoir, c'est depuis combien de temps le monde existe-t-il ? Nous, les Byzantins orthodoxes, sommes les véritables héritiers de la tradition biblique. Nous comptons les années à partir de la création biblique du monde, cinq mille cinq cent neuf ans avant le Christ, or, mille quatre cent quatre-vingt-onze plus cinq mille cinq cent neuf font sept mille. À la fin de cette année, jeune homme, nous entrerons dans la sept millième année du monde. Oui, je dis bien sept fois mille, sept fois une « grande année » depuis que le monde existe ! Sept mille ans représentent un grand cycle céleste, comme sept jours constituaient la semaine où le monde a été créé. Dès le début des temps, il a été décrété que ce serait à ce moment que l'œcoumène ferait un bond prodigieux. L'Orient rejoindra l'Occident et... je la reverrai au-delà du couchant, là où le soleil se lève.

Le vieil homme vida son verre et se tut. Le nouveau venu le regardait en fronçant les sourcils.

— Mais, qui es-tu donc vieil homme ? Tantôt tu me parlais d'Ératosthène, maintenant de comput byzantin. Serais-tu un de ces érudits qui autrefois quittèrent Constantinople avant la débâcle ?

— J'ai bien vécu à Byzance, mais il y a si longtemps que mon cœur a oublié, même si ma tête me le rappelle. Comme Ulysse, cet autre voyageur, avait perdu son nom en arrivant en Phéacie, j'ai aussi perdu le mien ; aujourd'hui je suis « le vieux fou », mais autrefois on m'appelait Nikolaos, Nikolaos le copiste.

Le plus jeune sursauta et se raidit comme si on l'avait frappé avec un aiguillon. Une grande confusion se lisait sur son visage qui exprimait à la fois son incrédulité et sa joie. Il prit la main du vieillard qui s'avavançait vers son gobelet.

— Écoute, Nikolaos le copiste, je désire te voir à nouveau dans une semaine. Seras-tu encore ici ?

— Je te l'ai déjà dit, je serai ici chaque matin dès le lever du soleil jusqu'à ce que vienne le Passeur.

— Rassure-toi, Nikolaos, cet homme est tout près, je le sais tout aussi bien que tu sais que les Indes t'attendent au-delà de l'horizon. Mais, avant de te promettre quoi que ce soit, je dois partir... je reviendrai.

CAHIER XXXIII

DES SEMAINES s'écoulèrent sans que l'étranger ne reparaisse. À Cadix, les vents d'automne avaient commencé à souffler et la grande rade couverte d'embruns glacés était déserte. Les puissantes vagues des grandes marées d'automne forçaient les navires à rester au port. Près de la mer, mais lové dans un angle des fortifications du port, Nikolaos veillait encore. Jour après jour, il se rendait sur les quais désertés où personne ne le raillait plus. Toujours, il attendait le Passeur qui ne venait pas.

Par un froid matin de décembre, alors qu'une bise glacée lissait les embruns gelés sur les pierres grises, un groupe d'hommes inspectaient les abords de la rade. Leur voix se perdait dans le vent qui sifflait autour des mâts en faisant claquer les drisses avec un son de cloches fêlées. Leur chef, enveloppé dans un manteau de laine noir, semblait anxieux, ses paroles déchirées par le vent arrivaient en bribes : « il doit être là »... « c'était une promesse »... « cherchez dans les ruelles ».

Au bout d'une heure de recherches, un de ses hommes s'approcha de lui :

— Ça ne sert à rien, cria-t-il, même s'il était tout près. Avec ce temps, il n'y a personne dehors, on va y passer, si

on ne se met pas à l'abri. Si ça se trouve, il est déjà mort de froid.

— Non Pinzon ! On continue à chercher, j'ai besoin de lui autant que j'ai besoin de toi.

Cette affirmation suscita un dépit évident chez le dénommé Pinzon et le ton de la conversation allait monter, mais ils furent interrompus par un troisième homme qui avait découvert quelqu'un, étendu par terre au pied des murailles. Il était enroulé dans une couverture de laine aussi grise que les pierres sur lesquelles il reposait.

Rapidement, ils se rendirent à son chevet pour constater qu'il était inconscient.

— C'est bien lui, cria leur chef. Transportez-le à la taverne de Jonas.

Une fois à l'abri, on déposa Nikolaos sur une table près du feu et on commanda du vin et de l'eau de vie pour frictionner le copiste très affaibli qui tremblait de tous ses membres.

Le chef semblait particulièrement inquiet et ne cessait de se blâmer pour son retard. Finalement, au bout d'une quinzaine de minutes, Nikolaos reprenait conscience. Doucement, son sauveur lui adressa la parole.

— Mais enfin Nikolaos, ne t'avais-je pas dit que je reviendrais ? Il ne fallait pas attendre comme ça à l'extérieur ! Je t'avais laissé suffisamment d'argent pour te loger convenablement.

— Ah ! C'est donc vous qui êtes de retour. L'argent, je n'en ai que faire. Il fallait que j'attende dehors de peur de laisser passer l'occasion.

— Mais aucun navire ne quitte le port au milieu de la mauvaise saison !

— Nul ne peut dire l'heure, ni la saison, où le destin prendra possession de sa vie. Le voyage sera long, il faut partir tôt, Christophoro.

— Ainsi tu m'as reconnu ?

— Oui, je vous ai reconnu dès les premiers instants. Vous avez grandi, vos cheveux ont blanchi, l'enfant dissipé est devenu l'amiral Christophoro Colombo, ou peut-être comme Anne de France, devrais-je dire, ce Christophe Colomb dont tout le monde parle avec admiration.

— Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit dès le début ! Si tu sais qui je suis, tu connais aussi mon intention d'appareiller pour les Indes.

— Oui, mais je voulais attendre pour savoir si vous alliez vraiment être le Passeur. On dit que vous avez convaincu la reine d'Espagne de vous aider, c'est bien, mais êtes-vous prêt à ce grand voyage ?

— Il me manque un truchement, un interprète qui parle les langues orientales et qui soit assez brave pour me suivre. Es-tu cet homme Nikolaos ?

— Quelle question ! J'étais cet homme avant même que vous ne le cherchiez. Quand partirons-nous ?

— Les préparatifs vont bon train, j'espère avoir trois navires prêts à quitter le port en août prochain ; en août 1492, sept mille ans après la création du monde.

— Et que ferez-vous en Indes ?

— Moi ? J'ai l'intention de convertir ces peuples qu'on dit innombrables... on affirme aussi que ces contrées regorgent d'or et d'épices que je rapporterai pour la plus grande gloire de l'Espagne qui seule a cru en moi. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est ce que toi tu désires y trouver Nikolaos.

— J'y trouverai quelque chose d'impalpable... une sorte de rédemption et peut-être même quelqu'un. Tout

ce que je sais, c'est que toute ma vie, j'ai dû voyager vers l'ouest en suivant la course du soleil. Tant que mes yeux pourront voir l'astre du jour, je continuerai. Vous pouvez compter sur moi Christophoro. J'ai désormais l'intime conviction que le Passeur sera à bord de votre navire et je ne vous lâcherai pas d'une semelle.

Deux jours plus tard, Nikolaos était définitivement sur pied et, sa besace sur l'épaule, il quittait Cadix pour la petite ville de Palos de la Frontera où Colomb avait commencé à regrouper son équipage.

Le 3 août 1492, un mercredi, jour consacré à Mercure, dieu des voyageurs, les trois navires de Christophe Colomb appareillaient. À leur bord, quatre-vingt-dix hommes, incluant Nikolaos le copiste devenu interprète, suivaient la course du soleil. Les épouses des marins et les quelques badauds qui assistèrent au départ purent voir la petite flotte disparaître à l'horizon sur une mer étincelante. Graduellement, les coques s'évanouirent, les mâts semblèrent ensuite raccourcir jusqu'à ce qu'on ne voit plus que le drapeau d'Espagne s'agiter une dernière fois avant d'être avalé par les flots, prouvant une fois de plus que la Terre est une sphère.

ÉPILOGUE

Christophe Colomb fit trois voyages vers le Nouveau Monde. À la fin de sa vie, il fut pris d'un élan mystique qui sembla inexplicable à ses contemporains. De Nikolaos, il ne fit jamais mention, ni dans ses livres, ni dans sa correspondance personnelle, mais j'avais jusqu'ici laissé de côté quelques détails qui valent la peine d'être relatés.

Le navigateur rédigeait chaque jour son journal de bord et celui de son premier voyage fut donné à Isabelle de Castille qui en fit faire une copie exacte. Cette reproduction, une fois remise à Colomb, l'accompagna dans ses voyages, avant d'être déposée dans l'île de Saint-Domingue. Plusieurs années après, l'original disparut mystérieusement. Heureusement, le prêtre dominicain, Bartolomé de las Casas, put consulter la copie antillaise et il en fit un minutieux résumé. Pour une raison encore inexpliquée, cette copie fut aussi perdue et, à ce jour, nous ne possédons du premier voyage de Colomb que le résumé de las Casas. Il y est fait mention d'un certain Martin Alonzo Pinzon, qui commandait un des trois vaisseaux.

La partie la plus fascinante de cette histoire est que ce même Martin Alonzo Pinzon avait voyagé quelques années auparavant, en 1488, avec le capitaine Jean Cousin,

originaire de Dieppe. Alors qu'ils se rendaient aux Açores, une violente tempête les brossa vers le sud-ouest, en direction de l'Amérique du Sud. Quatre ans avant Colomb, ils auraient alors abordé le Brésil et remonté un fleuve gigantesque que Cousin nomma le Maragnon, mais qui pourrait bien être l'Amazone.

Pinzon avait fait des difficultés à Cousin et il s'était montré aussi peu loyal envers lui qu'il le fut envers Colomb. En participant à l'expédition de Colomb, il désirait sûrement exploiter sa découverte faite quatre ans plus tôt et c'est pourquoi le 7 octobre 1492, il avait convaincu Colomb de pousser plus à l'ouest vers l'Île de San Salvador dans les Bahamas. Colomb était alors persuadé d'avoir rejoint le Japon, mais Pinzon voulut aller encore plus loin.

Devant le refus de Colomb, le 21 novembre 1492, Pinzon l'abandonna à Cuba pour explorer plus à l'ouest avec son propre équipage. Il ne rejoindra Colomb que le 6 janvier 1493. Où est donc allé Pinzon entre le 21 novembre 1492 et le 6 janvier 1493? A-t-il tenté de retrouver le continent où il avait déjà accosté auparavant?

Nikolaos qui était sans doute à bord du navire de Pinzon, son Passeur, accosta peut-être en Amérique entre le 21 novembre et le 6 janvier. De là, il aurait pu poursuivre sa route vers l'ouest, sans doute avec l'aide des autochtones, dans l'espoir de se rendre aux Indes et de retrouver la trace de Pyrrha.

En me montrant son manuscrit, Martha avait laissé tomber une coupure de journal qui attira aussitôt mon attention. Ce texte très court décrivait la provenance du manuscrit. Un an avant notre rencontre, lors d'une excavation pour construire un hôtel, on avait découvert une curieuse sépulture aux abords de la ville de Mompiche,

dans la province d'Esmeralda, en Équateur, sur les bords de l'océan Pacifique. La tombe, d'apparence très simple, contenait des ossements et des lambeaux de vêtements qui semblaient appartenir à la culture autochtone. Pourtant, cette sépulture recelait aussi un épais manuscrit, rédigé en alphabet courant et dans une autre écriture qui échappa d'abord à l'examen des policiers venus sur place, comme il était normal de le faire lorsqu'un cadavre est découvert.

La sépulture fut déclarée sans importance judiciaire ou archéologique et les restes humains exhumés furent transportés au cimetière catholique le plus près. Comment Martha entra-t-elle en possession du manuscrit découvert alors ? Je n'en sais rien, mais je tentai de le découvrir. Une recherche dans Internet, faite il y a quelques semaines à peine, me confirma que le manuscrit était tombé dans l'oubli le plus complet peu après sa découverte.

Je crois maintenant que Martha avait volé le document et qu'elle ne pouvait le publier sans s'incriminer. Notre traduction commune était donc condamnée à demeurer secrète. Quant à moi, je songe depuis des jours à cette découverte.

Ce cadavre semblait être celui de Nikolaos. Il avait sans doute laissé l'expédition de Pinzon, parvenue sur la côte, pour s'aventurer seul, vers l'ouest, sur le continent. Alors, il aurait réussi, après des années d'épreuves, à traverser à pied le continent américain, au prix d'innombrables sacrifices, en bravant tous les périls, la faim et la maladie, en marchant toujours plus en avant vers le couchant.

Ce qui est certain, c'est que le voyageur qui a laissé le manuscrit ayant servi à la rédaction de mon récit a accompagné Colomb et qu'il a réussi à atteindre ce continent que Colomb ne verra jamais, puisque les voyages du capitaine

généois n'ont jamais dépassé la limite des Antilles. Une fois sur la côte ouest, Nikolaos a dû mourir de désespoir, en hurlant le nom de Pyrrha sur les plages baignées par le flot retentissant de l'immense océan. Il avait alors la preuve que la voie de l'Orient existait, mais qu'elle lui était interdite par le plus infranchissable des océans.

§

Voilà donc la version que j'avais cru la bonne, mais juste avant d'écrire ces lignes, je suis tombé sur un entrefilet dans une revue archéologique américaine bien connue. On y rappelait la découverte, puis la disparition du manuscrit subtilisé par Martha. Le court texte précisait que le corps enterré avec le manuscrit venait d'être retiré du cimetière catholique à la demande des peuples autochtones de l'endroit et qu'il s'agissait d'un cadavre DE FEMME! Si cette information est exacte, nous ne savons pas ce qu'il advint de Nikolaos.

Est-il possible de croire que le jeune homme qui survécut à la prise de Constantinople, puis à celle de Mistra, avant d'assister en témoin impuissant à la destruction de San Nicola di Casole et d'Otrante, soit parvenu à poursuivre sa route vers l'ouest? L'infatigable copiste aurait pu offrir son manuscrit en échange d'une des longues pirogues avec lesquelles les indigènes avaient l'habitude d'affronter le Pacifique. Cette idée semble inconcevable, mais Nikolaos avait tant de ressources, tant de détermination que nous ne pouvons écarter la possibilité qu'il ait accompli par amour cet exploit inouï. La seule chose dont nous pouvons être certains, c'est que, jusqu'au bout, il aura tenté de retrouver Pyrrha.

ÉPILOGUE

Mortalibus nil ardui est, caelum ipsum petimus.

Pour les mortels, rien n'est impossible,
même le ciel nous cherchons à l'atteindre.

TABLE DES MATIÈRES

DÉCOUVERTE	7
CAHIER I	11
CAHIER II.....	16
CAHIER III	22
CAHIER IV	31
CAHIER V.....	34
CAHIER VI	39
CAHIER VII.....	47
CAHIER VIII.....	51
CAHIER IX.....	57
CAHIER X.....	66
CAHIER XI	74
CAHIER XII	88
CAHIER XIII.....	96
CAHIER XIV.....	98
CAHIER XV	105
CAHIER XVI.....	111
CAHIER XVII	119
CAHIER XVIII	127

CAHIER XIX.....	138
CAHIER XX.....	146
CAHIER XXI.....	157
CAHIER XXII.....	162
CAHIER XXIII.....	172
CAHIER XXIV.....	183
CAHIER XXV.....	188
CAHIER XXVI.....	198
CAHIER XXVII.....	204
CAHIER XXVIII.....	211
CAHIER XXIX.....	219
CAHIER XXX.....	227
CAHIER XXXI.....	232
CAHIER XXXII.....	239
CAHIER XXXIII.....	245
ÉPILOGUE.....	249

VOIX NARRATIVES

Collection dirigée par Marie-Anne Blaquièrre

- BÉLANGER, Gaétan. *Le jeu ultime*, 2001. Épuisé.
- BÉRUBÉ, Sophie. *Car la nuit est longue*, 2015.
- BLAQUIÈRE, Nathalie. *Boules d'ambiance et kalachnikovs. Chronique d'une journaliste au Congo*, 2013.
- BOULÉ, Claire. *Sortir du cadre*, 2010.
- BRUNET, Jacques. *Messe grise ou La fesse cachée du Bon Dieu*, 2000.
- BRUNET, Jacques. *Ab...sh*t ! Agaceries*, 1996. Épuisé.
- CANCIANI, Katia. *178 secondes*, 2009.
- CANCIANI, Katia. *Un jardin en Espagne. Retour au Généralife*, 2006. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CHICOINE, Francine. *Carnets du minuscule*, 2005.
- CHRISTENSEN, Andrée. *La mémoire de l'aile*, 2010.
- CHRISTENSEN, Andrée. *Depuis toujours, j'entendais la mer*, 2007. Épuisé (réédité en Format Poche).
- COUTURIER, Anne-Marie. *Le clan Plourde. De Kamouraska à Madoueskak*, 2012.
- COUTURIER, Anne-Marie. *L'étonnant destin de René Plourde. Pionnier de la Nouvelle-France*, 2008.
- COUTURIER, Gracia. *L'ombre de Chacal*, 2016.
- COUTURIER, Gracia. *Chacal, mon frère*, 2010. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CRÉPEAU, Pierre. *Madame Iris et autres dérives de la raison*, 2007.
- CRÉPEAU, Pierre et Mgr Aloys BIGIRUMWAMI, *Paroles du soir. Contes du Rwanda*, 2000. Épuisé.
- CRÉPEAU, Pierre. *Kami. Mémoires d'une bergère teutonne*, 1999. Épuisé.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Fantômier*, 2005.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les soleils incendiés*, 2004.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, 2^e éd., 2003.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les bernaches en voyage*, 2001.

- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'harmonica*, 2000.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, 1999. Épuisé.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'envers de toi*, 1997.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Nouvelles volantes*, 1994. Épuisé.
- DUBOIS, Gilles. *L'homme aux yeux de loup*, 2005.
- DUCASSE, Claudine. *Cloître d'octobre*, 2005.
- DUHAIME, André. *Pour quelques rêves*, 1995. Épuisé.
- FAUQUET, Ginette. *La chaîne d'alliance*, en coédition avec les Éditions La Vouivre (France), 2004.
- FLAMAND, Jacques. *Mezzo tinto*, 2001.
- FLUTSZTEJN-GRUDA, Ilona. *L'aïeule*, 2004.
- FORAND, Claude. *R.I.P. Histoires mourantes*, 2009.
- FORAND, Claude. *Ainsi parle le Saigneur*, 2006.
- GAGNON, Suzanne. *Passeport rouge*, 2009.
- GRAVEL, Claudette. *Fruits de la passion*, 2002.
- HARBEC, Hélène. *Chambre 503*, 2009. Épuisé (réédité en Format Poche).
- HAUY, Monique. *C'est fou ce que les gens peuvent perdre*, 2007.
- HENRIE, Maurice. *Petites pierres blanches*, 2012.
- JACK, Marie. *Mariana et Milcza*, 2015.
- JACQUOT, Martine L. *Les oiseaux de nuit finissent aussi par s'endormir*, 2014.
- JEANSONNE, Lorraine M. M. *L'occasion rêvée... Cette course de chevaux sur le lac Témiscamingue*, 2001. Épuisé.
- L'ALLIER, Louis. *Nikolaos, le copiste*, 2016.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les escaliers*, 2015.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les fossoyeurs*, 2010.
- LAMONTAGNE, André. *Le tribunal parallèle*, 2006.
- LANDRY, Jacqueline. *Terreur dans le Downtown Eastside. Le cri du West Coast Express*, 2013.
- LEPAGE, Françoise. *Soudain l'étrangeté*, 2010.
- LÉVESQUE, Geneviève. *La maison habitée*, 2014.

- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Celle qui reste*, 2011.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Dans la tourmente afghane*, 2009.
- MARCHILDON, Daniel. *Le sortilège de Louisbourg*, 2014.
- MARCHILDON, Daniel. *L'eau de vie (Uisge beatha)*, 2008. Épuisé (réédité en Format Poche).
- MARTIN, Marie-Josée. *Un jour, ils entendront mes silences*, 2012.
- MAZIGH, Monia. *Du pain et du jasmin*, 2015.
- MUIR, Michel. *Carnets intimes. 1993-1994*, 1995. Épuisé.
- PIUZE, Simone. *La femme-homme*, 2006.
- RESCH, Aurélie. *Pars, Ntangu !*, 2011.
- RESCH, Aurélie. *La dernière allumette*, 2011.
- RICHARD, Martine. *Les sept vies de François Olivier*, 2006.
- ROBITAILLE, Patrice. *Le cartel des volcans*, 2013.
- ROSSIGNOL, Dany. *Impostures. Le journal de Boris*, 2007.
- ROSSIGNOL, Dany. *L'angélu*, 2004.
- THÉRIAULT, Annie-Claude. *Quelque chose comme une odeur de printemps*, 2012.
- TREMBLAY, Micheline. *La fille du concierge*, 2008.
- TREMBLAY, Rose-Hélène. *Les trois sœurs*, 2012.
- VICKERS, Nancy. *La petite vieille aux poupées*, 2002.
- YOUNES, Mila. *Nomade*, 2008.
- YOUNES, Mila. *Ma mère, ma fille, ma sœur*, 2003.

Imprimé sur papier Enviro^{MC} 100
Contient 100 % de fibres postconsommation certifiées FSC®
Certifié ÉcoLogo, Procédé sans chlore et FSC® Recyclé
Fabriqué à partir d'énergie biogaz

Carton couverture 30 % de fibres postconsommation
Certifié FSC®

Fabriqué à l'aide d'énergie renouvelable
sans chlore élémentaire, sans acide

Couverture : Carte de Constantinople
(gravure sur bois attribuée à G.A. Vavassore, 1520),
publiée dans *Civitas Oreis Terrarum* (Livre 1 : 1574-1618)
par Georg Braun et Franz Hogenberg, Cologne, 1572.
© Université hébraïque de Jérusalem et Bibliothèque nationale
d'Israël et de l'Université hébraïque de Jérusalem.
Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Frédélin Leroux

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2016
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA

Nous sommes en 1453 et Constantinople est assiégée par les Ottomans. Dans le tumulte et la confusion, Nikolaos, un jeune copiste, réussit à s'échapper de la ville afin d'accomplir une mission secrète : transporter un manuscrit qui changera à jamais le cours de l'histoire. Le marcheur infatigable accomplira des miracles de courage et d'abnégation en faisant face à des situations désespérées. Ses longues pérégrinations l'amèneront à rencontrer des personnages étonnants et, aussi, à faire l'expérience brûlante de l'amour. Au-delà du désespoir et de la tristesse, c'est lui qui motivera sa quête, jusqu'à ce qu'il parvienne aux marges du monde.

Passionné par la Grèce ancienne et moderne, Louis L'Allier nous fait voyager dans une des plus fascinantes époques de l'humanité, de la Chute de l'Empire byzantin à la découverte du Nouveau Monde.

Louis L'Allier est professeur agrégé au département d'Études anciennes de l'Université Laurentienne à Sudbury depuis 1999. Chercheur, conférencier, essayiste, il est aussi romancier. Sa première œuvre de fiction, *Les danseurs de Kamilari* (Vermillon, 2010) a remporté le Prix Christine-Dimitriu-Van-Saanen et a été finaliste au Prix des lecteurs de Radio-Canada. *Nikolaos, le copiste* est son quatrième roman.

